

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

**Brigade
Mondaine [287]
– Le plaisir sous
le masque**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE
MONDIALE

Par Michel Brice

LE
PLAISIR
SOUS
LE MASQUE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°287)

LE PLAISIR SOUS LE MASQUE



QUATRIEME

...C'était ainsi que les choses s'étaient passées, lorsque Marc avait téléphoné... Le cœur battant la chamade, les jambes flageolantes, elle avait

une fois de plus eu du mal à simplement trouver ses mots. Son corps parlait pour elle. Le sang puisant aux tempes, la brusque sensation que ses seins étaient à l'étroit sous son pull et, plus éloquent que tout, son sexe qui s'éveillait. Une chaleur dans le ventre, les chairs tout à coup alourdies, gorgées d'un désir impatient...

— C'est une soirée sous le masque. Tu passes la grille et tu entres dans un autre monde...

CHAPITRE PREMIER



Devant la gare RER, la station de taxis restait désespérément vide de véhicules, et Camille jetait des coups d'œil de plus en plus fréquents à l'horloge au fronton du bâtiment. Dans sa main, son portable demeurerait muet, maintenant qu'elle était parvenue à destination. L'excitation du jeu de piste auquel l'avait conviée Marc au début de la soirée commençait à sérieusement faiblir.

Il est vrai qu'à dix heures du soir en milieu de semaine, l'endroit n'avait rien de follement engageant. Pas un café à l'horizon, même pas une vitrine, un vent tourbillonnant qui rappelait qu'on était encore en mars, et derrière elle, dans la lumière jaune, des quais déserts. Les beaux immeubles en pierre et les pavillons en meulière entourés de jardins qui étaient le signe d'une banlieue

chic et résidentielle avaient peut-être, à d'autres moments de la journée, un aspect rassurant, mais présentement, la jeune fille les trouvait sinistres.

Façades austères et volets clos, rues vides dans la lumière de réverbères tarabiscotés, massif de fleurs bien taillé au milieu de l'inévitable rond-point... Le tableau était déprimant. Après un nouveau regard à l'horloge, et un coup d'œil à l'écran de son portable, Camille se promit de faire demi-tour et de prendre le prochain RER pour Paris, si dans cinq minutes Marc ne l'avait pas rejointe.

Qu'est-ce qu'il croyait, à la fin ? Qu'il lui suffisait de l'appeler, après plus de quinze jours de silence, de lui proposer ce rendez-vous idiot en grande banlieue, à une demi-heure de trajet de la gare du Nord, de lui faire miroiter une soirée originale chez des gens de qualité, pour qu'elle décommande la soirée ciné avec Sarah, raye de son agenda les cours du lendemain à la fac, et se précipite, toute tremblante et mouillée, dans ses bras musclés ?...

C'était ainsi pourtant que les choses s'étaient passées, lorsque Marc avait téléphoné, vers dix-huit heures. Le cœur battant instantanément la chamade, les jambes flageolantes, elle avait une fois de plus eu du mal à simplement trouver ses mots. Son corps parlait pour elle. Le sang puisant aux tempes, la brusque sensation que ses seins étaient à l'étroit sous son pull et, plus éloquent que tout, son sexe qui s'éveillait. Une chaleur dans le ventre, les chairs tout à coup alourdies, gorgées d'un désir impatient.

C'était ainsi, elle devait se l'avouer, tout en trépignant intérieurement, devant la gare RER obstinément déserte : la voix de Marc, aux inflexions sensuelles, la promesse d'une soirée et d'une nuit qu'elle n'oublierait pas de sitôt, et même cette exaspérante certitude qu'il affichait qu'elle viendrait, la mettaient dans tous ses états.

— Tu seras là-bas à dix heures, petite chatte...

Ce n'était pas une question.

— J'y serai, promis, avait-elle dit d'une voix enrouée.

— C'est bien, tu ne le regretteras pas.

Les cinq minutes de patience supplémentaires s'étaient écoulées, et Camille n'avait pas la force de faire le premier pas vers la gare.

Depuis une année environ qu'elle connaissait Marc, et à raison d'une ou deux rencontres par semaine – mais il pouvait comme cette fois ne pas se manifester durant une longue période, et ne se donnait pas la peine de la prévenir, ni de lui fournir la moindre explication, lorsqu'il réapparaissait –, elle n'avait jamais regretté d'avoir accepté tout ce qu'il lui demandait, d'avoir obéi à tous ses ordres, de s'être soumise à toutes ses exigences...

La gradation était importante, dans son esprit, elle correspondait au tour qu'avait pris leur relation au fil des rendez-vous. C'était chaque fois un jeu, que Marc proposait et qu'elle acceptait. Il fixait les règles et elle s'y conformait. Il en était le maître et elle s'y pliait. Au terme de chaque partie, il

y avait beaucoup de plaisir, toujours plus aigu, des sensations si intenses qu'elles agissaient sur elle comme une drogue. Accessoirement, aussi, des récompenses matérielles qui rendaient la vie quotidienne plus facile. Marc lui avait révélé son corps, des expériences dont jusque-là elle n'avait même pas soupçonné l'existence, une voie où elle avait l'impression en s'aventurant, toujours plus loin, de sortir du lot, d'être unique et privilégiée. Pour une jeune fille de vingt-deux ans qui se jugeait quelconque physiquement, sentimentalement en jachère et socialement mal partie, c'était une révélation bouleversante. Elle s'était fâchée avec Sarah, sa meilleure amie et colocataire d'un petit appartement près de la Bastille, quand celle-ci, avant Noël, s'était insurgée de la voir à ce point « accro à ce mec », comme elle disait.

— Un vieux macho qui te traite comme une femme-objet, tu ferais la pute s'il te le demandait !

Camille avait jeté une enveloppe sur la table.

— Regarde...

Elle avait les traits tirés, des cernes bistre sous les yeux, les reins moulus. Elle revenait d'une escapade de deux jours en Normandie et n'avait même pas entrevu la mer. Son sexe la brûlait, et son cul pire encore. Elle souriait.

— Merde alors ! s'était exclamée Sarah en contemplant la liasse de billets. Y a combien ?

— Trois mois de loyer, au moins. J'ai pas compté...

Camille avait ajouté en défiant Sarah, les yeux dans les yeux :

— J'ai joui comme une dingue ! Tu peux pas comprendre...

Sarah s'était forcée à prendre un air dégoûté, elle avait traité Camille de pute et de maso, et même de « dépravée » !

— J'croirais entendre mes vieux ! s'était moquée Camille.

Sarah était partie en claquant la porte.

Après les vacances, passées dans leurs familles respectives, elle était revenue.

— C'est ta vie, après tout... tu la mènes comme tu veux, j'ai pas à te faire la morale, s'était-elle excusée. Mais on partage le loyer comme avant...

Le mois suivant, parce qu'elle avait perdu le petit boulot à temps très partiel qui lui permettait tant bien que mal de financer ses études, elle n'avait pas outrageusement protesté quand Camille avait réglé la totalité du loyer. Le mois d'après, non plus. Et pas davantage quand elle trouvait le réfrigérateur plein, ou que Camille l'invitait au resto.

Quand celle-ci se préparait pour rejoindre Marc, ou revenait éreintée d'un rendez-vous, Sarah s'abstenait de poser la moindre question. Elle y mettait un point d'honneur. C'était puéril. Camille s'amusait de la voir rongée de curiosité et être incapable de l'avouer. Elle prenait du coup un malin plaisir à s'attarder nue dans la salle de bains, pour que son amie voie bien sur son

corps les traces des liens, des lanières et des coups... Un malin plaisir à guetter le trouble dans les yeux brillants de Sarah. À la deviner intriguée, attirée, envieuse...

Il était 22 h 24 et Camille venait encore de rallonger le délai qu'elle s'était imparti. Une rame partait pour Paris. Elle soupira de dépit. Elle s'en voulait d'être aussi faible. Elle quitta l'Abribus sans trop savoir dans quelle direction marcher, quand un appel de phares, juste en face d'elle, l'éblouit. Une grosse voiture grise approchait lentement. Elle hésita, attendit.

Jusqu'alors, Marc s'était toujours manifesté à pied. Ou lui avait envoyé un taxi. Elle ne s'était jamais demandé s'il possédait une voiture.

Celle-là était vraiment luxueuse, américaine peut-être, ou anglaise, et elle vint s'arrêter à sa hauteur. Camille se pencha, vit un homme au volant. Il était seul à bord. Ce n'était pas Marc. Elle se détourna, furieuse. Entendit un bruit de portière. Elle n'avait pas fait trois pas que la voix la rattrapa :

— Je viens de la part de Marc. Montez, Camille...

Surprise, elle fit demi-tour, et toisa l'individu. Le moteur tournait. Il se tenait devant la portière arrière, vêtu d'un genre d'uniforme, en tout cas coiffé d'une casquette qui faisait penser que son costume était un uniforme. Il l'ôta et la glissa sous son coude, puis ouvrit la portière. À son intention, évidemment, mais elle était tellement décontenancée qu'elle examina les alentours. Il n'y avait personne à proximité. Sinon une belle voiture et un chauffeur, envoyés par Marc. Toute sa colère fondit. Elle croisa le regard de l'homme. Rivé sur elle, insistant. Elle chercha une réplique, quelque chose de caustique à lancer d'un ton hautain, et ne trouva rien. C'est elle qui baissa les yeux, en bredouillant un acquiescement. Elle s'avança et monta dans la berline, se courba pour s'asseoir sur la banquette de cuir crème. Le regard du chauffeur pesait sur sa nuque. Elle frissonna.

L'homme referma la portière, vint s'installer au volant et démarra. Au premier carrefour, il prit la direction de Chantilly, s'éloignant de Paris. Un rétroviseur intérieur orientable était réglé exactement pour que Camille, renfoncée au milieu de la banquette, croise à nouveau le regard du chauffeur dès qu'elle lèverait les yeux. Ce qui se produisit au bout de quelques secondes.

Elle allait poser une question, enfin, quand son portable sonna.

— Désolé pour ce retard, petite chatte. Charlie est ponctuel, c'est moi qui ai été retardé...

— Mais Marc, qu'est-ce que... ?

— Pas de questions inutiles, s'il te plaît ! Charlie te conduit chez des gens qui t'attendent. Ils sont très désireux de te connaître. Impatients, même... Je suis sûr que tu leur plairas.

— Mais toi, Marc ? Enfin, on devait...

Marc fit entendre un clappement de langue agacé.

— Plus tard, Camille, je vous rejoindrai plus tard. Pour le moment, l'important est de te montrer sous ton meilleur jour... Tu m'écoutes ? Tu es attentive ?

Camille déglutit et répondit un oui timide. Le ton de Marc annonçait qu'on sortait des banalités. C'était la voix grave, un peu rauque, des échanges intimes. Le regard de la jeune fille glissa sur le dos et la nuque de Charlie, sur ses mains posées sur le volant. Large silhouette carrée dans le siège, conduisant calmement sur une nationale très éclairée, entre des bâtiments de zone industrielle ou commerciale. Coup d'œil dans le petit rétro... Coup d'œil sur elle. Pas l'ombre d'un sourire, sur le visage massif de Charlie. De l'intérêt, mais pas la moindre chaleur.

Camille frissonna à nouveau. Marc avait-il raccroché ? Il reprit :

— Tu t'es habillée comment, petite chatte ?

Elle hésita, dit en baissant la voix :

— Comme tu aimes, Marc...

— Comment ?

— Euh... l'ensemble de la Madeleine, tu vois...

Elle sourit dans le vague, au souvenir de l'après-midi, quelques semaines auparavant, où Marc l'avait emmenée dans une boutique chic du quartier de la Madeleine, pour lui offrir « des chiffons »... C'étaient ses mots. Des chiffons hors de prix mais qui lui allaient à merveille, assurément. Elle était radieuse en sortant, et lui satisfait : il trouvait l'intérêt dans l'essayage...

Elle rougit, croisa à nouveau le regard du chauffeur, se tortilla sur la banquette, gênée.

— Pourquoi parles-tu si bas ? reprit Marc. Je ne t'entends pas !

Elle serra le portable, articula :

— Le tailleur beige, tu sais...

— Mets le haut-parleur, s'il te plaît, dit Marc après un instant. Et parle plus fort ! Même Charlie a du mal à comprendre ce que tu dis, je crois bien !

C'était donc cela, un petit jeu avec Charlie pour témoin.

Camille ressentit une bouffée de chaleur, une brusque accélération des battements de son cœur.

Charlie... Visage carré, peu expressif. Mais le regard attentif, oui. Un œil sur elle. Elle appuya sur la touche du haut-parleur.

— Alors, petite chatte, fit aussitôt Marc de sa voix la plus caressante, tu as mis quoi, dessous ?

Camille prit une inspiration, laissa son regard dériver sur les glaces de la voiture. Dehors, les zones éclairées avaient fait place à la campagne. Sur fond d'obscurité, son propre reflet se dessinait. Elle allongea une jambe, puis

l'autre.

— Des bas, bien sûr, finit-elle par répondre. Comme tu aimes... Couleur fumée. Brillants.

Genoux joints, elle inclina les jambes d'un côté puis de l'autre. La jupe droite du tailleur remonta à mi-cuisses. Charlie avait un œil rivé à l'ourlet.

— C'est bien, approuva Marc.

Elle ne put s'empêcher de sursauter, en s'imaginant un instant qu'il était là, près d'elle. Qu'il l'observait. Elle fixa le portable comme s'il s'agissait d'un appareil diabolique. Et reçut confirmation qu'il l'était, quand Marc fit entendre un petit rire.

— Amusant, n'est-ce pas ? C'est comme si je te voyais !

Elle se mordit la lèvre.

— Je te connais, petite chatte, continua-t-il du même ton. Tu n'as pas de secret pour moi. Et pas de culotte ?

Elle se figea, prise au dépourvu. Tarda à répondre.

— Je t'ai demandé si tu avais le cul nu sous ta jupe ! Le cul et la chatte...

— Non... non, bredouilla-t-elle.

Une ombre de sourire passa sur le visage de Charlie, qui n'en perdait pas une miette. Ni de la conversation, ni du point de vue. Il roulait lentement, sur une étroite départementale où ils ne croisaient personne. Pas un village, pas une voiture depuis un temps infini, songea Camille, désorientée.

— Alors ? s'impacienta son amant.

— Un string noir, finit-elle par avouer d'une voix faible.

— Ah, bien...

Il y eut un blanc, des parasites, puis l'ordre vint, bien audible dans l'habitacle :

— Retire-le. Un cadeau pour Charlie...

Camille voulut protester, mais à cet instant, la lueur qui émanait de l'écran de son portable s'éteignit. Il lui sembla que l'obscurité où la voiture s'enfonçait se refermait sur elle, l'engloutissait. La communication coupée, elle était seule, sans défense. Livrée dans la nuit et le silence à cette forme épaisse, que la lumière du tableau de bord rendait palpable. Le visage du chauffeur ne se distinguait plus, mais son attention, elle en était sûre, était toujours aussi intense. Il la guettait. Il attendait.

« Un cadeau pour Charlie », se répéta-t-elle en bougeant légèrement sur la banquette.

Elle posa le portable muet près d'elle. Se contorsionna un peu, pour relever sa jupe, glisser ses pouces sur ses hanches. Elle éprouva la tiédeur et la douceur de sa peau, souleva les reins, tira le tissu le long de ses cuisses. Souffla bruyamment au moment de faire passer au string le barrage des

chevilles. Un escarpin, puis l'autre... Et tout de suite, roulé dans sa main tendue, le cadeau pour Charlie...

Pour la première fois, elle perçut son souffle. Une respiration pesante. Elle vit son mouvement : bras replié et paume ouverte, l'invitant à déposer le présent dans sa main. Une invite muette.

Camille s'humecta la lèvre, consciente que sa propre respiration était bruyante, oppressée. Elle aurait pu se contenter de pencher le buste, d'allonger le bras. Mais elle se décolla du cuir et s'avança dans l'espace libre entre les deux sièges avant. S'y tint un instant en équilibre, et déposa le cadeau dans la large paume de Charlie. Il le froissa, avec un signe d'assentiment à peine perceptible, le fit disparaître. Sans un mot.

D'un geste qui ne pouvait pas lui échapper, Camille saisit l'ourlet de sa jupe, en retombant en arrière. Le tira vers le haut...

Le cuir de la banquette lui parut délicieusement frais et souple, le contraste avec la chaleur de sa peau nue la fit tressaillir. Paupières mi-closes, elle acheva de retrousser sa jupe sur sa taille, fit légèrement crisser ses bas sous ses ongles en laissant retomber ses mains de part et d'autre de ses cuisses.

Cul nu à l'arrière d'une voiture de luxe. Ventre découvert et sexe offert. À l'abandon. Sans défense...

Ces mots flottaient à la surface de ses pensées, suscitant des images précises. Tout en restant immobile, elle serra un petit peu les genoux. Nouveau crissement de tissu. Elle les frotta l'un contre l'autre, puis tout naturellement les écarta. Et resta ainsi plusieurs secondes, à la fois tendue et toute molle. Exactement comme Marc savait la préparer, lorsqu'il l'initiait aux « choses sérieuses ».

Une modification du mouvement et de la lumière lui fit rouvrir les yeux. Elle vit devant la voiture, dans le halo des phares, une allée bordée de grands arbres, barrée par une haute grille qui achevait de s'ouvrir. Sur la gauche, la silhouette d'un homme, se détachant de la masse sombre d'une maison de gardien.

La voiture au ralenti vint s'arrêter à sa hauteur, dans la flaque de lumière d'un réverbère. L'homme se pencha, le visage presque collé à la vitre arrière. Les yeux avides.

Camille sursauta comme si elle émergeait d'un rêve et eut le réflexe de resserrer les genoux, de tirer sa jupe. Charlie ne dit qu'un mot, ponctué d'un clappement de langue.

— Non...

Camille n'osa plus bouger. Son portable sonna alors que les regards des deux hommes convergeaient sur elle.

— Répondez ! dit encore Charlie.

Elle prit l'appel, le souffle court.

— Alors, petite chatte... prête pour une soirée inédite ?

Le ton ironique de Marc aurait dû l'énervier, il arrivait en certaines circonstances à Camille de se rebiffer, et d'avoir la dent dure, quand on croyait pouvoir la traiter comme une jeune gourde sexy juste bonne à baiser. Mais pas vis-à-vis de Marc, elle en avait toujours été incapable. Peut-être à cause de la différence d'âge. Surtout, parce qu'il enrobait sa moquerie d'un supplément de sensualité qui la rendait quasiment inattaquable...

Le reproche qu'elle aurait dû lui faire de son absence ne lui vint pas à l'esprit à cet instant. Seuls comptaient les regards sur elle, son impudeur provocante, et la perspective d'un jeu auquel Marc la conviait. Elle était excitée, plus en état de protester.

— C'est une soirée sous le masque, dit-il après un silence. Tu passes la grille et tu entres dans un autre monde. Tu veux entrer ?

Le haut-parleur fit résonner sa réponse dans la voiture.

— Oui...

— C'est bien, Camille. Charlie connaît les usages, fie-toi à lui.

— Mais...

— Je serai peut-être là, qui sait ? Je suis peut-être déjà là...

Il eut un petit rire, comme s'il pouvait voir son expression interloquée, et s'en amusait.

— Pense à moi, reprit-il. Sois à la hauteur et pense à moi.

Il répéta les derniers mots, en un murmure doux et soyeux.

Puis coupa la communication.

Derrière la vitre, le visage du garde était déformé par le halo de buée qui sortait de sa bouche entrouverte et le forçait à écarquiller les yeux pour relancer à loisir les cuisses et le ventre dénudés, le triangle bombé du sexe, seulement orné d'une flèche de poils bruns, pointée vers le renflement de la motte. Camille frissonna comme si l'haleine froide du bonhomme courait sur sa peau. Puis elle vit le geste de Charlie, le même que tout à l'heure. Elle tardait à comprendre, alors il précisa :

— Votre portable.

Elle s'exécuta, posa l'appareil dans la paume ouverte. Charlie l'escamota, comme son string.

Puis il démarra, franchit la grille, à petite vitesse.

Camille n'eut pas le temps de se caler sur la banquette. La voiture stoppa quelques mètres plus loin. On n'apercevait pas le bout de l'allée rectiligne.

La jeune fille se retourna. Derrière eux, la grille se refermait. Le garde les avait suivis. Elle chercha une explication, mais n'osa pas poser de question. Simplement, son cœur s'emballa. « Un autre monde », avait dit Marc. Il y eut

un déclic de portières. Elle comprit que le chauffeur les avait déverrouillées, quand celle de gauche s'ouvrit. Une langue d'air froid lécha brutalement sa peau nue.

Le garde tenait la portière ouverte et attendait. Camille se recroquevilla. Une appréhension l'envahit, tout à coup.

Charlie se retourna alors et ordonna d'un ton sec :

— Descends, petite chatte !

CHAPITRE II



Dès l'instant où elle fut aveuglée par le masque, Camille perdit pied. Comme si le seul fait de ne plus y voir la faisait basculer de l'autre côté de la réalité. Totalement désorientée, au point d'être privée de réaction, elle percevait en même temps avec une acuité particulière tout ce qui lui arrivait.

C'était un masque en cuir souple, large et très couvrant, maintenu sur l'arrière du crâne par deux courroies croisées. Ce fut Charlie qui le lui passa, après l'avoir tirée hors de la voiture dont elle n'osait pas sortir.

— Il faut obéir, et plus vite que ça, marmonna-t-il en lui agrippant le poignet. Tu devrais le savoir !

Il la tutoyait, à présent. Elle vacilla sur ses hauts talons. Il avait déjà le masque à la main. Les courroies claquèrent sur sa nuque. Une main dégagea

ses cheveux bruns, les faisant retomber sur ses épaules, et ajusta précisément le masque sur ses yeux. Des pommettes au milieu du front, et d'une tempe à l'autre, il dissimulait la moitié du visage. Totalement hermétique.

Camille poussa une exclamation quand le garde la ceintura, par derrière. Du moins conclut-elle que c'était le garde, car elle se heurta à la large carrure du chauffeur. Coincée entre les deux, elle suffoqua. En un clin d'œil, elle eut les bras levés à la verticale, les poignets réunis et aussitôt enfermés dans des bracelets de cuir larges reliés entre eux par une chaînette. Deux mains descendirent le long de ses bras, la frôlant d'abord, puis palpant ses aisselles, ses épaules. Deux autres retroussaient sa jupe, s'emparaient sans ménagement de ses fesses, les écartaient.

Puis les mêmes se refermèrent sur sa poitrine, la pressèrent à travers la soie du corsage. Elle perdait le souffle, et le fil. Elle humait une odeur de tabac froid, des effluves d'eau de toilette. Entendait deux respirations régulières, et la sienne, haletante. Elle gémit, écrasée entre les deux hommes, livrée à leurs mains puissantes et impérieuses.

Ils ne prononçaient pas un mot, ne cherchaient pas à l'embrasser, dédaignaient sa bouche. Ils agissaient avec une froideur calculée, conformément à des ordres. Ils avaient l'habitude. Ils la bousculaient, la caressaient, l'affolaient, mais n'allaient pas au-delà. Des doigts crochèrent sa fente et glissèrent entre les lèvres, la pénétrèrent un instant, juste assez rudement pour la faire se cabrer. Mais ses chairs étaient moites, gonflées, et l'attouchement plus précis la fit s'ouvrir. Ayant vérifié ses bonnes dispositions, on suspendit l'exploration, la main remonta vers ses seins.

Elle sentait contre ses reins la barre dure d'un membre, à travers le tissu rugueux du pantalon. Elle guetta l'instant où on allait l'extraire et le pointer entre ses fesses. Elle anticipait l'intrusion, la poussée violente qui allait l'écarteler. Un pieu énorme, elle le sentait grossir et durcir à force de frotter contre elle. Elle creusa les reins et se dilata pour ne pas trop souffrir. Elle écrasa ses seins contre la veste d'uniforme dont les boutons lui meurtrissaient la peau. Elle gémit. Qu'est-ce qu'il attendait ?...

L'homme derrière elle faufila sa main et lui empauma le sexe.

— Une rapide, remarqua-t-il. Elle est trempée...

Charlie saisit la chaînette et s'écarta de la jeune fille.

— Monsieur Marc sait les choisir, dit-il.

— Ces messieurs dames apprécieront, conclut le garde en s'écartant à son tour.

Le ton de leur échange était neutre, factuel. Son effet humiliant.

L'air frais enveloppa Camille, comme une gifle. Elle ravala un sanglot énervé. Se sentit tirée vers l'avant, puis guidée dans la voiture, où elle bascula sur la banquette. Elle mit quelques secondes à assurer sa position assise, à reprendre haleine. Il y eut des bruits de portière. Le moteur démarra.

Ils roulèrent lentement. Camille reconnut soudain la sonnerie de son portable. Elle eut le réflexe de chercher l'appareil, se mordit la lèvre en entendant la voix de Charlie. Il lui avait confisqué son téléphone et répondait à sa place, évidemment. Elle trouva cela révoltant, mais si fugacement que le soupçon d'indignation se dissipa aussitôt, au profit d'une curiosité exacerbée.

Elle tendit l'oreille, mais le haut-parleur n'était pas branché. Et la voix de Charlie trop basse pour qu'elle comprenne ce qu'il disait. Il écoutait plutôt, d'ailleurs. Camille aurait pu ôter le masque, mais elle n'en fit rien. Elle bougea les mains et le cliquetis de la chaînette couvrit une réponse du chauffeur. Il était question de René, devina-t-elle.

Puis, après un silence, la voix de Marc s'adressant à elle retentit dans l'habitacle, amplifiée par le haut-parleur. Pas une seconde elle n'avait douté que ce fût lui qui appelait.

— Tout va bien, petite chatte ? Tu es en de bonnes mains, sois tranquille.

Alors que, par réflexe, elle tendait le cou vers l'appareil, pour compenser la distance que lui imposait le fait d'être privée de la vue, il expliqua :

— C'est une séance à l'aveugle. Tu ne verras ni ne reconnaîtras rien ni personne. Et tu feras évidemment tout ce qu'on exigera de toi. Nous sommes d'accord ?

Elle déglutit, la gorge sèche, tout à coup.

— C'est notre contrat, n'est-ce pas ? insista son amant d'un ton calme.

— Je suis d'accord, Marc, articula enfin Camille, en serrant fort les cuisses.

— Tu verras...

Il s'interrompit, rectifia en riant :

— Tu ne verras pas, en l'occurrence, mais le plaisir sous le masque, c'est inoubliable.

Camille identifia le bruit de son portable qu'on refermait, puis celui du moteur enfla et la voiture prit de la vitesse. Songeant que tout ce qui se passait, depuis l'appel de Marc en fin d'après-midi, était une mise en scène soigneusement réglée, elle se concentra sur l'essentiel : le plaisir qui s'annonçait, une jouissance que le masque allait décupler.

Elle glissa ses mains entravées à la jonction de ses cuisses et les serra plus fort.

Ils avaient assisté, dans la partie de la grande pièce où un écran occupait tout un mur, face à de profonds canapés en cuir, à l'arrivée de leur invitée, dans la Bentley conduite par Charlie.

Le système de vidéosurveillance de la grille d'entrée du parc avait été adapté pour que soient filmés non seulement les visiteurs qui se présentaient, mais aussi la zone, de l'autre côté de la grille, où Charlie s'était arrêté. Retransmises sur grand écran, ces images étaient semblables à celles que des

caméras de plus en plus nombreuses enregistraient dans tous les lieux publics, et pas seulement en Angleterre. Du noir et blanc tremblé et « sale ». À l'opposé de tout souci esthétique. Pour le genre de scène qui venait d'être projetée, c'était infiniment plus excitant. Cette jeune fille brune prénommée Camille, serrée de près par les deux hommes, puis masquée et menottée... Bientôt là au milieu d'eux, pour leur plaisir...

Sans le savoir, Thibaut avait fait la même réflexion que Charlie :

— Marc sait les choisir !

À la différence que son ton était plus enthousiaste.

Du coup, il avait repoussé Irina, accroupie entre ses cuisses et occupée à le sucer avec une certaine nonchalance, pour se lever et s'approcher de l'écran. La femme au crâne rasé et au sexe glabre, qui ne portait plus, outre ses mules à talons hauts, qu'une courte tunique d'un vert électrique tranchant sur sa peau très blanche, s'était levée pour le suivre, sans se formaliser.

Elle aussi avait regardé : Camille, bras à la verticale, aveuglée, se cambrant au-devant de René. Provoquant son assaut, à n'en pas douter. Irina s'était contentée d'une grimace.

— Elle est quelconque...

Elle avait la voix naturellement rauque, un reste d'accent de l'Est, surtout perceptible quand elle ne se contrôlait plus, quand elle était en compagnie de Thibaut et de ses amis, par exemple. Un beau visage aux pommettes hautes et de grands yeux bleu-gris. Un type slave prononcé. Des dents parfaites, mais le sourire rare, et plutôt carnassier. Elle avait apporté à Thibaut, dans la société financière où ils étaient associés, pas moins de cinq millions d'euros... On la savait veuve, mais personne ne savait de qui au juste, ni de combien de maris défunts.

— Bien roulée, non ? Et prête à se faire enfiler, dit Thibaut avec conviction, pour le plaisir de la contrarier.

Elle haussa les épaules, avança les lèvres en une moue méprisante.

— Mon pauvre ami ! Ton goût pour les pétasses vénales !

Mais d'un coup d'œil, elle enregistra que le membre du jeune homme, long et mince, se redressait. Elle tendit la main, lui empoigna les testicules et serra assez brutalement. Les traits de Thibaut se crispèrent, mais il ne se déroba pas. Irina lui griffa le scrotum d'un ongle acéré. Il l'encouragea d'un battement de paupière. Lui rendit en quelque sorte la pareille, en lui pinçant violemment le bout d'un sein à travers le tissu de son bustier.

Ces deux-là s'entendaient à merveille, pour faire des affaires comme pour prendre leur plaisir, pensa Jean-Charles qui les observait, de l'angle de la salle où un bar proposait un choix éclectique d'alcools, en plus du champagne.

— Elle n'est pas vénale, dit-il en pointant son verre de scotch vers l'écran, mais amoureuse ! Vous ne pouvez pas comprendre !

Il était encore habillé. Il avait toujours du mal à se mettre nu devant les autres, en tout cas en début de soirée. Un reste de pudeur, mais aussi la conscience aiguë d'un physique guère avantage, surtout en comparaison de Thibaut et Irina, ce duo de magnifiques prédateurs que Jean-Charles était fier de compter parmi ses proches. Il avait quant à lui vingt ans de plus qu'eux et vingt kilos de trop... Le cheveu grisonnant et rare, des yeux globuleux. En termes de surface financière, comme on disait dans leur milieu, il pesait autant qu'eux, cependant... JC2L, la prospère boîte d'informatique qu'il avait fondée à leur âge, plus l'héritage de la famille Lenoir-Levasseur, qui comprenait entre autres la propriété où ils se trouvaient réunis ce soir-là, ce n'était pas rien. Mais aucune fortune ne donne la beauté, et Jean-Charles Lenoir s'en accommodait du mieux qu'il pouvait. Et parfois, assez mal. Il lui arrivait alors de rester habillé toute la soirée, ne consentant à montrer que le minimum : un sexe nullement disgracieux, mais ordinaire, dont il faisait un usage parcimonieux.

— Tu emploies des mots que nos amis ne connaissent même pas, plaisanta Audrey en s'approchant de lui, son verre vide à la main.

Il la resservit de champagne.

— Amour, sentiment... Où vas-tu chercher ça, mon cher Jean-Charles ?

— C'est Marc qui m'a parlé d'elle.

Elle leva sa flûte et ils trinquèrent.

— Il viendra, ce fameux Marc ? Depuis le temps, j'aimerais le connaître...

— Ça m'étonnerait, répondit Jean-Charles.

— Dommage... Un type qui rend les femmes folles amoureuses, j'aimerais voir ça... et essayer !

— Elle a vingt ans !

Cela fit rire Audrey, qui n'en avait pourtant pas trente. Elle était déjà un peu ivre, et tout à fait nue. Elle était toujours la première pour ça. Y compris dans des circonstances beaucoup moins propices, où son sens de la provocation n'allait pas sans produire des étincelles, déclencher des catastrophes et choquer des âmes sensibles. Rien que pour son talent à se déshabiller en un tournemain au deuxième verre, Jean-Charles l'adorait.

Elle suçait très bien aussi, conformément à ce que sa grosse bouche aux lèvres ourlées et très rouges donnait à penser, et c'était une autre raison de l'apprécier, d'autant qu'elle était toujours prête à payer de sa personne. D'ailleurs, entre deux flûtes de champagne, elle venait de faire jouir Tony dans sa bouche. Elle avait du sperme et des bulles au coin des lèvres, les prunelles qui pétillaient et les tétons raidis. Des bouts couleur de pain d'épice, épais et très sensibles. Ses seins gonflés portaient la marque des ongles et des doigts de Tony. En les fixant, Jean-Charles se sentit durcir. Audrey le devina et murmura, en étalant un peu de sperme sur sa poitrine généreuse :

— Ce salopard m’a fait jouir, comme d’hab...

Elle replia une jambe et la frotta contre la cuisse de Jean-Charles. Il tendit une main et toucha, au bas de son ventre, la fente proéminente. Au milieu d’une fourrure noire exubérante, les chairs rose vif éclataient comme une fleur obscène. Les doigts de Jean-Charles y glissèrent, furent aspirés à l’intérieur. Audrey reposa le pied par terre et serra les jambes pour les retenir, mais il ôta sa main. Elle grimaça, la bouche entrouverte et les yeux dans le vague.

— Tu ne veux pas... ?

— Tony ne t’a pas fait jouir ? ironisa-t-il.

— Si, mais pas comme j’ai envie...

Elle abaissa sa main, inclina le pied de la flûte contre le double renflement de sa motte. Elle tressaillit.

— S’il te plaît, Jean-Charles.

— Fais-le toi-même...

Du coin de l’œil, il vit Tony émerger du fauteuil où il était vauté, à l’autre extrémité de la pièce. Près de deux mètres, cent vingt kilos de muscles : voir émerger Tony était toujours impressionnant.

— Il me l’interdit, cet enfoiré de négro, avoua Audrey dans un souffle.

Elle appuyait tellement fort le pied de la flûte contre son pubis qu’il se brisa. Le bruit de verre sur le sol fit à peine tourner la tête à Thibaut et Irina. Sur l’écran, la voiture amenant Camille repartait.

— Il faut obéir à Tony, c’est ton chef, dit doucereusement Jean-Charles en voyant ce dernier s’approcher sans bruit derrière Audrey, avec un grand sourire.

— Mon chef, mon patron, mon maître..., récita celle-ci en pouffant de rire.

Elle vida la flûte d’un trait, la jeta contre le mur en haussant les épaules.

— Sers-m’en une autre, s’il te plaît...

À deux pas derrière elle, Tony dit sèchement :

— Elle a assez bu.

Audrey sursauta et, de surprise, piétina le verre brisé à ses pieds.

— Et elle prend son pied seulement avec qui je veux, et quand je le décide, ajouta Tony en saisissant Audrey à bras le corps et en la soulevant comme une poupée.

Tony avait trente ans, une peau claire de métis, un physique de culturiste élevé aux anabolisants. On s’étonnait souvent qu’il parle six langues, sillonne la planète en avion et gagne autant d’argent. Tony trompait volontiers son monde. Audrey était devenue son assistante particulière à Paris et son souffre-douleur favori...

Elle piailla un peu mais s’accrocha à son torse puissant et jura de ne rien

faire qu'il n'aurait d'abord autorisé. Ni boire ni jouir...

— C'est bien, approuva-t-il en la jetant comme un sac en travers d'un canapé. Tu supplieras Charlie de te baiser, tout à l'heure... Ce sera ta récompense !

Tony se retourna vers Jean-Charles.

— Elle m'a asséché, je te jure. Je boirais bien du champagne...

Il était en jean et en T-shirt moulant, qui dessinait en relief sa musculature. Mais c'est vers sa ceinture que lorgna Jean-Charles en lui servant à boire. Le sexe qui pendait hors de sa braguette, à demi bandé, était assorti aux biceps et aux abdominaux. Une vraie matraque de chair dure, qui rendait folle Audrey et bien d'autres, et plutôt envieux Jean-Charles.

— Imagine que je sois un Black pur jus, qu'est-ce que ça serait ! plaisantait volontiers Tony à ce sujet.

Il but une rasade et dit à voix basse à Jean-Charles :

— Si tu as envie de filer un coup à Audrey, ne te gêne pas, surtout. Elle te sera très reconnaissante.

— Je m'en doute, mais rien ne presse.

— Toujours économe, hein ?

Tony était capable de bander pratiquement une nuit entière, surtout quand il avait commencé par une fellation réussie. Une vraie machine, infatigable.

— Chacun son truc, Tony. Cette jeune brunette retient toute mon attention... Très douée, d'après Marc.

Tony jeta un coup d'œil à l'écran, mais l'image de la vidéosurveillance montrait l'allée vide.

— Zut ! s'exclama Jean-Charles, où ai-je la tête ?

Il tira de la poche de son veston une télécommande qu'il dirigea vers l'écran. L'image se brouilla puis se reforma, et ils découvrirent le perron de la maison. La Bentley était garée sur une aire de graviers à quelque distance, à côté de la Maserati de Thibaut et de la Porsche Cayenne d'Irina. Tony et Audrey étaient venus ensemble en taxi.

Camille marchait lentement vers le perron, les mains devant elle, comme une aveugle. Mal à l'aise sur ses hauts talons, elle se tordit une ou deux fois la cheville dans les graviers. Charlie la suivait de près, la guidant de la voix, mais ne lui apportait aucune aide. Même quand elle trébucha sur la première marche et faillit s'étaler. Mais elle se rattrapa et grimpa avec précaution les marches.

— Elle ne songe même pas à ôter le masque ! remarqua Thibaut.

— Quelle gourde ! ricana Irina.

— Moi, elle me plaît, affirma Jean-Charles. Elle m'a l'air bien fraîche... Ça change, je trouve.

Tony ne fit aucun commentaire, tandis que Camille entrait dans la maison, charitablement pilotée par Charlie. Mais il demanda au maître de maison, dès que l'écran s'éteignit :

— Et la blonde, où est-elle, à la fin ?

— Une blonde ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'écria Thibaut.

Tony vida son verre et annonça :

— Jean-Charles est un cachottier de première ! Il y a une brune et une blonde sous le masque, ce soir. Une vraie blonde, paraît-il ! Je la veux, qu'on me l'amène ! ajouta-t-il en empoignant son sexe à pleine main et en le secouant comiquement.

Audrey s'était relevée, même Irina semblait intriguée. Tous se tournèrent vers leur hôte.

— Un peu de patience, c'est une surprise, admit celui-ci avec une expression de mystère, et des éclairs de jubilation dans les yeux. Tony a raison, j'ai convaincu une amie de venir se joindre à nous. Sous le masque, elle aussi. Une première pour elle, mais elle est très curieuse de l'expérience. Bon... on va d'abord accueillir Camille, n'est-ce pas ?

Jean-Charles posa son verre vide et en se frottant les mains, se lança dans son rôle de composition préféré, à cette heure de la soirée : celui de maître de cérémonie.

À l'autre bout de la salle, la double porte s'ouvrit.

— Nous allons accueillir Camille comme elle le mérite, proclama le petit homme aux yeux globuleux et au crâne dégarni, en s'approchant de la jeune fille masquée que Charlie poussait devant lui.

Les autres suivirent. La brune hésitait, tournait la tête d'un côté puis de l'autre. Les vêtements froissés et la bouche entrouverte, le souffle court, elle tremblait un peu.

— Bienvenue parmi nous, Camille, lança Jean-Charles. Nul ne t'a forcée, n'est-ce pas ? Tu es ici de ton plein gré ?

— Oui, oui... bredouilla-t-elle.

— Plus fort, s'il te plaît, que tout le monde entende bien.

Il répéta sa question et, d'une voix mal assurée mais distincte, Camille répondit :

— Oui.

Puis tout à coup, raffermissant sa voix et redressant le buste, elle lança d'un ton de défi :

— Merci de m'accueillir. Je ne vous verrai pas, j'ignorerai qui vous êtes, mais faites avec moi à votre guise, j'accepte d'avance tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner...

— Bravo, Camille ! s'exclama Jean-Charles. Vous nous honorez...

Derrière lui, Thibaut et Irina échangèrent un sourire froid. Les invitées que Marc leur envoyait avaient toujours bien appris la leçon. C'était le genre de cérémonial qui enchantait Jean-Charles. Eux s'en moquaient, ils supputaient le plaisir qu'ils allaient tirer de cette fille charmante qui se croyait capable de tout, et ne serait pas longue à découvrir ses limites. Alors, l'expérience deviendrait vraiment intéressante, commencerait à les exciter...

Audrey pour sa part aimait les femmes presque autant que les hommes, mais Irina la réfrigérait. Camille, elle le pressentait, serait à son goût. Mais rien ne valait une bonne queue et elle adressa une œillade complice à Charlie. Lequel croisa le regard amusé de Tony et y lut plus qu'un encouragement...

Le géant pensait à la surprise blonde de Jean-Charles, et ça le faisait déjà rebander. Il avait le temps, la nuit devant lui.

Jean-Charles conclut avec dans la voix un soupçon d'impatience qui trahissait une fébrilité soudaine :

— Approchez, Camille, n'ayez pas peur. Charlie va vous aider à vous mettre nue pour nous...

Mais il fut plus prompt que le chauffeur pour commencer à arracher ses vêtements à la jeune fille.

CHAPITRE III



Le dernier feuillet du rapport sorti, l'imprimante salua la fin de sa tâche par une série de bruits d'engrenage, avant de se taire. Dans le bureau désert de la Brigade mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, siège de la PJ parisienne, le commandant Boris Corentin savoura le silence, puis, face à la fenêtre entrouverte, il alluma une cigarette. La troisième de la journée seulement, la plus méritée. Tirer une longue bouffée face à la Seine, souffler dans la nuit claire un panache de fumée qui échapperait aux détecteurs et délateurs des ligues antitabac... Un pur plaisir pour clore une longue journée, et une enquête délicate.

La liasse de feuilles sur sa table de travail était assez épaisse pour rassurer la juge Mauche, Corinne de son prénom, qui valait mieux, d'un strict point de vue physique, que son patronyme, et instruisait l'affaire de racket de prostituées sur laquelle Boris et son équipier et ami Aimé Brichot avaient travaillé ces dernières semaines. Malgré la peur des représailles, les menaces et les violences, deux victimes, sur une douzaine, avaient fini par briser la loi du silence et étaient prêtes à témoigner. C'était le genre de résultat qui procurait aux enquêteurs le sentiment du devoir accompli, et déclenchait chez le magistrat instructeur, dans certains cas, des élans de reconnaissance inestimables.

En l'occurrence, la juge Mauche se risquerait peut-être à dévoiler à Boris, mine de rien, l'arrondi de son genou, tout en suçotant d'un air inspiré l'extrémité du surligneur qui conférerait à son beau rapport une touche bienvenue de couleur et de gaieté. Peut-être même consentirait-elle à ôter une seconde les affreuses lunettes derrière lesquelles elle dissimulait aux foules peu attentives ses grands yeux bleus liquides.

Le commandant Corentin, chasseur impénitent de genou rond, de grands yeux flous et de lèvres suçoteuses, était attentif, lui. Il se faisait par avance une joie d'aller dès le lendemain matin porter à la juge Mauche le fruit de leur travail. En attendant, comme il était le dernier à quitter les lieux, il éteignit la lumière et ferma la porte.

Mémé était rentré au Kremlin-Bicêtre pour un dîner et une soirée en famille, le lieutenant Géraldine Hébert exécutait du côté de Nice, en compagnie de Rabert et Tardet, l'autre équipe des Affaires recommandées, une commission rogatoire délivrée par un juge dans le cadre d'un trafic franco-italien de DVD pornographiques. Elle ne serait pas de retour avant la semaine suivante. Boris n'avait aucune idée de la nature du rendez-vous qui avait fait filer le commissaire divisionnaire Badolini, leur patron, de son bureau directorial à 18 heures pétantes. S'il avait dû néanmoins parier, il aurait mis une pièce sur un concert à Pleyel, plutôt que sur une partie de poker. Baba connaissait assurément la musique, et avec l'âge, sans doute s'assagissait-il...

Quant à la sage Henriette Mauche, que pouvait-elle bien faire vers onze heures du soir, et à l'aube de sa brillante carrière judiciaire ? Les plus fins

limiers n'ayant pas réponse à tout, Boris rentrait chez lui à pied, avec la ferme intention de s'offrir en chemin, sur un comptoir ami, une halte désaltérante. Il avait dîné au bureau d'un sandwich arrosé de café, un demi-bien frais suffirait à son bonheur.

La voiture le frôla alors qu'il traversait dans les clous la rue Étienne-Marcel et faillit emporter tout un parking de Vélib en tournant à grande vitesse dans la rue transversale en direction de Réaumur. Un gros 4x4 noir aux glaces fumées, capable de sortir n'importe quel piéton de sa flânerie rêveuse, pour l'étendre définitivement sur l'asphalte. En entendant trente secondes après le bruit d'un choc, suivi de cris, Boris se mit à courir, certain que quelqu'un avait eu moins de chance que lui.

De loin, on aurait pu le croire. Dans la rue déserte et en sens unique, le SUV avait embouti une voiture en stationnement, côté chauffeur. Juste un peu de tôle froissée, un accrochage bénin. Mais la portière passager était ouverte, et une silhouette s'y accrochait, en poussant des cris terrifiés. Lorsque le 4 x 4 fit une brusque marche arrière, puis repartit en accélérant furieusement, la silhouette dut lâcher prise et valdingua sur la chaussée. Le temps d'arriver à sa hauteur, Boris avait compris : la femme qui se relevait en pleurnichant avait été éjectée volontairement du véhicule, lequel tournait déjà au premier coin de rue, vers les grands boulevards.

En l'aidant à se remettre sur pied, Corentin rectifia mentalement : c'était une jeune fille. Puis son sens professionnel de l'observation enregistra quantité d'informations, alors qu'elle se massait le poignet en le remerciant d'une petite voix chevrotante. Cheveux châains frisés, joli minois ovale et silhouette avenante, la fille était outrageusement maquillée, portait une minijupe microscopique et, sous un blouson de Skaï, un débardeur s'arrêtant au nombril, ce dernier joliment décoré d'un piercing. Des bas noirs brillants et des talons de dix centimètres complétaient l'accoutrement, rehaussé par un petit sac à main rouge vif. Un vrai déguisement, jugea-t-il au premier coup d'œil.

— Ça va, merci, je n'ai rien, répéta-t-elle, vous êtes gentil, mais ça va...

Elle détourna le visage. Le noir des yeux avait coulé, délayé par des larmes. Mêlé à la tartine de fard à joues et de rouge à lèvres, cela faisait un vilain emplâtre. Boris sortit de sa poche un paquet de Kleenex.

— Commencez par vous débarbouiller, dit-il en les lui tendant. Vous feriez peur aux gamins le jour d'Halloween !

Elle voulut s'éloigner et trébucha : le talon d'une de ses chaussures était cassé. Elle avait aussi un bas déchiré, et un peu de sang sous le genou.

— Qui est-ce qui conduisait ce bolide ?

Elle renifla, se moucha, secoua la tête.

— Un type, finit-elle par répondre.

— Un sale type, j'ai l'impression. Votre petit ami ?

Elle haussa les épaules, jeta un coup d'œil alentour. La rue était déserte.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? grommela-t-elle.

— Vous me dites le numéro de la voiture ? Z 78 pour la fin, mais j'ai raté le début. J'étais distrait...

— J'en sais rien, finit-elle par dire, en faisant mine de s'éloigner.

Le talon cassé se déroba, elle faillit à nouveau s'étaler. Boris la rattrapa, par le poignet. Elle grimaça.

— Vous me faites mal !

— C'est l'autre qui vous fait mal. Venez...

— Mais qu'est-ce que vous... ?

Elle tenta de se dégager.

— Fichez-moi la paix !

— Vous êtes nouvelle dans le quartier ? reprit Boris d'un ton plus sec. Je connais toutes les filles qui tapinent dans le coin. C'est un client qui vous a jetée dehors ?

La fille baissa les yeux et secoua la tête. Puis la hocha, se ravisa encore. Elle était au bord des larmes. Incapable de prononcer un mot. Pitoyable.

— Je veux que vous me racontiez ça, dit-il en la lâchant. Je vous embarque...

Il sortit sa carte, la lui mit sous les yeux. Elle resta bouche bée.

— Je ne blague pas, vous voyez...

Cette fois, elle éclata en sanglots. Il lui prit le coude, se mit en marche. Dit d'un ton radouci en l'entraînant :

— Allez, on va trouver d'autres Kleenex et boire un verre...

Rencognée au bout de la banquette, loin du comptoir, la fille paraissait encore plus frêle, fragile et paumée. Mais elle avait retrouvé figure humaine en faisant un tour aux toilettes. Le visage débarrassé de son maquillage de sorcière, elle était indéniablement jolie, quoique pâlotte. Et futée, ses yeux bruns pleins de vivacité le laissaient croire. Mais elle évitait le regard de Boris, préférant baisser la tête dans son verre de Perrier.

— Je travaille, au Quai des Orfèvres, j'appartiens à la Brigade mondaine, répression du proxénétisme, vous voyez..., commença celui-ci en levant son demi. Vous ne pouviez pas mieux tomber ! ajouta-t-il en souriant.

Elle le laissa trinquer tout seul et se recroquevilla un peu plus. Du ton de la conversation, il poursuivit :

— J'habite à deux pas d'ici, je connais bien les habitués, les filles et les clients. Même les occasionnelles... Il y a des règles, des usages qui ont valeur

de loi, pour ainsi dire. On ne se pointe pas comme ça sur un bout de trottoir sans avoir un feu vert, un protecteur, un permis de tapin... D'où est-ce que vous venez ? Provinciale ?

Elle lui jeta un coup d'œil de biais, but une gorgée.

— J'habite dans le XI^e, finit-elle par répondre.

C'était un début, pratiquement les premiers mots qu'il lui arrachait depuis qu'ils étaient installés au fond de la salle déserte.

— L'automne dernier, reprit-il, des filles de votre âge qui croyaient pouvoir s'affranchir des règles se prostituaient par deux ou trois dans plusieurs quartiers de Paris... Pas par ici, plutôt dans les parages des grands hôtels chic pour touristes. Pas constamment, seulement en fonction de leurs besoins d'argent. On en a retrouvé plusieurs dans un sale état, du côté du périphérique. Passées à tabac, tailladées au cutter. Et dévalisées, bien sûr. Intimidation et avertissement pour les autres. Ensuite, les racketteurs ont imposé leurs conditions : pas question de se défiler, ils les ont obligées à travailler à plein temps, à faire de la recette, et à leur donner... Entre la peur des racketteurs et la honte qu'on apprenne dans leur entourage qu'elles se prostituent, les filles se taisent. Enfin, la plupart. On a quand même réussi à persuader quelques-unes d'entre elles de parler au juge.

C'était, résumée en gros, l'affaire que la Brigade mondaine venait de boucler, qui ferait les délices de la juge Mauche. La fille continuait de regarder la table, mais Boris la sentait attentive. Et il lui semblait aussi qu'elle ne rentrait pas tout à fait dans le tableau qu'il brossait à partir de sa dernière enquête.

— Elles s'imaginent que par Internet, tout change, reprit-il après une gorgée de bière. Qu'il suffit de répondre à des annonces, ou d'en passer soi-même, pour échapper au carcan du trottoir, des hôtels de passe et des proxos. Elles se trompent en grande partie. Les réseaux aussi savent se servir d'Internet... Le type dans le 4 x 4 noir, vous l'avez rencontré comment ?

Nouveau coup d'œil oblique. Il attendit. Il fallait savoir patienter.

— J'ai passé une annonce sur un site, finit-elle par expliquer. On a échangé des mails et... il m'a donné rendez-vous...

Elle hésita puis avoua :

— C'est la première fois...

— Que vous mettez une annonce ?

— Non, je veux dire, une annonce comme ça... un peu...

Elle hésita, rougit, finit par lâcher :

— Spéciale, quoi. C'était sur un site de rencontres SM... La première fois que j'essayais, je vous jure !

— Je vous crois. Ça ne s'est pas très bien passé, pour un baptême du feu, j'ai l'impression...

Elle était près de se remettre à pleurer, mais parvint à sourire, en se mordant la lèvre.

— Comme vous dites, monsieur...

— Boris, dit-il, appelez-moi Boris.

Elle hocha la tête, sourit un peu plus franchement.

— Moi, c'est Sarah...

Sarah avait vingt-deux ans, elle était étudiante en histoire à Tolbiac et avait toutes les peines du monde à s'en sortir financièrement. Elle enchaînait les petits boulots pour payer ses études. À plusieurs reprises au cours de l'année précédente, elle avait fait des rencontres grâce à Internet, répondant à des annonces plus ou moins explicites. Des aventures sans lendemain, qui se soldaient en général par une invitation au restaurant, ou un petit cadeau, en échange d'une étreinte pas toujours inoubliable, loin s'en fallait. Prostitution à la petite semaine. La jeune fille n'admettait le mot qu'avec réticence, quand il s'agissait de se l'appliquer à elle-même. Pourtant, en théorie, elle défendait la liberté de vendre son corps.

— Qu'est-ce qui s'est passé tout à l'heure ? interrogea Boris en faisant discrètement signe à Gaston, le patron, de renouveler leurs consommations.

— Il m'a donné rendez-vous aux Halles, à dix heures, répondit Sarah.

À présent qu'elle était en confiance et s'était mise à parler, la jeune fille devenait bavarde. Elle avait besoin de se confier. D'autre chose aussi peut-être, avait supputé Gaston, car il proposa en s'approchant :

— Un petit casse-croûte ? Ça ferait pas de mal à la demoiselle, j'ai l'impression...

— Bonne idée, approuva Boris.

— Une petite assiette de spécialités ?

Boris surprit le regard de Sarah.

— Une grande, corrigea-t-il. Et la même chose.

— Je vous prépare ça, monsieur Boris.

— Je préférerais un verre de rouge, glissa Sarah.

— Et comment donc ! À la bonne heure.

Sarah remercia Boris d'un vrai sourire. Elle refaisait surface rapidement. Elle avait du cran. Beaucoup d'inconscience aussi, car elle n'avait pas mesuré le risque, en acceptant le rendez-vous de « Hunter ».

— C'était son pseudo, dit-elle. Il voulait que je m'habille comme ça.

Elle eut un coup d'œil vers sa tenue, murmura :

— Pute de banlieue, c'est ça qu'il voulait...

— Vous vous êtes parlé ?

Elle secoua la tête.

— Non, on a juste échangé des mails, hier et ce soir.

« Hunter », c'est-à-dire chasseur... Boris acquiesça. Avec le type de la voiture, accidentée de surcroît, et un numéro partiel, c'était maigre, mais jouable. Tous les frustrés de la terre étaient en chasse sur le Net... Il n'y avait pas que des dingues, mais un fort contingent, tout de même.

Gaston apporta une planche couverte de charcuteries du Cantal, une corbeille de pain, un verre de vin.

— Il m'a fait poireauter vingt minutes devant Saint-Eustache, reprit Sarah. Je parie qu'il m'observait. Des types m'ont abordée...

Elle attendit que Gaston soit reparti après avoir apporté le demi de Boris et un bocal de cornichons.

— Que des malades, putain ! J'étais soulagée qu'il se pointe enfin, je me suis précipitée dans sa grosse bagnole.

— Jeep Cherokee, précisa Boris. Il ne vous a pas dit où il habitait, ce genre de chose ?

— C'était pas un bavard...

Elle s'interrompt, le temps de se restaurer, et Boris ne s'était pas trompé en devinant qu'elle avait faim. Par bribes, elle raconta la suite. Le type, qui avait prétendu avoir trente ans, en avait plutôt cinquante. Bien habillé, et pas mal de sa personne. Aimable, d'abord.

— Je me suis dit que j'étais bien tombée, remarqua Sarah en vidant son verre. Sauf qu'il avait de drôles d'idées.

— Vous ne vous y attendiez pas ?

Elle fixa Boris.

— Si, admit-elle, mais bon... C'était la première fois, je vous jure... enfin, la première fois dans ce genre-là... Je boirais bien un autre verre, Boris...

Elle en but la moitié, termina pâté et jambon, et ensuite seulement, reprit d'une voix à peine audible, en rougissant :

— Une pipe dans la voiture, je veux bien, ça leur botte à tous, mais en pleine rue, avec du monde autour... Je n'étais pas à l'aise.

Elle passa la langue sur ses lèvres et ajouta comme si de rien n'était :

— N'empêche qu'il a aimé, il a trouvé que je suçais vachement bien !

Après un silence, Boris la relança, à peine ironique :

— C'est après que ça s'est gâté...

Elle acquiesça. « Hunter » l'avait interrompue, avait démarré un peu brusquement, peut-être dérangé malgré la protection des vitres teintées de son

SUV. Cinq minutes plus tard, il avait stoppé devant un square.

— Un petit truc moche et sale pas loin du métro, expliqua-t-elle avec une grimace. Il y a des clodos, des SDF... Il a voulu...

Elle prit une inspiration et lâcha d'une traite : -Il voulait que j'aille m'asseoir au milieu, sur le banc, et que je me touche... enfin, que je me branle, là ! Vous y croyez, vous ?

— Et vous avez refusé.

Elle regarda Boris en face.

— D'abord, non. J'ai fait la maligne, j'ai dit « Pourquoi pas ? » Il s'est garé devant le square, et quand j'ai vu ça, j'ai pas pu descendre de voiture.

— « Ça » quoi ?

Sarah réfléchit un moment, comme si elle ne comprenait pas la question. Puis elle répondit :

— Ces types qui dorment par terre, qu'est-ce que j'allais faire au milieu ? On est tous pareils, non ? Mais l'autre tordu, qui voulait juste voir ça... Vous comprenez ? J'ai pas pu... À cause de lui, pas à cause d'eux.

Elle parut contente de s'être expliquée et poursuivit après une dernière gorgée de vin :

— Il m'a engueulée, il est reparti, je l'ai insulté, et c'est là qu'il est devenu comme dingue...

Le type avait tenté de la frapper tout en conduisant, elle s'était rebiffée et l'avait griffé. Il avait embouti une voiture en stationnement et l'avait poussée hors du 4 x 4 à coups de pied...

— Charmant bonhomme, votre ami « Hunter ». Un dernier verre ?

Nouveau regard direct, et sourire en coin.

— Si c'est vrai que vous habitez tout près d'ici, dit posément Sarah, on pourrait le boire chez vous, non ? Et si je pouvais prendre une douche, ce serait vraiment super...

Le studio de célibataire de Boris était vraiment à deux pas, il ne lui avait pas menti, et la première chose que fit Sarah en y entrant fut d'ôter ses escarpins de pacotille. Le talon cassé transformait la marche à pied en calvaire. Puis elle piqua une cigarette dans un paquet qui traînait sur la table, près de l'ordinateur.

— Les mails échangés avec « Hunter », vous pourriez me les montrer ? demanda Boris, en indiquant son Mac portable.

— Pourquoi pas ? Mais qu'est-ce que vous cherchez ? Vous espérez le retrouver ?

— Vous pourriez être à l'hôpital, ou pire, répliqua-t-il.

— J'ai eu plus de peur que de mal, soupira-t-elle en soufflant la fumée. Je devrais porter plainte, à votre avis ?

— Je pense que oui... Il n'a pas seulement de drôles d'idées, il est dangereux, votre « Hunter ».

Sarah haussa les épaules et souleva le couvercle du portable. Elle s'assit et Boris l'observa qui pianotait sur le clavier. Dans la messagerie de la jeune fille, les derniers messages échangés entre « Hunter » et « Pauline », le pseudo qu'elle s'était choisi pour l'occasion, tenaient en quelques lignes factuelles. L'homme ne s'y découvrait aucunement.

— C'est tout ? demanda Boris, qui savait bien que Sarah avait autre chose à lui montrer.

— Pour notre rendez-vous de ce soir, oui.

Il attendit et elle reprit :

— Vous voulez voir l'annonce, c'est ça ?

— Bien sûr ! Votre annonce et sa réponse...

À la lueur de l'écran, les traits de Sarah parurent durcis. Elle écrasa sa cigarette et se leva brusquement.

— J'ai envie d'une douche, vous savez...

Il lui indiqua la salle de bains. Elle était vraiment gênée, lui sembla-t-il.

— Allez-y, si c'est tellement urgent...

D'un signe de tête, elle indiqua l'ordinateur :

— Vous n'avez qu'à cliquer pour ouvrir.

— O.K., je lirai pendant que vous vous doucherez, c'est ça ?

Elle hésita à répondre, se détourna et souffla :

— S'il vous plaît... je préfère.

Elle avait l'air d'une gamine prise en faute.

Mais l'instant d'après, alors qu'il lui tendait une serviette de bain, elle s'écria en découvrant la salle d'eau :

— Waouh, c'est clean ! Vous verriez le bordel, chez nous !

— Qui est-ce, nous ?

— J'ai une coloc, vous savez, on partage un appartement vers Bastille. Tout ce qui arrive est de sa faute, d'ailleurs !

— Pourquoi ?

Sarah fit glisser son blouson de ses épaules et le laissa choir sur le carrelage. Elle était songeuse.

— Parce que c'est une fille qui est capable de faire des trucs incroyables..., commença-t-elle.

L'air absent, elle ôta son débardeur. Dans le mouvement, elle bomba la poitrine. Sur son buste mince, ses seins, comprimés dans un soutien-gorge

mauve trop petit d'une ou deux tailles, étaient d'un volume surprenant.

— Elle est beaucoup plus courageuse que moi, finit-elle par dire.

Le soutien-gorge très ajouré tomba à son tour. Les seins aux pointes mauves qui rebiquaient narguaient Boris. Fermes et haut plantés. Sarah effleura machinalement les bouts. Ils s'étirèrent instantanément. Elle frissonna.

— J'ai besoin d'une douche bien chaude, tu comprends ? reprit-elle, passant sans s'en rendre compte au tutoiement.

Boris fit signe qu'il comprenait et revint dans la pièce principale. Elle s'écria dans son dos :

— Elle a un contrat avec son amant, elle, tu te rends compte ? Un contrat de soumission ! Elle n'a pas froid aux yeux, Camille...

CHAPITRE IV



Maintenant qu'elle avait commencé à jouir, Camille avait l'impression de transpirer sous le masque et d'être une sorte de corde de violon hypersensible dont on pouvait tirer, au moindre effleurement, tous les sons imaginables.

Elle s'était vite trouvée nue, l'empressement de l'homme qui l'avait accueillie par une sorte de petit discours plein d'emphase ayant rapidement réduit ses vêtements en lambeaux. C'est du moins ce qu'elle avait cru

comprendre aux bruits de tissu déchiré. On ne lui avait pas laissé le temps de regretter le précieux tailleur de la Madeleine.

Aveugle et les poignets entravés, l'usage de ses mains restreint aux gestes et attouchements qu'on voulait bien lui permettre, elle avait vite éprouvé à quel point cette restriction, une fois acceptée la contrainte, ouvrait la voie à des sensations exacerbées et, plus précisément, à un plaisir démultiplié, suraigu.

La préparation que Marc, par le truchement du téléphone et de Charlie, lui avait réservée avait largement accéléré les choses. À peine dénudée, elle avait été enveloppée, couverte, investie par des mains inconnues. Elle tremblait d'excitation. Debout au centre d'un cercle invisible, manipulée et contrainte de tourner sur elle-même, de virevolter d'une main à l'autre, de se pencher d'un côté puis de l'autre, d'obéir à des ordres brefs, simultanés et souvent contradictoires, elle avait en quelques minutes perdu la notion de l'espace environnant. C'était vertigineux, vaguement terrifiant, et quand elle avait été renversée sur la large couche où elle se trouvait encore, elle sanglotait. Tous les repères désormais étaient balayés. Le temps qu'elle retrouve son souffle, des doigts innombrables l'avaient explorée, patiemment et en détails. Palpée et ouverte. Sans la ménager, ni lui consentir la délivrance que tout son corps implorait.

— Elle a tout le temps de jouir, avait dit une voix narquoise, et ils avaient pris leur temps, en effet.

Une patience qui l'avait rendue folle, alors qu'autour d'elle, des râles de plaisir montaient. Quand enfin une caresse plus douce, sur son sexe largement ouvert et trempé, avait signalé une bouche, collée à ses chairs moites en un baiser prolongé, elle avait connu un premier orgasme. Explosif d'avoir été si longtemps couvé.

C'était une femme, sans doute, quoique le pouce qui en même temps la pénétrait entre les fesses parût bien large et rude. Une bouche de femme qui l'aspirait, la buvait. Elle avait d'autant plus vite perdu les pédales que la douleur n'était jamais loin du plaisir, et qu'on lui pinçait violemment les seins, en même temps qu'on lui mordait le ventre. Peut-être avait-elle même perdu conscience, lorsqu'on lui avait placé des petites pinces au bout des tétons. Douleur sourde et impression de fer rouge... Les voix et les commentaires autour d'elle s'étaient fondus dans un magma ouaté, et la réalité distordue était devenue très douteuse.

Elle flottait à présent dans un état étrange, une sorte de transe ondoyante où tantôt elle ne sentait plus rien, engourdie et molle, tantôt elle se cabrait, tremblante et hurlante. Entièrement dépendante de ce qu'on voulait bien lui accorder ou tirer d'elle. Totalement à leur merci...

Les bras levés, ses mains glissaient sur un membre tendu qui soudain s'abaissait jusqu'à sa bouche et s'enfonçait d'une secousse, la faisant suffoquer.

— Garde la bouche ouverte, lui avait commandé une voix.

D'autres sensations, du côté de son ventre, lui avaient fait serrer les mâchoires. Elle s'était aussitôt senti tirer vers l'arrière, la tête renversée dans le vide, emplie jusqu'au fond de la gorge, le palais martelé par le long sexe raide. Le cuir du masque s'était imbibé de ses larmes. La délicieuse torture que des lèvres et des dents infligeaient à son clitoris la faisait se cabrer. Elle transpirait, les seins gonflés et les tétons à vif. Une voix lointaine et froide constata :

— J'en étais sûr, elle est vraiment douée pour le plaisir, cette petite pute...

Camille hoqueta en s'efforçant de sucer sans à-coups la longue queue nerveuse, qu'une voix de femme lui ordonnait d'avaler tout entière. - Doucement, petite conne ! Mieux que ça...

La femme tirailla par saccades la chaînette qui reliait les pinces ajustées à ses seins. Et murmura : -Je te les mettrai au clito, tout à l'heure... D'autres gémissements et des plaintes s'élevaient non loin du large siège où Camille était clouée, écartelée. On abandonna sa bouche qu'elle garda cependant docilement ouverte. Un engin massif s'enfonça d'une traite en elle, qui lui coupa le souffle. À peine cogna-t-il au fond de son ventre qu'elle fut submergée par une nouvelle vague de plaisir. Si intense qu'elle se mit à crier sans discontinuer.

Elle eut vaguement conscience qu'on l'encourageait, qu'on l'applaudissait. Ou bien était-ce l'homme qui la pilonnait qui recevait ces hommages ? Impossible à savoir. Quand il eut trouvé le rythme et qu'elle s'y adapta, elle eut la sensation que le temps comme l'espace était aboli, et que sa jouissance n'aurait pas de fin.

Alors que des bruits de cataracte lui parvenaient en provenance de la salle de bains, Boris avait sous les yeux l'annonce de « Pauline » et la réponse de « Hunter ».

La jeune fille cherchait un homme mûr et généreux pour une première expérience de domination. Il lui avait répondu en « maître chevronné », ayant une prédilection pour les initiations SM, à condition de rencontrer un sujet déterminé. « Hunter » ne se déplaçait pas pour rien. Mais il laissait entendre qu'il n'avait pas d'équivalent en la matière, et qu'il était riche...

Boris eut beau relire le texte, et les autres mails concernant « Hunter », il n'y trouva pas d'indices. Mais il y avait au Quai des Orfèvres des spécialistes capables de décortiquer les mails. Des orfèvres du décryptage informatique...

Sarah était toujours sous la douche. Il se réexpédia, à son adresse du 36, la correspondance entre elle et le dominateur autoproclamé, auquel il trouvait d'abord beaucoup de prétention, et ensuite, dans l'action, une fâcheuse tendance à perdre son sang-froid... Après quoi, il ferma la session et mit le

portable en veille.

Lorsque les bruits d'eau cessèrent, il se tenait devant une des deux hautes fenêtres du studio, en train de contempler la nuit sur les toits de Paris. Le rai de lumière issu de la salle de bains trancha la pénombre de la pièce, par la porte entrouverte, et Sarah s'avança. Elle avait noué sur sa poitrine la serviette qu'il lui avait donnée. Ses cheveux frisés tombaient en désordre sur ses épaules, encore mouillés. Elle s'approcha à petits pas timides. Demanda à mi-voix :

— Vous avez lu ?

Elle revenait au vouvoiement. Il acquiesça et l'interrogea à son tour :

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire de contrat ?

Elle montra le paquet de cigarettes.

— Je peux ?

— Allez-y.

Il lui alluma sa cigarette et croisa son regard brillant.

— Mon amie Camille a un amant, depuis des mois. Presque un an, en fait. Un maître. Il lui a proposé un contrat par lequel elle s'engage à lui obéir en tout... À renoncer à son libre-arbitre, j'ai lu ça sur la première page ! C'est dingue, non ?

— Il lui a seulement proposé ? Ou imposé ?

— C'est un texte de deux feuillets, je vous jure, je l'ai vu. Avec des articles... Au moins six...

— Elle l'a signé ?

— J'en sais rien, elle ne m'en a plus reparlé. C'était il y a un mois. Il lui a demandé de bien réfléchir, avant de signer. Parce que ce n'est pas un engagement à la légère.

— C'est votre avis, Sarah ?

— Oui, c'est sûr..., approuva-t-elle en soufflant la fumée par les narines. Même si c'est un jeu, ce n'est pas anodin.

— C'est vrai, mais ce n'est pas qu'un jeu.

Elle se récria :

— Mais ça n'a pas de valeur, tout de même. On ne peut pas abdiquer sa volonté comme ça !

Elle avait raison, mais en dépit de tous les raisonnements, elle ne pouvait s'empêcher d'être fascinée par cette soumission.

— C'est votre amie Camille qui vous a poussée à passer cette annonce ? reprit Boris.

— Elle n'en sait rien, je ne lui ai pas dit !

— Mais vous avez envie de suivre son exemple, n'est-ce pas ? De jouer

avec le feu, vous aussi ?

Sarah hocha la tête, les prunelles brillantes.

— J'avais envie de connaître ça... Ça lui réussit, vous savez. Elle a l'air drôlement contente, quand elle revient d'un rendez-vous avec Marc.

— Vous l'avez rencontré, Marc ?

— Oh non ! C'est pas le genre, je crois qu'elle ne sait même pas comment le joindre. C'est lui qui l'appelle. Qui la siffle, pour ainsi dire !

— Et ça vous plairait, qu'on vous siffle ?

— C'est façon de parler ! Mais pourquoi pas, hein ? ajouta-t-elle d'un ton de défi. Si ça me plaît !

Elle s'éloigna jusqu'à la table pour écraser son mégot dans un cendrier, et la serviette se dénoua, glissa par terre quand elle revint vers Boris, sans qu'elle cherche à la retenir.

— Vous trouvez ça débile ?

Elle était nue dans la pénombre, sa peau mate luisant de quelques gouttes, l'anneau à son nombril accrochant la lueur du dehors. Il baissa les yeux et vit au bas de son ventre étroit le triangle d'une toison bouclée soigneusement taillée. Elle sourit, les fraises de ses seins durcirent au courant d'air frais qui pénétrait par l'entrebâillement de la fenêtre. Elle les effleura de la paume en remontant ses cheveux mouillés, les nattant sur sa nuque. Le triangle de son visage était aussi délicatement dessiné que celui de son sexe. Un filet d'eau coula sur ses seins et elle se tourna en frissonnant. Elle portait sur l'épaule un tatouage, et un autre dans la fossette de ses petites fesses rondes. L'eau de ses cheveux dévala le long de sa colonne vertébrale. Elle se cambra, les reins tendus.

— Je ne vous plais pas ?

Elle prenait la pose, provocante, la respiration accélérée, le guettant du coin de l'œil. Il ferma la fenêtre. Vint face à elle et la détrompa d'un sourire, en lui relevant la tête pour l'embrasser. Elle avait des lèvres très douces. Un corps dur et musclé tout prêt à s'amollir et à s'ouvrir. Au fond des yeux, également, des désirs inavouables qui ne demandaient qu'à être confessés...

Les vocalises sous le masque de leur jeune invitée ravissaient Jean-Charles. Cette Camille que Marc leur avait envoyée était décidément une joueuse infatigable ! Même Tony en avait convenu, après l'avoir défoncée durant un très long moment sur le fauteuil au centre de la pièce.

— Quelle gourmande ! Elle n'est jamais rassasiée... Je vous la laisse, leur avait-il lancé en se retirant d'elle, je fais une pause...

Il bandait toujours, mais Jean-Charles le sentait contrarié, impatient, et devinait qu'il avait une idée en tête, en quittant la salle. Lui-même était

cependant trop occupé à coulisser dans la bouche de la jeune fille pour s'inquiéter. Camille avait une façon de l'aspirer et de le mordiller qui lui procurait dans les reins des décharges électriques.

Délaissée par l'énorme mandrin de Tony, elle gisait, ouverte et dégoulinante, sur le large siège, et continuait à gémir, tout en serrant les lèvres sur son membre écarlate. Ses proportions devaient lui paraître reposantes, comparées à celles de Tony... Elle bavait beaucoup et frétillait de la langue, joignait ses deux mains cerclées de cuir pour le manipuler et lui presser les bourses. Ses seins ronds bougeaient à peine sur son buste, sauf quand il agitait la chaînette des pinces qui étranglaient les bouts. Il fallait la tirailler de plus en plus pour que la douleur surpasse l'engourdissement et fasse crier Camille de plus belle. Par expérience, Jean-Charles savait que s'il retirait les deux petites pinces, l'afflux de sang subit pourrait la faire s'évanouir. C'était bien son genre, à cette fille, la jouissance extrême... Lui-même ne s'était pas senti aussi excité depuis bien longtemps, mais il s'imposa de lâcher la chaînette, de s'extraire du puits tiède de la bouche.

D'ailleurs, Irina venait vers lui, sa cravache à la main, avec laquelle elle venait de cingler, juste pour s'échauffer un peu, à la fois Thibaut et Audrey. Lesquels, enlacés tête-bêche sur un divan, n'avaient rien vu venir, et de surprise, avaient piaillé sans retenue, à la grande satisfaction des autres.

La Slave n'y allait pas de main morte. Avec Thibaut, elle n'avait pas affaire à un ingrat. Mais pour l'heure, son amant et associé, le dos et les fesses striés de marques rouges, sodomisait Audrey à grands coups de boutoir, la propulsant à chaque secousse sur le membre épais de Charlie. Le chauffeur avait bien du mal à contenir les soubresauts et à rythmer la fellation. Il devait craindre qu'involontairement, Audrey finisse par le mordre...

Irina pointa la mèche de la cravache dans l'entrecuisse de Camille, frotta en tournant, enfonça brutalement une bonne longueur de cuir. La brune sursauta et referma les jambes, sa voix grimpa d'une octave. Irina avait le poignet vigoureux, la cravache coulisssa vivement, puis elle l'arracha sans douceur et Camille se replia sur le flanc en sanglotant.

— J'ai envie de la fouetter, dit Irina. Elle a assez joui, il est temps qu'elle souffre un peu, tu ne crois pas ?

— Il est encore tôt, dit Jean-Charles.

Le bout poisseux de la cravache effleura les reins de Camille, glissa entre ses fesses. Pesa sur l'ouverture étroite. L'évasa. Sans insister.

— Tony ne l'a pas encore élargie ? fit semblant de s'étonner Irina, en se penchant.

Il était d'usage que Tony veille à ne pas abîmer prématurément leurs invitées. Jean-Charles ricana.

— Attends qu'il revienne...

— On va l'installer sur la croix.

Elle saisit Camille par la chaîne des poignets de cuir, la fit lever. La jeune fille tituba, les jambes flageolantes.

— Demande à Charlie de t'aider à l'attacher, conseilla Jean-Charles. Quand Audrey l'aura libéré !

Des râles précipités les firent se tourner vers le trio qui occupait le divan. Ils sortaient de la poitrine d'Audrey. Pour ne pas risquer d'être mordu, Charlie avait changé de position. Délaissant sa bouche, il s'était glissé sous elle, et il la pénétrait par-devant, alors que Thibaut restait fiché dans ses reins. Il bougeait lentement, alors que son compère pistonnait Audrey avec fougue. Elle supportait vaillamment le double assaut. Elle s'agitait frénétiquement pour l'accélérer. Avec Tony, elle était habituée à pire... ou à mieux ! Les deux hommes avaient intérêt à ne pas caler en chemin !

Irina entraîna Camille vers un angle de la pièce où était installée une machinerie d'apparence compliquée, mais d'usage infiniment pratique. La cravache passée entre ses cuisses soutenait leur invitée, la forçant à se tortiller.

Jean-Charles résista à l'envie de les suivre. L'absence prolongée de Tony l'inquiétait, tout à coup. Il n'était pas question que le géant lui gâche la surprise qu'il leur avait préparée...

Il traversa l'immense pièce qui occupait tout le sous-sol de la maison et monta l'escalier qui débouchait dans le hall d'entrée en marbre.

Sarah s'était d'elle-même disposée à quatre pattes au bord du lit, la croupe tendue vers la fenêtre, striée par les lueurs nacrées du dehors. En appui sur ses bras raidis, elle se cambra sous la caresse plus précise des doigts de Boris. Elle haletait doucement, creusant le ventre chaque fois que le massage se concentrait sur son clitoris. Elle agita la tête et les tresses de ses cheveux mouillés claquèrent sur ses épaules. Il lui prit les seins par en dessous, les étira, agaçant puis griffant les pointes.

— C'est trop bon..., souffla-t-elle en donnant vers l'arrière des coups de reins saccadés.

Elle était étroite mais trempée, et dès qu'il glissa deux doigts en elle, elle eut un spasme.

— Ne bouge pas, lui intima-t-il en s'écartant du lit. Attends.

— Non...

Elle protesta, les yeux mi-clos, tirant la langue comme un chat.

Boris disparut un instant dans la salle de bains et quand il revint, elle n'avait pas changé de position.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Il ne répondit pas. Il était encore à moitié habillé.

— Vous allez me faire mal ?

Elle avait la voix enrouée. Elle tourna le visage dans sa direction, mais il la gronda :

— Ne bouge pas, je t'ai dit.

Elle se cantonnait désormais au vous, c'était lui qui la tutoyait.

Elle tressaillit, releva la tête et ferma les yeux, pour bien lui montrer qu'elle était obéissante. Boris avait confiance dans ses moyens de ne pas la décevoir sans pour autant forcer sa propre nature, qui n'était certes pas portée à la violence dans ce genre de circonstances. Mais Sarah avait décidément des fantasmes précis, car elle rompit à nouveau le silence, d'une voix encore plus basse et rauque.

— Vous avez envie de me frapper, Boris ? Avec une cravache ? J'ai vu les marques de Camille, et...

Elle s'interrompit parce qu'il lui avait mis sur les yeux un masque, du genre de ceux qu'on distribue dans les avions. Il fit claquer la lanière sur son crâne, l'ajusta du mieux possible sur ses yeux et lui dit de ne plus parler.

— Mais... oh...

— Chut, j'ai dit !

Elle savait se tenir, mais pas vraiment tenir sa langue !

Toutefois, quand il recommença à la caresser, elle ne songea plus à discuter ni à le provoquer. Elle était réceptive. Elle ne fut pas longue à inonder sa main et à se tortiller sur ses doigts. Restait haletante et tremblante quand à nouveau il la fit languir. Mais elle se mordit les lèvres sans piper mot...

Il avait achevé d'enlever ses vêtements et se mit à genoux face à elle sur le lit. Elle attendait la suite, les narines dilatées. D'une main sur la nuque, tenant ses cheveux en une natte humide, il pesa sur sa tête. L'exclamation de Sarah fut étouffée, mais à sa façon de coopérer et de s'appliquer, il comprit le message. Il lui sembla même, quand il eut investi sa bouche, et commença d'y aller et venir, qu'elle n'avait pas besoin de plus pour atteindre l'orgasme...

CHAPITRE V



Jean-Charles Lenoir-Levasseur parvint essoufflé en haut de l'escalier, au premier étage de la grande bâtisse. Il n'avait pas pris le temps de chercher Tony au rez-de-chaussée, poussé par un pressentiment à se rendre directement dans la chambre d'amis où Lynn attendait qu'on vienne la chercher. Au bout du couloir sur lequel donnaient ses propres appartements, la porte de la chambre était entrouverte. Il se retint d'appeler Tony, sans trop savoir pourquoi.

Il se doutait bien que si son ami était là, ce n'était pas sans arrière-pensées, et la curiosité le poussait alors à s'approcher sans bruit. D'un autre côté, il avait parfois peur des réactions du géant, et préférait ne pas l'affronter. Or, quand il avait une idée en tête, Tony était buté. Mieux valait louvoyer et l'amadouer que de lui faire des reproches. Le connaissant, Jean-Charles aurait dû se douter qu'il n'aurait pas la patience d'attendre le bon plaisir du maître de maison, pour goûter à la blonde. Il aurait mieux fait de ne pas lui en parler au téléphone, la veille.

N'empêche que Jean-Charles était furieux que Tony se comporte comme s'il était chez lui. Arrivé sur le seuil de la chambre, il fut soulagé, en partie au moins. Tony était bien là, il avait mis la main sur sa proie, mais rien entamé d'irréversible encore... À croire que la mise en scène conçue par Jean-Charles était assez frappante pour qu'il réfrène ses ardeurs.

Lynn, attachée dans l'angle de la pièce au portique métallique, tournée vers la porte et cernée de grands miroirs qui couvraient les murs, était dans la même position qu'en début de soirée, quand Jean-Charles l'avait quittée pour descendre accueillir ses invités. Un peu moins fraîche, peut-être, à cause de la posture à la longue inconfortable, et de la lumière des spots braqués sur elle. Elle transpirait sous le masque et ses mâchoires, serrées sur la poire enfoncée dans sa bouche, saillaient. Comme ses seins blancs emprisonnés à la base par un entrelacs de cordes minces. Ils jaillissaient, énormes, leurs épais bouts

violet braqués. Tony était penché dessus et les agaça du bout de la langue, les pressait entre ses doigts. Lynn agita la tête en émettant, malgré la poire, une sorte de ronronnement continu. Ses longs cheveux blonds balayaient ses reins, ceints d'une large ceinture de cuir. Bras et jambes très écartés, les chevilles et les poignets entravés par des bracelets accrochés aux quatre coins du portique, elle avait une liberté de mouvement très réduite.

Jean-Charles lui avait répété le mot à l'oreille, en l'installant : « contention »... Elle voulait essayer, bien sûr, goûter à tout. Ces Français étaient tellement imaginatifs...

— *It is so exciting...*

Une fois masquée et immobilisée, elle avait constaté avec son charmant accent américain :

— C'est terrible... vraiment, je ne peux plus bouger !

Il avait ajouté la poire.

— Ni parler, maintenant.

Puis il avait méticuleusement ligoté sa grosse poitrine, réglé avec soin l'écartement des membres, et lui avait promis avant de partir, en la caressant négligemment :

— On viendra te chercher dans trois ou quatre-heures... Contention et patience...

En réponse, elle avait grogné. Il avait oublié d'éteindre la lumière, en quittant la chambre. Il en riait à part lui.

À présent, c'était Tony qui palpait Lynn, en lui murmurant des obscénités qui couvraient le bruit étouffé de sa respiration haletante. Le contraste des peaux noire et blanche avait dans la lumière, aux yeux de Jean-Charles, un pouvoir érotique violent. Il se retint de manifester sa présence. Un miroir lui renvoya l'image d'une main s'activant entre les cuisses et les fesses blanches. Les doigts clapotaient, allaient et venaient à leur guise. Lynn secoua ses liens qui cliquetèrent. Elle semblait déjà à bout.

Tony régla alors le portique, sans avoir besoin, lui, de se hisser sur la pointe des pieds. Les bras étirés un peu plus haut à la verticale, les chevilles un peu plus écartées, Lynn se raidit, les muscles contractés jouant sous la peau fine. Elle était grande et svelte, elle avait fait beaucoup de sport à l'adolescence, mais beaucoup moins ces dernières années. Jean-Charles savait qu'elle ne supporterait pas longtemps une extension pareille, mais il appréciait le tableau. La contrainte, l'immobilité, la sueur, l'excitation... Il bandait comme un cerf.

En contournant Lynn pour se placer derrière elle, Tony l'aperçut.

— Bon sang, tu es là à mater ! Quel morceau de roi ! J'en pouvais plus de l'attendre, ton dessert !

Jean-Charles fit la grimace mais ne protesta pas. Collé contre le dos de

Lynn, Tony se frotta contre son cul rebondi, puis, passant ses mains par-devant, les plaqua sur le pubis blond et tira sur la peau, faisant lentement éclore la fleur rose vif nichée entre les bourrelets de la fente.

— Belle chatte blonde, commenta-t-il en mordillant l'épaule de Lynn.

Il était presque intimidé, constata en s'approchant Jean-Charles, qui avait redouté qu'il s'en prenne trop brutalement à l'Américaine.

— Elle est mûre, poursuivit Tony, c'est criminel de la faire languir, regarde dans quel état elle est...

Ses doigts effeuillèrent, sous le nez de Jean-Charles, le sexe gonflé. Les replis s'étalèrent, les chairs s'épanouirent, un fruit éclaté luisant de jus... Lynn mordait la poire, se tordait le cou, poussait des gémissements qui s'entendaient malgré le bâillon de caoutchouc. Tony ondulait contre son dos. La large tête de son membre surgit par-devant entre les cuisses pâles, froissant les lèvres. Dans la glace, Jean-Charles vit le géant fléchir les genoux, se guider d'une main et, d'une secousse verticale, s'enfoncer dans le ventre blond. Il s'y planta jusqu'à la racine.

— Bon Dieu ! Où as-tu déniché une merveille pareille ? exulta-t-il.

— C'est ma cousine, répondit machinalement Jean-Charles.

L'éclat de rire de Tony montra toutes ses dents éblouissantes.

— Celle-là, elle est bien bonne ! Ta cousine !

Il agrippa Lynn aux hanches, par les anneaux de la ceinture, décocha un coup de reins ample et profond.

— Super bonne ! répéta-t-il. Une cousine, cachottier ?

— La nana de mon cousin, en réalité, répondit Jean-Charles. Mon cousin Bob, tu sais. Sa dernière conquête. Elle est américaine.

Tony siffla entre ses dents.

— Sacré Bob ! Je me souviens ! Il est partageux... Une Américaine blonde avec de gros nibards comme dans un film de cul ! J'y crois pas ! Elle me serre la queue, c'est dingue !

Il plissa les yeux. Coulissa plus vite en contrôlant son souffle, comme un coureur de fond. Il était consultant, bardé de diplômes, mais aurait adoré être acteur de films X. Marathonien de la baise...

Le portique trembla, les contractions de Lynn et ses ruades auraient presque arraché les fixations au sol... Le membre ressortait entièrement et replongeait, Tony avait pris sa vitesse de croisière. Une cadence de métronome. La blonde ruisselait, l'abdomen musclé claquait avec un bruit humide sur ses reins, à chaque secousse.

Jean-Charles empoigna les seins congestionnés, tordit les bouts et les mordit. Un hululement modulé filtrait de la bouche de Lynn, qui s'accéléra lorsqu'il lui pinça le clitoris. Tony la défonçait de toute sa puissance.

Jean-Charles eut l'impression qu'un spasme terrible secouait le corps de la femme, une déferlante de plaisir. Il lui fallut plus d'une minute pour prendre ensuite conscience de quelque chose d'anormal. Plus aucun bruit ne passait le barrage de la poire. Une autre minute s'écoula, et même davantage, un laps de temps suspendu durant lequel même les coups de reins de Tony parurent décochés dans le vide.

Enfin, Jean-Charles sentit son échine se glacer et s'écria d'une voix blanche :

— Bon Dieu, qu'est-ce qui lui arrive ?

Camille avait les reins en feu, mais ce n'était rien à côté de la douleur fulgurante qui lui cisaila le sexe. Elle qui serrait les dents pour ne pas crier trop tôt poussa un hurlement qui emplit la salle. La brûlure sur les cuisses et les fesses, après les premiers coups, restait supportable, Marc lui avait enseigné à la subir presque sans broncher. Mais la femme à l'accent de l'Est qui maniait la cravache était vraiment méchante, en plus d'être vicieuse. Elle venait de la frapper deux fois de suite au creux de la vulve, et la position de la jeune fille, attachée en croix avec le bas-ventre très exposé, les épaules plus bas que le bassin, n'atténuait en rien l'impact.

— Tu vas m'implorer et garder de moi un souvenir impérissable ! fit la voix tout près du visage de Camille. Même Marco ne te reconnaîtra pas !

Camille était encore sous le choc des derniers coups quand elle perçut un bruit de porte, un appel. À ce moment, le bout de la cravache jouait avec la chaînette qui reposait sur sa poitrine.

— Je t'ai fait une promesse, tout à l'heure, reprit la femme.

Camille entendit jouer le ressort des deux pinces dont les dents s'écartaient, bien avant de sentir le sang affluer dans ses tétons. La sensation fut si violente qu'elle poussa un autre cri aigu, en se tordant dans ses liens.

— Sur le clito, ce sera encore bien mieux ! promit encore la femme.

Mais alors que Camille se rétractait à cette perspective, une autre voix, d'homme cette fois, intervint :

— Arrête ! Viens là !... Viens, je te dis !

Puis une autre, plus lointaine, poussa un juron, et elle reconnut celle de Charlie qui criait :

— Où elle est ?

— J'en ai rien à foutre ! s'emporta la femme à proximité de Camille. Lâche-moi !

— Tu ne comprends pas que c'est grave ! insista l'homme, manifestement inquiet.

Agrippée aux anneaux où étaient fixés les bracelets de cuir de ses poignets, Camille soufflait fort pour maîtriser son étourdissement. Les élancements de son sexe et de ses seins étaient si vifs qu'elle faillit tomber dans les pommes, mais la conscience, encore vague, que des choses bizarres se passaient autour d'elle mobilisait son cerveau.

La douleur reflua, elle cessa de claquer des dents et se rendit compte qu'un silence étrange l'environnait. Aveuglée depuis des heures, le corps à la fois à vif et recru de jouissance, elle mit longtemps à reprendre pied dans la réalité. Et quand elle fut à nouveau à même de raisonner, elle prit peur.

Elle ignorait où elle se trouvait, elle ne savait rien des gens de cette maison, et s'il s'était passé quoi que ce soit de grave pour eux, elle craignait maintenant ce qui pouvait lui arriver à elle, qui restait totalement à leur merci...

À force de tendre l'oreille, elle finit par percevoir des éclats de voix, un grand bruit de verre cassé. Puis plus rien durant un long moment, et elle s'escrimait sans même s'en rendre compte à essayer de libérer ses poignets des bracelets de cuir, quand des échos de discussion lui parvinrent. Plus proches, lui sembla-t-il. Un brouhaha de voix entremêlées, dont les intonations faisaient supputer une sévère engueulade. À propos de quoi pouvaient-ils se disputer comme ça ? À propos de qui ?

Un mauvais pressentiment incitait Camille à se démenier de plus belle. En vain. C'était rageant, parce qu'à plusieurs reprises auparavant, elle aurait pu libérer ses poignets, pas très étroitement entravés. Elle n'était pas prisonnière. Sauf que là femme à la cravache, pour la fouetter, avait resserré fort les bracelets.

— C'est que tu vas danser ! Pas question que tu t'échappes !

Camille n'y arriverait pas, elle dut se rendre à l'évidence. Elle eut du mal à réprimer des sanglots. Se figea soudain, consciente d'une présence non loin d'elle, alors qu'elle n'avait rien entendu. Elle allait crier quand une main se plaqua sur sa bouche. Elle reconnut la voix de Charlie, le chauffeur.

— Chut ! Tais-toi !

Avant qu'elle soit revenue de sa surprise, il dit très vite à son oreille :

— Si tu veux t'en sortir vivante, fais ce que je te dis et ferme-la !

Tout en lisant avec attention ce qui s'affichait sur l'écran, Boris perçut derrière lui une modification dans la respiration de Sarah. Dans l'obscurité de la pièce, la lueur de l'ordinateur portable ne s'étendait guère au-delà du bureau, mais il devina que la fille s'était réveillée.

L'horloge du Mac annonçait 1h50. Après leur dernière étreinte, Sarah s'était endormie comme une masse en travers du lit. Lui s'était relevé peu

après. À la recherche de quelque chose qui lui échappait.

Il n'avait toujours pas mis la main dessus, lorsque la voix ensommeillée dit dans son dos :

— Vous n'avez pas sommeil ? Je vous empêche peut-être de dormir...

Il tourna la tête et l'aperçut, pelotonnée au milieu du matelas, son corps nu à demi recouvert par le drap.

— Ce n'est pas de ta faute, rassure-toi. Rendors-toi.

— La faute à qui ? demanda-t-elle après un silence.

— À « Hunter », figure-toi, répondit distraitement Boris en cliquant sur un autre site d'annonces.

Il passa en revue plusieurs pages, d'un rapide coup d'œil en diagonale, cliqua sur un lien puis un autre et finit par trouver le début du quelque chose qui le tracassait. Il enregistra la page, la plaça dans un dossier existant, et une fois celui-ci rangé, éteignit l'ordinateur.

Il croyait Sarah rendormie, bien qu'il n'entendît pas sa respiration, mais elle le détrompa.

— Je ne recommencerai pas ces petits jeux, dit-elle. C'est stupide et dangereux.

— Disons que ça aurait pu l'être, et qu'il vaut mieux ne pas tenter le diable.

Elle bougea et l'instant d'après posa ses mains sur ses épaules.

— Ou alors, il faudrait tomber sur quelqu'un comme toi, dit-elle, la bouche près de son cou.

Il la laissa faire, sentit ses seins fermes se presser contre ses omoplates.

— Un genre de diable, tout de même, reprit-elle en aventurant ses mains autour de sa taille, pour les joindre devant lui. Est-ce que j'ose le tenter encore, le diable ? Ou est-ce trop demander ?

Elle ne tarda pas à obtenir la réponse.

— Oh oh, c'est un diable qui n'a jamais dit son dernier mot... Toujours prêt à jaillir de sa boîte !

Il recula son siège, laissa les mains s'activer sur lui, puis saisit Sarah par le bras. Elle avait remis le masque.

— Il préfère les actes aux belles paroles, en général, dit-il en l'attirant devant lui.

Il la prit aux hanches, l'assit à califourchon sur ses cuisses. Elle était encore tout humide, et à peine l'eut-il touchée, d'une main glissée sous ses fesses, qu'elle se cambra et mouilla ses doigts d'une rosée nouvelle.

Les genoux repliés haut, elle se prêta avec complaisance à la manœuvre, dès qu'il la souleva pour la placer juste à l'aplomb de son sexe. Elle l'ajusta elle-même et descendit lentement sur le pieu vertical, s'empalant avec un

tremblement des membres. Quand elle l'eut entièrement englouti, elle resta immobile, et Boris sentit les contractions intimes qui peu à peu le happaient. Il se contenta d'avancer le bassin en un court va-et-vient, cognant chaque fois au plus profond. Sarah s'accrocha à ses épaules et bientôt le griffa. Il lui releva la tête et lui ôta le masque. Le regard agrandi, noyé de plaisir, elle haletait en se laissant doucement ballotter. Il la fixa pour observer tout à loisir dans son regard le flux de la jouissance, ses paliers et ressacs, et puis la lame de fond qui l'emportait.

Elle était soudée à lui, gémissant dans son cou, quand une sonnerie de portable les fit sursauter. Une musique inconnue de Boris, mais assez entraînante pour faire danser tout l'immeuble. Le petit sac rouge vif abandonné près de la porte du studio semblait près d'exploser !

Sarah fit comme si elle n'avait rien entendu, mais soupira quand la sonnerie se tut, et dit d'une voix chavirée :

— Excusez-moi, j'aurais dû l'éteindre...

Puis elle creusa le ventre, inspira longuement et recommença à bouger d'avant en arrière...

L'horloge de la gare affichait deux heures et quart du matin. Camille frissonna et remit le portable dans la poche de sa veste. Elle n'avait pas laissé de message, incapable de trouver les mots, et s'en voulant de risquer de réveiller Sarah en pleine nuit.

La grosse voiture conduite par Charlie était repartie à vive allure et elle avait scrupuleusement obéi à ses ordres, compté jusqu'à cinquante, après qu'il l'eut déposée, pour ôter le masque. Elle l'avait glissé dans sa poche, y avait trouvé son portable, et sa première impulsion avait été d'appeler une amie...

Maintenant, elle tentait de se persuader qu'elle n'avait pas rêvé.

Quatre heures plus tôt, elle était là... On lui avait remis le tailleur de la Madeleine, cadeau de Marc, et les escarpins si peu pratiques sur les graviers. Au lieu de son corsage en soie, un fin pull noir, sur sa peau nue. Cashmere... Le tailleur était froissé, un bouton manquait à la veste, mais... l'autre poche contenait une enveloppe. Épaisse, longue, ouverte... Elle inventoria le contenu du bout du doigt, avant de se risquer à la sortir. Enveloppe renforcée vierge et sous le rabat, des billets verts de cent euros. Une liasse telle qu'elle n'en avait jamais vu. Elle renonça à compter combien. Plus tard. Mais c'était assurément beaucoup d'argent...

Puis elle se rendit compte que ce n'était pas, devant elle, la gare RER où on était venu la chercher, mais une gare SNCF, dans une ville qui paraissait plus importante et pas banlieusarde. Elle s'approcha, lut SENLIS sur des panneaux. La gare était fermée, jusqu'au premier train en partance pour Paris, trois heures plus tard.

Elle se retourna, désespérée, et vit un taxi surgir de nulle part.

La voiture s'arrêta devant elle. Le chauffeur descendit.

— Bonsoir, c'est de votre part qu'on m'a appelé ? Mademoiselle Camille...

Il ouvrait déjà la portière. Elle ne songea pas à protester, s'assit à l'arrière. Elle se sentait épuisée, tout à coup. Avant de fermer les yeux, elle entendit le chauffeur qui demandait :

— Dites-moi quand même où je vous dépose, à Paris.

Boris avait tenu à accompagner Sarah en bas de son immeuble. Il lui avait proposé de rester et de dormir là, mais elle tenait à rentrer chez elle.

— Je ne veux pas que vous vous imaginiez... Et puis vous travaillez tôt, je parie.

— Plus ou moins...

Elle s'était rhabillée, il avait appelé un taxi, qu'ils attendaient ensemble sur le trottoir. Il était trois heures et demie du matin. Sarah savait ce qu'il en coûtait de tenter le diable... Les traits tirés, les yeux cernés, elle faisait peine à voir, de loin, avec sa minijupe, son talon cassé et son sac rouge vif. Sauf que de près, son sourire rassurait sur l'état de son moral. Son expression comblée faisait même plutôt envie.

Elle tira son portable de son sac, le porta à son oreille et dit à Boris en le rangeant :

— C'était ma copine Camille, tout à l'heure, mais elle n'a pas laissé de message. Elle doit être à la maison.

Le taxi arrivait. Il l'aida à y monter.

— Pour une fois, je rentre après elle, ajouta-t-elle. Elle sera jalouse mais je ne lui raconterai rien !

Elle déposa un baiser sur la paume de Boris. Demanda d'une petite voix :

— On se reverra ?

— J'y compte bien.

Il avait l'intuition, en regardant le taxi s'éloigner, que ce serait avant longtemps.

CHAPITRE VI



— Je me trompe, ou mon chef bien-aimé montre ce matin des signes de fatigue ? demanda Mémé en déposant devant Boris un expresso tiré du distributeur de boissons de l'étage.

Le « chef bien-aimé », c'était le genre d'expression familière au lieutenant Géraldine Hébert qui avait déteint sur Aimé Brichot. Boris balaya l'image de leur jeune et charmante équipière, au prix d'un petit effort de volonté, tout de même.

— Tu as sans doute raison, dit-il, mais ça va passer. Un petit coup de pompe...

Il repoussa le rapport destiné à la juge Mauche et s'étira. Elle l'attendait à onze heures dans son bureau de la galerie d'instruction du palais de justice. Il aurait du mal à lui montrer son meilleur visage...

— Je devrais aller me refaire une beauté, j'imagine, plaisanta-t-il.

Derrière les verres de ses lunettes cerclées, les yeux d'Aimé Brichot pétillaient d'ironie.

— Une longue nuit de travail à parfaire un rapport de cette envergure, dit-il d'un ton convaincu, c'est pas étonnant que tu accuses le coup ! La juge comprendra très bien que tu aies des petits yeux...

Boris but une gorgée de café et marcha jusqu'à la fenêtre. Il avait plu, les toits de la Conciergerie luisaient.

— « Hunter », cela t'évoque quelque chose, Mémé ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— C'est de l'anglais, n'est-il pas ? rétorqua finement son équipier, que la langue de Shakespeare faisait frétiller d'aise, comme tout ce qui était estampillé outre-manche.

Il arborait d'ailleurs ce matin, sous sa veste de tweed, une nouvelle

cravate club, cadeau de son épouse Jeannette, qui ne déparerait pas sa collection.

— Un pseudo sur Internet, acquiesça Boris.

— Chasseur... pas très original. Il doit y en avoir des kyrielles. Des meutes innombrables !

— Tu as raison, Mémé, mais je cherchais un lien avec notre enquête, là...

Il désignait le rapport consacré à l'affaire des racketteurs de prostituées. Mémé tira sur sa moustache blond-roux, signe d'intense réflexion, et finit par hausser les épaules.

— Ces malfrats étaient tout juste capables de comprendre leurs propres SMS. Alors l'anglais...

— Je ne pensais pas à eux, mais à elles...

— Les filles, tu veux dire ? Les victimes...

Boris approuva d'un signe de tête, finit son café.

— Exactement, les victimes.

— Toutes des bac 4 ou 5, elles, se souvint Brichot en fixant le rapport comme s'il allait en faire jaillir un indice. Décidément, ça ne me dit rien, avoua-t-il finalement.

— Ce n'est pas là-dedans, mais dans les dépositions de filles agressées pendant la même période.

— Eh ben, s'il faut relire toutes les pièces...

Boris revint vers lui et le rassura :

— Pas la peine, Mémé, j'ai retrouvé qui en parle...

Brichot hocha la tête, puis répliqua, piqué au vif :

— Pourquoi me demander, dans ce cas ? Si tu as déjà la réponse !

— Spontanément, « Hunter » n'évoque personne en particulier, c'est trop passe-partout, expliqua Boris sans tenir compte de la réaction vexée de son équipier. Mais le témoignage d'une fille évoquait quelque chose d'approchant, voilà ce que je me suis rappelé. De parent, exactement...

— Tu veux peut-être tester ma mémoire ? s'indigna Brichot, le rouge au front, en suivant le fil de sa pensée. Insinuer qu'Alzheimer me guetterait ?

C'est ça ? Un amical soupçon ?

— Mais non, Mémé, ne t'emballe pas, c'est juste que ça m'a empêché de dormir une partie de la nuit, et que j'aimerais que tu te penches là-dessus, pendant que je vais montrer mes cernes d'insomniaque à la juge Corinne Mauche...

— C'est toi qui m'emballes, là, avec de beaux discours...

Après tant d'années d'une carrière et d'une amitié exemplaires, le capitaine Brichot devenait-il soupe au lait ?

— Pardonne-moi, Mémé, je ne voulais pas te vexer...

Boris surprit l'éclair amusé dans le regard de son équipier. Lequel s'exclama, véhément dans son rôle de composition :

— Tu me poses des questions dont tu as déjà la réponse, et tu veux me faire bosser sur un dossier clos ! Belle mentalité !

— Tu es sur quoi, présentement ? questionna innocemment Boris avec un coup d'œil en direction du bureau vide de Mémé.

— Sur mes gardes !

Boris eut du mal à garder son sérieux.

— Bravo, comme tout bon flic ! dit-il.

— Un policier a besoin d'éléments, de faits..., insista Brichot, jouant toujours l'indigné.

— Justement, j'en ai plusieurs à te montrer.

— ... de faits précis et d'instructions claires, compléta Mémé. De perspectives ! C'est cela, des perspectives émanant de chefs clairvoyants et reposés ! Le manque de sommeil est absolument à proscrire... c'est l'ennemi de l'efficacité policière !

C'était déclamé avec tant de conviction que Boris resta coi, abasourdi par cette démonstration pleine d'éloquence. Puis Brichot se dérida d'un coup et s'esclaffa. Pas mécontent de son petit effet.

— O.K., Mémé, *well done* ! comme disent nos amis anglais...

Boris prit sur le bac de l'imprimante quelques feuillets tout frais sortis de la machine.

— Ce sont des mails échangés récemment, entre un « Hunter » et une proie qui a choisi de s'appeler « Pauline » pour l'occasion.

Brichot hocha la tête et les parcourut.

— Elle a quelque chose à voir avec les victimes de notre enquête ? questionna-t-il.

— Sans doute pas, mais lui, peut-être...

Boris avait également imprimé la page d'accueil d'un site de rencontres spécialisé dans le sadomasochisme.

— Chasseur et gibier communient dans le culte SM, évidemment, soupira Brichot.

— C'est une vision étroitement moraliste ? s'enquit Boris.

Mémé haussa les épaules et répliqua :

— Ils se croient tous échangistes, sadomasos et experts en perversions comme ils s'imaginent tous écrivains. Ça fait beaucoup de textes à la poubelle et de cœurs à la casse.

Après un silence, Boris remarqua :

— Je suis peut-être fatigué, mais je te trouve en grande forme, Mémé.

— Ça doit être le printemps !

Une giboulée de mars attardée en avril claqua sur les hautes vitres. Heureusement que le 36 communiquait avec le Palais de justice, car Boris n'avait pas de parapluie, au contraire de son équipier. Il reprit :

— Ce serait bien de remonter à l'adresse IP de « Hunter » et de comparer avec quelqu'un qui signe « Nemrod » ses annonces sur le site SM. Des textes beaucoup plus hard que ceux-là, ajouta Boris en montrant les mails reçus par Sarah-« Pauline ».

— « Nemrod »... un tailleur de Londres ? suggéra Brichot.

— Tu n'y es pas, Mémé ! Le roi des chasseurs dans la Bible. Super « Hunter » quoi, pour des amateurs cultivés.

Brichot fit la grimace. Du monde SM à la Bible, les détours du génie humain étaient déroutants.

— Quoique la Bible, réfléchit-il à haute voix, ce soit plutôt saignant...

Il fit soudain claquer ses doigts et son regard s'illumina.

— « Nemrod » ! s'écria-t-il, c'est la fille de la Porte Maillot qui en a parlé ! L'étudiante en histoire de l'art. La Catalane...

— Exactement, Inès d'Espolla, compléta Boris. Ça m'est revenu ce matin. Le type qui l'a laissée pour morte dans un square derrière la Porte Maillot s'était présenté comme « Nemrod », et ça lui avait plu, qu'elle connaisse la Genèse.

— Plu jusqu'à un certain point seulement !

Les choses s'étaient en effet assez vite mal passées pour la jeune femme. « Nemrod » n'avait pas apprécié qu'elle lui résiste, il l'avait sévèrement tabassée. Comme il n'avait aucun lien apparent avec la bande de racketteurs à présent sous les verrous, et que la piste ne menait nulle part, ce type-là était resté dans l'ombre, à la lisière de l'enquête. Oublié, jusqu'à ce que le rapprochement Hunter-Nemrod vienne à l'esprit de Boris, la nuit dernière.

— C'est le mystère des insomnies, commenta-t-il. Inès d'Espolla parlait d'un homme riche et élégant qui la prenait pour une « pauvre de banlieue pourrie », si je me rappelle ses termes. Même fantasme pour « Hunter » vis-à-vis de « Pauline ».

Il lut le mail envoyé à Sarah :

— « Je te veux en petite pute de banlieue merdique »... C'est ressemblant, non ?

— Et tellement classe ! soupira derechef Mémé. Bon, voilà de quoi faire... Recouper, c'est le premier commandement du métier, comme disait *my taylor*.

Il prit les feuillets préparés par Boris, s'arrêta au dernier.

— Et ça, c'est quoi ?

— Jeep Cherokee noire avec des glaces teintées, accidentée à l'avant gauche, détailla Boris. Je n'ai pas eu le temps de relever le numéro complet, juste la fin...

Brichot le regarda de biais.

— Comme tu ne dormais pas, tu t'es penché sur ta boule de cristal, et tu as vu tout ça..., supposa-t-il.

— Exactement. Et même un peu plus : la Jeep de « Hunter » a failli m'accrocher, et il a balancé « Pauline », qui était à ce moment assise à ses côtés, sur la chaussée. Plutôt violent, le bonhomme. Il l'aurait écrasée...

— Je vois.

— C'est ton tour ! fit Boris en lorgnant l'horloge.

Il était temps de se rendre dans le bureau de la juge pas si Mauche que ça. Il prit son rapport et rafla son blouson.

— Les instructions sont claires et la perspective tracée ? s'enquit-il avec un sourire.

— Parfaitement mon commandant ! répliqua Brichot sur le même ton. Juste une question pour rassurer les troupes, si je puis me permettre...

— Je t'écoute, Mémé... Pardon : Je vous écoute, capitaine.

— La dénommée Pauline éjectée violemment par le sus-pseudo-nommé « Hunter » se porte-t-elle bien à cette heure ?

— C'est votre empathie naturelle pour les victimes qui vous fait vous inquiéter, évidemment, capitaine.

— *Yes*, mon commandant.

— Rassurez-vous, elle se porte aussi bien que possible. Je l'ai veillée une grande partie de la nuit...

— *Of course, I understand...*

Boris se demanda en quittant le bureau si en plus d'être soupe au lait à ses heures, Mémé n'était pas en train de développer un mauvais esprit des plus caustiques.

— Alors ? questionna Brichot en repoussant son assiette de crudités vide. Tu ne m'en voudras pas d'avoir commencé sans toi, hein ? Vu ton retard...

Boris leva le nez de son œuf mayo. Il était 13 h38 à la pendule, derrière le grand comptoir du restaurant où ils avaient leurs habitudes, à deux pas du 36.

— Elle ne voulait pas me lâcher, répondit-il enfin. Plus de deux heures à tout décortiquer ! Corinne Mauche ne mange pas à midi, c'est sûr. Ni d'ailleurs à 13 heures...

— Et la conclusion ?

— Je parie qu'elle portait encore des collants, sous sa jupe droite à mi-mollets !

Mémé leva les yeux au ciel, tandis que sa flèche¹ attaquait l'entrée.

— Et une veste aux épaules rembourrées qui lui fait une carrure de footballeur américain, tu vois le tableau ? Avec ses grandes lunettes noires, ça lui donne vraiment l'air d'une dominatrice.

— Tu lui as dit ? s'inquiéta Mémé.

— Pas eu le temps ! Je me demande si elle se rend compte...

— C'est l'éternelle question, avec elle.

Boris en convint.

— À part ça ? relança Mémé. Il n'était pas question d'un rapport d'enquête...

— Oh, là, elle n'a rien trouvé à redire à notre boulot. « Du cousu main, comme d'habitude, commandant Corentin. N'oubliez pas de faire mes amitiés à ce cher capitaine Brichot... » Je cite de mémoire, hein...

Après ce compte-rendu, Boris mangea sans beaucoup d'entrain, écoutant Brichot mais lui renvoyant mollement la balle. Au dessert, son équipier n'y tint plus, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est notre juge favorite qui est la cause de ton humeur maussade ?

— C'est vrai qu'elle est un peu décevante, à la longue, admit Boris. Je n'ose même pas imaginer combien d'années il lui faudra pour se fendre d'un sourire.

Brichot se récria :

— Mais je croyais qu'au contraire, elle te prodiguait des amabilités qui font dire dans tout le Palais que tu es le seul à savoir si elle a toutes ses dents !

C'était le bon mot, évidemment dicté par la jalousie, d'un collègue de la Criminelle. Boris les jugeait plutôt moyens – le collègue et son trait d'esprit.

— Elle consent à sourire quand elle prend congé, précisa-t-il. Jamais avant...

— Évidemment, c'est chiche...

Au deuxième café serré, Boris parut reprendre un peu du poil de la bête.

— Et de ton côté, Mémé ?

— J'ai fait le nécessaire, mais il est trop tôt pour espérer un retour. J'ai ressorti la déposition d'Inès d'Espolla. « Nemrod » et « Hunter », les deux individus correspondent en effet de façon frappante. La plainte d'Inès n'est pas vieille et si...

Boris l'arrêta d'un geste :

— Je ne crois pas que « Pauline » porte plainte, elle. Enfin, on verra bien, mais j'ai un mauvais pressentiment...

Depuis le temps, Brichot avait appris à se fier aux intuitions qui faisaient de sa flèche un grand enquêteur. Mais l'expérience l'obligeait à se fier tout autant aux mauvais pressentiments qui étaient leur revers.

— Ça doit être la fatigue, conclut Boris en se levant de table. Ça ira mieux demain. En attendant, je vais la relire moi aussi, la déposition d'Inès.

Cependant, la première chose que fit Boris, de retour au Quai, fut d'appeler le numéro de portable de Sarah. Il tomba sur la messagerie et lui laissa un message. Après quoi, il relut la déposition de la jeune femme victime six mois plus tôt de « Nemrod ». Et il sursauta au détour d'une phrase qu'elle avait dite au sujet de ce dernier : « Il se présente comme un maître expérimenté qui signe des contrats avec ses soumises »...

— Contrat de soumission, Mémé, qu'est-ce que tu dis de ça ? lança-t-il en écho à ses pensées.

Mémé avait entendu, c'est sûr. Mais il n'y eut pas de réponse.

CHAPITRE VII



Le taxi s'arrêta au bas des marches du perron. Avant d'en descendre l'homme lança au chauffeur, d'un ton sans réplique :

— Vous m’attendez, je repars tout à l’heure à Paris. Vous restez là le temps qu’il faudra !

Il grimpa les marches et en trois enjambées atteignit la porte, tête baissée comme s’il allait l’enfoncer. Elle s’ouvrit avant qu’il ait sonné. Le type faisant office de larbin n’eut pas le temps de prononcer un mot. Le visiteur passa sans même le voir, traversa le hall de marbre en criant : -Jean-Charles ! C’est Bob !

Une porte s’ouvrit au fond, et Jean-Charles Lenoir-Levasseur apparut, pâle et inquiet, en robe de chambre. Il vint au-devant de son cousin, esquissa une accolade que l’expression de Bob fit aussitôt avorter.

— J’arrive de Roissy, deux heures de retard, en plus ! s’écria Bob. Un double scotch s’il te plaît...

Bordel ! Pas fermé l’œil du trajet...

Il le bouscula presque pour entrer dans le bureau. Laissa choir sur le parquet de Versailles un attaché-case noir à double code de sécurité et se laissa choir lui-même dans le fauteuil préféré de Jean-Charles. Il avait des cheveux blancs taillés en brosse, un teint buriné, un physique de docker et au poignet une Rolex. Bob était un fonceur, un self-made man à l’américaine. Il vivait en Californie, mais il arrivait du Caire, ce vendredi matin. Il était furieux, il avait sans doute du chagrin, il en voulait à son cousin.

— Je vais te casser la gueule, JC, dès que j’aurai eu mon double scotch ! lui lança-t-il en guise d’avertissement. Où est-elle ?

— Au funérarium du cimetière de Chantilly, répondit Jean-Charles d’une voix enrouée.

— Pourquoi Chantilly, bon sang ?

— C’était le plus simple, nous y avons de la place... Le caveau familial.

— Ta famille ! éructa Bob. Les Lenoir-Levasseur ! La tribu d’enculés ! Quel rapport avec Lynn ?

Il arracha le verre des mains de Jean-Charles et en but la moitié d’une traite. Vociféra :

— Ma Lynn ! Enterrée avec les Lenoir-Levasseur !

Sa voix se brisa et il se tut. Renifla et but une autre rasade.

— L’enterrement est prévu demain après-midi, annonça Jean-Charles sans le regarder.

Bob se figea, les veines du cou gonflées.

— Demain ? Vraiment ? C’est possible ?

— Elle est décédée mercredi soir de mort naturelle, répondit Jean-Charles d’un ton aussi posé que possible. Arrêt cardiaque. Le toubib a délivré le permis d’inhumer. Tout est O.K. Cérémonie demain à 16 heures. C’était le mieux, à tous points de vue.

— Pas d’autopsie ?

— Non. Mort naturelle, je te dis.

Bob grogna, ricana, vida son verre et le tendit à son cousin.

— Double la dose, s'il te plaît. Et dis-moi si tu me prends pour un imbécile.

— Non, Bob, je te jure que non...

— Tu t'es arrangé pour me prévenir avec trente heures de retard, oui ou non, petit merdeux ?

— Je ne savais pas où tu étais, Bob. Je te jure...

Bob souffla en étreignant le verre plein que l'autre lui tendait. Il en but une gorgée, se leva, le posa, puis saisit Jean-Charles au collet. Il était plus petit mais deux fois plus large. Et tellement plus costaud ! JC2L se sentit décoller du sol. Et s'étrangla. Son visage crispé tout près du sien, qui virait au cramoisi, Bob articula :

— Tu vas tout me raconter, ducon. Ce qui s'est exactement passé, qui est au courant, tout ça...

Tout, sans rien oublier.

Jean-Charles battit des paupières pour signifier qu'il obéirait. Bob le lâcha, le poussa sur un siège où il s'affala. Puis il reprit son verre, se rassit et dit :

— Je t'écoute...

JC2L se racla plusieurs fois la gorge avant de se lancer. Et il commença du début, avec l'arrivée de Lynn à Paris la semaine précédente. Ses frasques du week-end.

— Partouze ? s'enquit Bob.

— Trois soirs de suite, confirma le cousin. Un tempérament...

Ils observèrent une demi-minute de silence. Jean-Charles reprit son récit, relata la soirée de mercredi. Il avait la gorge sèche. Il but de l'eau, d'une bouteille prise dans le frigo du bar. Il l'avait vidée quand il en arriva au moment où il s'était aperçu que quelque chose allait mal pour Lynn, dans la chambre d'amis du premier étage.

— Seulement Tony et toi, là-haut ? demanda Bob. Et Tony l'enfilait ? Attachée au portique...

JC confirma.

— Pas toi ? insista Bob. Tu ne la baisais pas ? (L'autre secoua la tête.) Elle prenait son pied, hein ?

Nouvelle confirmation. La voix de Bob était calme, son visage concentré.

— Sous le masque, c'est ça ?

L'interrogatoire de Jean-Charles dura près d'une heure, pendant laquelle il but une autre bouteille, et Bob oublia de toucher à son verre.

Le temps de détacher Lynn, d'ôter la corde qui lui entravait la poitrine et de tenter quelque chose, il était trop tard. Elle était morte.

— On s'est engueulés sur la marche à suivre, expliqua Jean-Charles d'une voix sans timbre. J'ai imposé mon point de vue, Tony m'a soutenu, et aussi Charlie.

— Charlie ?

— Le chauffeur, un pote de Marco.

— Il était là, cette ordure ? rugit Bob.

— Non, tu penses bien que non, mais... je t'expliquerai après. J'ai appelé le toubib, à Senlis. Carnot... Sur le coup de sept heures du mat.

— Le vieux ? Il est centenaire, non ?

— Son petit-fils... Il débute...

Bob se passa une main sur le front et rit nerveusement.

— Je suis bête ! Il a marché, le blanc-bec ? T'as dû casquer ?

— Tu débloques ? Il a fait son boulot, un point c'est tout. Pas d'embrouille !

— Il a rien remarqué ? Pas posé de questions ?

— S'il a remarqué quelque chose, il n'a rien dit, répliqua sèchement Jean-Charles. J'étais seul ici avec Lynn, mercredi soir. On avait un peu bu, elle est venue me rejoindre dans mon lit. On s'est envoyés en l'air, elle a regagné sa chambre. Je me suis endormi comme une masse. Hier matin, tôt parce qu'elle m'avait demandé de la réveiller dès sept heures, je suis allé dans la chambre d'amis, elle était... Elle ne respirait plus. J'ai aussitôt appelé Carnot. Le SAMU ou les pompiers étaient inutiles. Voilà la version officielle. La seule...

Penché en avant, la tête dans ses mains, Bob fixa Jean-Charles par en dessous. Il ricana et lança :

— Tu t'es donné le beau rôle, mon salaud. T'as baisé Lynn, toi ? La version officielle, c'est qu'elle voulait tellement que tu la fourres qu'elle est venue te sauter dessus ! Oh putain... Heureusement que t'as pas essayé de me faire croire que ça s'était passé comme ça, dis donc. Même pas tenté le coup, hein ?

Bob resta silencieux, sans lâcher des yeux son cousin Lenoir-Levasseur. Lequel ne trouvait rien à répondre, se contentait de baisser piteusement la tête. Puis Bob affirma tranquillement, du ton qu'il employait volontiers jadis avec les suspects, quand il était inspecteur à la PJ :

— Ton histoire tient pas la route deux minutes, mon coco. Tu crois la faire gober à qui, à part le toubib ?

Jean-Charles devint blanc comme un linge, épongea son front en sueur et rétorqua en essayant de raffermir sa voix :

— Mais qui va la mettre en doute, à la fin ? À part toi ? On n'a pas tué

Lynn ! Tu me crois pas ? C'est son cœur qui a lâché ! Je ne savais même pas qu'elle prenait des médicaments !

— Moi, je le sais, le coupa Bob. Et je te crois, c'était un accident. Mais n'empêche, ton histoire cousue de fil blanc fera pas illusion face à un flic un peu futé. Et je connais...

Bob étendit le bras pour empêcher Jean-Charles de l'interrompre.

— Je sais, bonhomme, tu vas me dire qu'il n'y a aucune raison qu'un flic vienne te demander des comptes... Mais tu te goures. Y a au moins une personne qui gobe pas ta salade. Qui n'est même pas prête à croire que c'était un accident. Une personne au moins !

Jean-Charles le fixa, bouche bée. Stupéfait.

— T'en reviens pas ? T'as raison ! reprit Bob. Moi aussi je me demande comment il peut savoir. Mais j'ai des hypothèses. Faudra vérifier.

— Mais qui ? bredouilla Jean-Charles. C'est impossible !

— Tu le crois impossible, mais tu ne connais pas Ricky.

Dans le silence qui suivit, Jean-Charles parut complètement dépassé. Bob tira de sa poche une feuille pliée en quatre.

— J'ai reçu deux mails de Ricky, cette nuit, expliqua-t-il. Un à San Francisco, sur ma boîte personnelle que très peu de gens connaissent, mais Lynn la connaissait. L'autre ici, à l'adresse du bureau. Le même texte... Lis... J'ai traduit du ricain.

Bob avait recopié à la main :

« Je sais que Lynn est morte par la faute de ces salopards, tes amis. Je la vengerai. Évite-moi si tu veux vivre. Ricky. »

— Qui est Ricky ? demanda Jean-Charles, dont la main tremblait tellement que la feuille lui échappa et tomba à terre.

— Un jeune type qui en pince vraiment pour Lynn. Raide dingue d'elle, et pas seulement de sa chatte...

Le cousin Lenoir-Levasseur ouvrit des yeux ronds.

— Et tu crois que...

— Je crois qu'il est ici, dit Bob. À Paris. Il l'a suivie, rejointe... ce que tu voudras, mais il est là. Il sait, ou il imagine ce qui s'est passé. En tout cas il est dangereux.

— Tu veux dire... ?

— Dangereux, répéta Bob. C'est un dingue. Un tueur...

Camille tendit le cou hors de la mousse qui recouvrait l'eau du bain et, par la porte entrebâillée, aperçut Sarah, assise au bord du lit dans la vaste

chambre. Elle était nue, sa peau mate portait encore les marques des dents de Camille... Celle-ci n'en revenait pas de la manière dont tout s'était enclenché entre elles, depuis deux jours. Si facilement...

Le fric – la grosse enveloppe gagnée mercredi soir – qui leur permettait de s'offrir une suite dans un grand hôtel de Deauville, avec balcon et vue sur la mer, s'il vous plaît, n'expliquait pas tout. C'était avant-hier, quand Sarah était rentrée vers les quatre heures du matin, que quelque chose s'était noué. Camille ne dormait pas, malgré la fatigue, après son retour de Senlis. Elle avait de drôles d'idées, plutôt noires, et des bouffées d'angoisse. Elle s'était relevée et avait surpris Sarah dans la cuisine, dans cet accoutrement ridicule de pute de cité, en train de boire du jus de fruits. Elle avait été stupéfaite. Mais Sarah avait l'air sereine, contente d'elle, en dépit de sa mine crevée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es pas allée au ciné, avait attaqué Camille.

Sarah avait haussé les épaules, elle avait sommeil et ne voulait pas discuter. Camille était à cran et s'était énervée, jusqu'à ce que Sarah l'envoie sèchement sur les roses et s'enferme dans sa chambre.

Camille avait fini par s'endormir, mais elle avait fait des cauchemars. Il était tard dans la matinée quand Sarah lui avait apporté au lit du café et des croissants. Se montrant si gentille, en s'excusant d'avoir été brutale, que Camille s'était excusée à son tour. Ce n'était pas la première fois qu'elles devaient surmonter leurs chamailleries. Elles avaient fini par se réconcilier et s'embrasser.

Mais cette fois-ci, il y avait dans le regard de Sarah une lueur que Camille ne connaissait pas, et qui la troublait. Elle avait pris l'initiative, retenant son amie contre elle, l'attirant sous les draps, la tenant enlacée...

Elles s'étaient rendormies dans les bras l'une de l'autre, au réveil s'étaient caressées, de moins en moins timidement, et donné mutuellement du plaisir, tout naturellement. Elles avaient peu parlé, et évité d'évoquer la nuit précédente. Les traces de coups sur la peau de Camille fascinaient Sarah, cependant. Et elle avait les seins douloureux, les bouts tuméfiés. Sarah lui avait demandé si c'était Marc qui...

— Je ne l'ai pas vu, avait répondu Camille. Il n'était pas là ! Je n'ai vu personne, figure-toi...

C'était assez pour titiller la curiosité de Sarah, mais Camille n'en avait pas dit davantage. Plus tard, celle-ci à son tour avait été curieuse. Sarah ondulait sous la caresse de ses doigts, elle mouillait beaucoup... Elle se laissait aller sans retenue. Camille avait croisé son regard chaviré.

— Je te branle, mais tu penses à quelqu'un d'autre, toi ! s'était-elle amusée. Quelqu'un qui t'a rendue heureuse cette nuit, j'en suis sûre...

Sarah avait rougi, gémi. Avoué... à demi.

— Tu t'es déguisée en pute et tu as trouvé un client qui t'a bien baisée, c'est ça ? avait supposé Camille, sans cacher son dédain.

— Pas tout à fait, mais presque.

— C'est nul, ce plan ! Il t'a payée ?

— Non ! Bien sûr que non !

— Petite gourde ! Tu as vu l'enveloppe, là...

Sarah l'avait vue. Camille devenait brutale, la pinçait.

— Je l'ai gagné avec mon cul, ce tas de fric ! Si tu veux en profiter... On peut partir en week-end, toutes les deux. On coupe les portables, on baise, on emmerde tout le monde ! Ça te dit ?

Elle semblait plus en colère que satisfaite. Elle avait fait jouir Sarah avec une sorte de rage, en la malmenant. Mais Sarah avait apprécié, à en juger par ses cris. Elle avait répondu, un long moment après :

— Oui, on fait ça...

Elles étaient arrivées à Deauville le soir même.

À présent, Camille tendait le cou pour observer Sarah, qui arborait une mine soucieuse. Elle la vit qui se levait son portable à l'oreille. Elle cria, de la salle de bains :

— Hé, je t'y prends ! On avait juré de couper et d'oublier les téléphones tout le week-end !

Sarah sursauta, dit avec un sourire forcé :

— J'écoute seulement les messages.

— C'est déjà trop. Te voilà préoccupée. Je m'en aperçois d'ici !

La gaieté de Sarah s'était dissipée, au fil de ces deux jours, alors qu'au contraire, Camille avait retrouvé le sourire et remis ses soucis.

— Dis-moi, c'est quel genre, le message que tu as reçu ? reprit en riant cette dernière. Sentimental ? Sexy ?

Sarah détourna la tête et alla à la fenêtre. C'était en quarante-huit heures le troisième message que lui laissait Boris. Elle s'en voulait de ne pas l'avoir rappelé. Il avait deviné juste en supposant qu'elle s'était absentée de Paris pour le week-end, mais il répétait avec insistance qu'il tenait à lui parler rapidement. Est-ce qu'il avait vraiment envie de la revoir, ou bien était-ce professionnel ? Son ton, à la fois enjoué et pressant, lui faisait une impression bizarre. Serait-ce grave d'attendre lundi ? Et puis Camille... Elle ne savait à quoi s'en tenir et n'arrivait pas à se décider. Elle eut envie d'en parler à Camille...

Celle-ci chantonnait en se caressant paresseusement à la surface de l'eau. Elle avait récupéré, les marques s'estompaient sur sa peau, elle avait de l'argent et s'amusait beaucoup avec Sarah, qui se révélait non seulement excitante mais docile. Camille en profitait. Elle appela :

— Sarah ? Ne reste pas dans ton coin à faire la tronche, viens avec moi dans la baignoire ! Elle est immense, c'est super cool ! On ira marcher sur la

plage, après...

Sarah finit par la rejoindre dans la salle de bains. Les seins dressés de Camille faisaient deux cônes de mousse, et son ventre bombé émergeait. Les deux mains plaquées de part et d'autre sur les aines, elle faisait saillir le double renflement de son sexe. Sarah la contempla en s'humectant les lèvres. Camille écarta les paumes, les resserra. La fleur rose auréolée d'écume se mit à prendre vie à la surface de l'eau.

— Viens me bouffer la chatte ! intima-t-elle d'une voix rauque.

Sarah enjamba la baignoire, s'accroupit dans l'eau face à son amie et abaissa sa bouche vers le fruit juteux qui la narguait.

L'eau était froide quand elles sortirent du bain, et le frais soleil d'avril, à l'heure où elles commencèrent de se promener, ne réchauffait plus grand-chose. Elles marchèrent en fait jusqu'à un salon de thé, s'installèrent à une table avec vue sur les planches et s'amusèrent à observer la foule que le week-end avait ramenée.

Camille épiait Sarah à la dérobée depuis un moment. Elle finit par lui dire :

— Tu es à nouveau ailleurs.

— Je ne suis pas douée pour dissimuler, admit Sarah en riant.

— Ça non, tu ne caches rien !

Sarah rougit sous le regard de son amie.

— C'est ce type, il te poursuit... Comment il s'appelle ?

— Boris. Il insiste pour me revoir.

— Tu lui as fait une forte impression, j'imagine, plaisanta Camille. Et ça me paraît réciproque...

Elle se pencha, posa une main sur la cuisse de Sarah et dit en la fixant dans les yeux :

— Tu me donneras des détails ?

Sarah hocha la tête.

— D'accord... mais il y a autre chose. Enfin...

— Quoi ? Il est spécial ?

— Si on peut dire. Il est... c'est un policier !

Il y eut un silence, puis le rire clair de Camille fit se retourner des gens sur elles.

— Un commissaire, au moins, précisa Sarah.

— Un flic... Et ça te fait un effet si extraordinaire !

— Tu ne comprends pas ! C'est à cause de ce qui s'est passé au début,

avec l'autre.

Camille reprit son sérieux.

— Si on allait manger des fruits de mer, et tu me raconteras en détail, parce que là, tu as raison, j'y comprends rien !

— Il y a autre chose, reprit Sarah alors que son amie réglait l'addition.

— Encore ? De vraiment spécial, cette fois-ci ? La mine gourmande, Camille murmura :

— Il est super monté, je parie ! Oui, bien sûr, je m'en doutais, tu penses... Quoi d'autre, hein ?

— Il veut te voir aussi.

Camille prit d'autorité le portable des mains de Sarah, et écouta les messages successifs de Boris. Dans le dernier, en fin de matinée ce samedi, il disait vouloir parler aussi à son amie Camille...

Celle-ci referma l'appareil et resta songeuse. Surprise et mal à l'aise.

— Pourquoi tu lui as parlé de moi ?

— On a parlé, c'est tout, se défendit Sarah.

— Il te dit « vous »...

— Ça dépend des moments, reconnut Sarah, et elle s'empourpra.

Camille s'en serait amusée, tout à l'heure, mais à présent, alors qu'elles avaient repris le chemin de l'hôtel, elle n'était plus d'humeur à plaisanter.

— Qu'est-ce qu'il y a, tu en fais une tête ? reprit Sarah, gênée.

— J'aime pas ça.

— Mais quoi ? T'as peur de pas lui plaire ?

C'était stupide de sa part, se dit Sarah, elle était à côté de la plaque, mais la gifle qui claque soudain sur sa joue la prit complètement au dépourvu. Camille n'y était pas allée de main morte. Elle la regardait méchamment. Elle empocha son portable, lui prit le bras et l'entraîna.

— Qu'est-ce qui te prend, à la fin ? Pourquoi tu es si agressive ? se plaignit Sarah, la joue en feu et les yeux pleins de larmes.

— Tu dis des conneries, ça t'apprendra !

Elles n'échangèrent pas un mot de plus jusqu'à l'hôtel. Une fois dans la chambre, Camille poussa Sarah dans un fauteuil, marcha de long en large durant un moment. Nerveuse, indécise.

— Tu vas me dire exactement tout ce qui s'est passé avec ce flic, finit-elle par lancer. Et pas seulement comment il t'a fait reluire !

— Mais enfin...

— Qu'est-ce qu'il me veut ? Tu lui as parlé de Marc, aussi ?

Sarah baissa piteusement la tête. La réaction inexplicable de Camille la dépassait. Elle était en colère, vexée, mais pas seulement. Puis, en la voyant serrer le poing, se ruier sur son sac à main et en sortir son portable, elle comprit. Et elle reprit un peu d'assurance. Rompit le silence :

— Qu'est-ce qui s'est passé l'autre nuit, Camille ? Pourquoi tu as essayé de m'appeler à deux heures du matin ?

Camille pianotait sur les touches en la regardant, le visage crispé.

— T'as peur de quoi ? lança Sarah.

Les traits de Camille se détendirent, mais un instant seulement. Elle s'assit et écouta, sourcils froncés. Elle avait un message, elle aussi. Elle se mordilla la lèvre, rangea le téléphone et annonça :

— C'est Marc. Il veut me voir. Ce soir... Sans faute.

Avant que Sarah ait pu dire un mot, elle sauta sur ses pieds.

— On s'en va !

— Mais où ?

— À Paris, idiot ! Rendez-vous à onze heures... On peut y être.

Il était 19 heures.

— Mais comment ?

— Je m'en fous ! En train, ou sinon, en taxi.

— Deauville-Paris en taxi ? Tu déconnes !

— J'ai du fric, non ? Prépare-toi...

— Mais je ne veux pas voir Marc, moi ! s'insurgea Sarah. L'idiot, c'est toi, ma pauvre ! Qu'est-ce que tu crois ? J'ai pas signé de contrat avec ce type. Ni avec Marc, ni avec toi !

Camille se figea au milieu de la suite. Ses épaules s'affaissèrent.

— Un contrat de soumission ! s'emporta Sarah. Connerie !

— C'est à cause de ça, murmura tout à coup Camille.

— Quoi ?

— Pour ça qu'il veut me voir. Il veut une réponse, tu comprends.

Les traits de Camille se brouillèrent. Des larmes embuèrent son regard.

— Il veut une réponse ce soir, balbutia-t-elle. Il exige... si je signe ou pas, il veut savoir.

Sarah resta muette, entre incrédulité et indignation.

— Pourquoi on reste pas ici toutes les deux ? reprit-elle en secouant le bras de son amie. On va se goinfrer de fruits de mer, faire une balade, dormir ensemble. S'envoyer en l'air tant qu'on veut...

Camille se dégagea. Mâchoires serrées, elle dit :

— T'as peut-être raison, mais il faut que j'y aille. Sinon...

— Sinon quoi ?

Camille haussa les épaules et commença à rassembler ses affaires.

— Reste si tu veux, je m'en fous, la piaule est payée jusqu'à demain matin, je te laisse du fric...

Elle sortit de sa poche le portable de Sarah, le lança sur le lit.

— T'es libre, toi, fais comme tu veux, jeta-t-elle d'un ton de défi. Appelle ton flic...

Mais quand elle fut prête, le regard qu'elle posa sur Sarah était plein d'appréhension, d'angoisse.

— Qu'est-ce que tu vas lui répondre ?

— J'en sais rien, avoua Camille. J'en sais rien !

Elle se mit à trembler, à nouveau au bord des larmes.

— Attends-moi une seconde, se décida Sarah. Je viens avec toi. J'en ai rien à foutre de ce type, je veux même pas le voir, mais je suis ton amie, et je veux t'aider. Alors je t'accompagne...

CHAPITRE VIII



Le retour s'était fait si précipitamment que Camille n'y avait pas songé, mais à peine aperçut-elle Marc qui entraît dans le bar de l'hôtel qu'elle prit conscience de sa tenue, ô combien inadéquate.

Pardessus noir, écharpe blanche, il était comme d'habitude irréprochable. Au premier coup d'œil, il remarqua, évidemment, la faute majeure. Ses traits se durcirent instantanément.

— Tu oses te montrer habillée comme ça !

Elle portait un jean, des chaussures plates, le pull en cashmere hérité de Charlie, une veste unie, très cintrée. Depuis vingt minutes qu'elle était assise sur un tabouret, face au bar de laque noire, elle aurait eu vingt fois l'occasion d'entendre des compliments sur sa beauté, son teint, voire son élégance. Vingt soupirants prêts à dérouler le tapis rouge pour l'emballer. Visage fermé, elle les avait tenus à distance, découragés.

Elle attendait son amant. Son maître...

— J'arrive de la gare, dit-elle, je suis désolée, je n'ai pas eu le temps de passer me changer.

Elle avait craint, dans ce cas, d'être en retard. Il eût mieux valu. Marc avait horreur des jeans. Il la toisa, fit une grimace outrée.

— Viens.

Elle n'eut pas le temps de finir son verre. Ils quittèrent l'hôtel des bords de Seine. Longèrent les quais à pied. La tenant par le coude, il la questionna : où était-elle, avec qui ?... Elle répondit avec franchise, y compris quand il voulut

savoir ce qu'elles avaient fait ensemble, Sarah et elle.

Bien qu'elle ne marchât pas très vite, elle était essoufflée. La respiration oppressée, un nœud au creux de l'estomac. Du coin de l'œil, elle lorgnait le profil énergique de Marc. Viril, autoritaire. Elle aimait son visage, sa voix, sa poigne... En même temps, elle en avait peur.

Elle pensa à Sarah, quittée à Saint-Lazare à l'arrivée du train de 22 heures, qu'elles avaient eu *in extremis* à Trouville. Sarah était rentrée à l'appartement, avec leurs bagages. Elles n'avaient pas eu le loisir de parler pendant le trajet, il y avait trop de monde autour d'elles.

Sarah avait suggéré d'accompagner Camille au rendez-vous.

— Cette histoire de contrat, c'est impossible, avait-elle affirmé. Tu ne peux pas te livrer à lui pieds et poings liés...

Camille avait coupé court.

— Je n'ai pas le contrat sur moi, de toute façon. Je ne lui rendrai pas ce soir.

— Alors, à demain ?

— À demain...

La force du sentiment qui les avait réunies au moment de quitter l'hôtel de Deauville s'était effilochée en deux heures de trajet. Camille pensait à Marc, elle était distraite.

Maintenant, elle était avec Marc et tremblait intérieurement.

Le restaurant où il l'emmena se trouvait dans un passage, sur la Rive droite, entre l'Opéra et la Madeleine. Un endroit chic et feutré où Marc avait apparemment ses habitudes. L'esprit ailleurs, Camille se plia au rituel. Elle n'avait pas faim mais elle mangea, elle but du vin, cambra le dos pour attirer les regards sur sa poitrine, sourit dans le vague, répondit poliment aux questions. Ne prit aucune initiative de conversation.

Au dessert seulement, elle se rendit compte que Marc n'était pas dans son assiette. Sur le qui-vive, le regard constamment en alerte. Indifférent à ce qu'il mangeait et buvait. Cela ne lui ressemblait pas.

Elle attendait des questions qui ne venaient pas, se préparait en pure perte à faire face. Ni sur Deauville ni sur Sarah, Marc n'avait manifesté son habituelle curiosité obsessionnelle. Et pas un mot sur la soirée à l'aveugle. Pas une allusion à la signature du contrat... Même ses coups d'œil aux seins de Camille, nus sous le pull fin, manquaient de conviction.

Il finit par reconnaître, après un long silence :

— J'ai eu une journée pénible. Je ne suis pas allé à Deauville, mais à Chantilly... Pas à la plage, mais au cimetière. Pour un enterrement.

— Oh... c'est triste... un proche ? demanda Camille d'un ton de circonstance.

— Pas vraiment. Quelqu'un que je ne connaissais pas, en réalité. Mais qui était proche de certains amis à moi. Tout juste trente ans...

— Il était marié, avec des enfants ?

Marc sourit, en observant Camille avec attention.

— Elle... C'était une femme ; mariée, en effet, mais ça ne compte pas. Un pauvre type. Et pas d'enfant, du moins déclaré. Tant mieux.

La femme blonde et froide qui régnait sur la salle vint à cet instant apporter à Marc, sur un plateau d'argent, une feuille pliée, et murmura quelque chose à son oreille. Marc porta son attention sur un coin de la salle, fit un sourire, un signe de tête, puis déplia le billet. Et lut le message. Camille vit son regard s'animer et ses traits se détendre. Elle n'osa pas se retourner.

Marc griffonna quelques mots au dos de la feuille, que la femme blonde emporta en même temps qu'elle desservait. Il échangea un nouveau sourire avec la table que Camille ne voyait pas, mais ajouta à son intention, peu après :

— Tu as envie d'aller aux toilettes, ma petite chatte, je le devine. Si, si... Une envie pressante.

Elle faillit en rire, mais l'expression du visage de Marc l'invitait à garder son sérieux. À obéir. Sa voix avait changé.

— Tu laisseras la porte ouverte, dit-il sèchement. Tu te comporteras comme il faut. Une petite chatte bien élevée...

L'intensité du regard noir la fit frissonner.

— Vas-y, petite chatte, dit-il après quelques longues secondes.

Camille se leva, pivota vers le fond de la salle, où il n'y avait plus qu'un couple. Un homme âgé aux cheveux blancs, à la mine hautaine, une femme beaucoup plus jeune, aux cheveux d'un roux flamboyant, aux lèvres minces et très pâles. Tous deux la suivirent des yeux tandis qu'elle gagnait les toilettes.

Derrière une porte recouverte de tissu, celles des femmes ressemblaient à une luxueuse bonbonnière. Camille pénétra dans l'unique cabine, dans elle s'abstint de refermer la porte. Elle se vit dans le miroir ouvragé du lavabo, alors qu'elle ouvrait son jean moulant, se tortillait pour le faire glisser à ses chevilles.

Le nœud au creux du plexus était toujours là, mais moins oppressant. Elle respirait vite, narines dilatées. Elle avait la gorge sèche. Une chaleur familière au bas du ventre. Elle s'assit sur la cuvette. Glissa un doigt dans sa fente, la trouva humide. Elle entendit la porte s'ouvrir.

La femme blonde n'était pas réapparue. Marc était seul dans la salle, après que le couple se fut levé et dirigé vers les toilettes. Tout en regardant la carte de visite de l'homme, qu'il se souvenait d'avoir déjà croisé dans cet

établissement, il prit son portable et appela un numéro en mémoire. Les sonneries résonnèrent, sans qu'aucune messagerie se déclenche. Il recommença. Signal occupé. Puis une troisième fois, en recomposant le numéro. Sans succès. Il soupira, se força au calme, appela un autre numéro. On répondit à la deuxième sonnerie.

— Charlie ?

— Lui-même ! fit la voix du chauffeur sur fond de musique pour piste de danse.

— On peut parler ?

Le temps d'un déplacement, d'une porte refermée, la musique s'effaça au profit de la voix inquiète de Charlie.

— Alors, monsieur Marc ?

— Tu avais raison, elle ne se doute de rien. Ou alors elle devrait être comédienne, elle est très douée. Non, tu peux être tranquille de ce côté, mais Jean-Charles ne répond pas sur son portable, c'est bizarre. Il m'a promis de ne pas bouger ce soir, je voulais le rassurer...

— Et sur le fixe ?

— Je n'y ai pas pensé, je...

— Je le fais moi-même, l'interrompt Charlie. Je lui transmets le message, vous faites pas de souci. S'il y a un problème je vous rappelle, O.K. ?

— On fait comme ça.

— Cool, Marco... la petite chatte est en forme ? Toujours bandante ?

— Super bandante, laissa tomber Marc en raccrochant.

Il étouffa un juron : les manières familières de Charlie devenaient vraiment insupportables. Il faudrait le recadrer sévèrement...

Il se dirigeait vers les toilettes quand son portable sonna.

— La ligne est constamment occupée, annonça Charlie d'un ton nettement moins cool. Je vais y faire un saut et je vous tiens au courant. Je ne suis pas loin.

Marc raccrocha. Il n'avait plus guère envie de pousser la porte des toilettes.

L'homme aux cheveux blancs était grand et très maigre, il observait Camille de ses petits yeux perçants sans que sa physionomie trahisse rien. Il s'était approché jusqu'au seuil de la cabine des W-C. Elle garda les yeux baissés en se relevant, fit mine de remonter son jean. Il allongea le bras et la saisit vivement à l'aisselle. Ses doigts longs et osseux se crispèrent comme des serres. Il l'attira hors de la cabine, la poussa vers le lavabo. Il ne dit pas un mot.

Entravée par le jean à ses chevilles, Camille trébucha, se rattrapa au bord du plateau en marbre rose. Sur sa gauche, la femme rousse s'y appuyait de la hanche. Une main glissée vers son ventre par la fente de sa jupe, elle se caressait d'un mouvement saccadé. Elle fixa durement Camille.

— Penche-toi, petite pute, ordonna-t-elle d'une voix sourde. Montre-toi...

Une mèche de cheveux bruns dans les yeux, Camille vit dans le miroir le vieux type méprisant affairé à déboutonner sa braguette, et puis la rousse déhanchée, pâle, au visage étroit, aux lèvres pincées. Et elle entre eux, les jambes et le ventre nus, qui tremblait d'appréhension, d'excitation. Est-ce que Marc les rejoindrait ?...

Puis elle ne vit plus rien, parce que l'homme referma sa main sur sa nuque, la courba brutalement, le visage dans la vasque, le front contre la porcelaine. Elle émit une plainte, de surprise et de douleur. Il lui broyait le cou. En même temps, de son autre main, il forçait le passage entre ses cuisses, l'obligeait en avançant son genou à écarter les chevilles autant que le permettait le jean. Elle suffoqua, le ventre scié par le rebord, la poitrine écrasée. Elle se débattit en tendant le cul vers l'arrière.

L'homme grommela qu'elle était sans doute trop bête pour comprendre, mais il apprécia, lui empauma la vulve. Fit claquer sa langue comme dans une dégustation de vin. La femme renchérit :

— Elle ne comprend que la trique !

Camille se cambra, pénétrée par deux doigts joints qui fouillaient loin. La femme glissa une main sous son pull de cashmere, palpa ses seins et lui fit mal. Elle avait des ongles acérés.

— Ouvre tes fesses ! commanda le vieux.

Elle eut à peine le temps de s'exécuter, de les prendre à deux mains pour les écarter. Un membre long et fin se faufila, froissa ses chairs molles et la pénétra d'une secousse. Il allait loin, lui aussi, cognait tout au fond. Des larmes lui vinrent aux yeux, brouillant l'image de Marc lui recommandant de se montrer complaisante et bien élevée. Sa petite chatte... elle s'humidifiait, se dilatait. Une claque sur les fesses lui fit rectifier la position. Elle améliora la posture en creusant le dos. Les ongles de la rousse descendirent jusqu'à son ventre, pour pincer et griffer. Elle gémit.

Camille reconnut la voix de Marc, sans comprendre ce qu'il disait. Mais la réponse de l'homme qui la pilonnait fusa au-dessus d'elle :

— Bien dressée et docile, comme je les aime... Et étroite !

Il se retira en soufflant fort, Camille sentit des doigts pointer entre ses fesses qu'elle maintenait écartelées. Ceux de la rousse, qui l'évasaient. Sa respiration se bloqua au moment où elle devina pourquoi. Quoi qu'elle fit pour ne pas se crispier, la brûlure de l'orifice de ses reins la fit crier, ses larmes redoublèrent. Elle se contorsionna et rua, mais l'homme pesait sur ses reins, lui interdisait toute dérobade. Il força le passage, en soufflant comme un

phoque et en marmonnant des injures. Puis, une fois parvenu à ses fins, le ventre collé à l'arrondi de sa croupe, il lui releva le visage de la vasque, en lui tirant les cheveux.

— Regarde-toi, petite enclée !

Camille le vit qui la dominait, et plongeait par petites secousses au fond de ses reins. L'expression hautaine et méprisante, la respiration saccadée. Elle vit Marc à ses côtés. Il la regardait, tout en s'enfonçant dans la bouche presque sans lèvres de la rousse, dont il empoignait la chevelure.

Accroupie à ses pieds, contre la cuisse de Camille, elle n'eut qu'à tendre la main pour enfoncer ses doigts dans son ventre béant.

Camille se vit, échevelée et haletante, les traits défaits, crispée dans l'attente de la jouissance qui allait la délivrer. Elle expulsa un long sanglot et le plaisir monta, explosa, balaya tout. D'elle-même, elle replongea le visage dans la vasque humide et froide. Se voilant la face en pure perte.

Sarah tournait en rond dans leur appartement de la rue Amelot. Elle se reprochait de n'avoir pas insisté pour rester avec Camille. Avec elle à ses côtés, songeait-elle, son amie aurait tenu tête à Marc. En tête à tête, c'était toujours plus difficile d'échapper à l'emprise de quelqu'un auquel, quoi qu'on dise, on donnait a priori l'avantage, parce qu'on l'aimait, ou le craignait. Pour toutes sortes de raisons mêlées, Camille se mettait en position de faiblesse, se rabaisait devant son amant et devenait incapable de raisonner par elle-même. Elle n'essayait même pas de résister. Elle y trouvait son compte, certes, et son contentement... Mais cette histoire de contrat révoltant, c'est vraiment trop...

Sarah bouillait à cette idée, tout en se répétant que du moment qu'elle était revenue avec Camille de Deauville, elle n'aurait pas dû la quitter lâchement, à Saint-Lazare.

S'inquiéter du sort de Camille lui permettait ainsi de ne pas se poser la question à elle-même : qu'aurait-elle fait à sa place ? Si « Hunter », l'autre soir, n'avait pas été si désagréable et maladroit ? Jusqu'où serait-elle allée ?

Camille avait débranché son portable, Sarah ignorait dans quel endroit Marc lui avait fixé rendez-vous. Un bar près de la Seine, c'était vague...

Elle s'assit quelques minutes face à la télé, zappant d'une chaîne à l'autre par pur désœuvrement, puis éteignit le poste tout neuf – cadeau de Camille à la rentrée de janvier – et s'installa devant son ordinateur. Posé à côté d'elle, son téléphone portable était allumé mais muet. Elle aurait voulu parler à Boris, elle trouvait bien long d'attendre lundi. Est-ce qu'on dérange un policier, un homme comme lui, à minuit passé, un samedi ? Elle n'osait pas.

Elle se connecta à Internet, alla sur sa messagerie et isola d'un coup d'œil un mail parmi une brouette de SPAM qui se jouaient de ses défenses.

« Boris »... Elle ouvrit et lut, le cœur battant plus vite.

C'était une réplique du message téléphonique qu'il lui avait laissé à la mi-journée. Expédié en revanche beaucoup plus récemment, en début de soirée. Très vite, elle tapa une réponse, en l'imaginant dans son studio, devant son ordinateur. Elle envoya le mail, qui du moins ne dérangerait personne, s'il dormait ou était en compagnie...

Elle lorgna vers son lit, en serrant les cuisses. Elle commençait à mettre le doigt dans l'engrenage des idées stupides, des imaginations échevelées. Avec qui pouvait-il être, ce soir ? Est-ce qu'il avait quelqu'un dans son lit, le célibataire endurci ? Quelqu'une... et chaque soir différente, allez savoir !

Elle se traita d'idiote, et traîna dans la cuisine qui était leur pièce commune, rangeant ici et dérangeant là. Elle avait une idée derrière la tête, évidemment, mais qui la mettait mal à l'aise. Elle y succomba pourtant, au bout d'un moment d'énervement, préférant encore être indiscreète que stupidement jalouse.

Elle alla dans la chambre de Camille et commença à fureter, en tâchant de se persuader que c'était pour la bonne cause. Camille était une fille ordonnée, pas soupçonneuse, en tout cas vis-à-vis de son amie. Nullement du genre à mettre des secrets sous clef. Sarah ne fut pas longue à trouver une enveloppe grand format épaisse et froissée aux angles, ne portant aucune inscription, seulement une tache de café. Le jour où elle avait surpris Camille en train d'extraire d'une enveloppe blanche rembourrée le fameux contrat proposé par Marc, celle-ci avait sursauté et renversé dessus un peu de café. Elle était si bouleversée, après sa lecture, qu'elle avait avoué à Sarah ce que son amant attendait d'elle... Sans lui montrer ce texte que Sarah avait maintenant sous les yeux. Dont les mots imprimés dansaient...

« Je, soussignée, Camille Rouve, m'engage par la présente... renonce de mon plein gré à ma condition d'être libre, au profit de mon maître... reconnais lui appartenir corps et âme et consent par avance à tout ce que... »

C'était bien un contrat de soumission. Sarah le replia, les mains tremblant un peu, les tempes battantes. De l'enveloppe glissèrent des photos. En noir et blanc. Elle fixa la première, bouche bée. Camille masquée, en soutien-gorge et porte-jarretelles blancs, attachée par les poignets à une barre fixe haut placée. De fines aiguilles transperçaient ses mamelons. Sa bouche grande ouverte cherchait l'air, ou criait à pleins poumons. D'une présence collée à elle par derrière, une ombre indistincte, impossible de deviner ce qu'elle subissait...

Mais l'imagination de Sarah se remit à battre la campagne. Elle allait regarder la photo suivante quand la sonnerie de son portable la fit violemment sursauter. Comme prise en faute, elle remit contrat et photos dans l'enveloppe, se précipita dans sa chambre. Répondit, hors d'haleine...

— C'est Boris, enfin vous répondez..., plaisanta la voix.

— Vous avez... mon mail... je vous ai envoyé...

— Vous venez de monter cinq étages quatre à quatre, c'est ça ?

— Non... je rangeais...

— Il n'y a pas d'heure pour les braves. Je n'ai pas eu votre mail, mais je ne suis pas chez moi, c'est donc normal. Comme en revanche je me trouve à la Bastille, j'ai pris le risque, malgré l'heure tardive, de vous appeler. Une intuition que peut-être vous seriez là, et prête à redescendre les escaliers pour boire un verre en ma compagnie. Voilà.

— La Bastille ? Mais, c'est chez moi...

— C'est vous qui le dites ! Vous n'êtes pas la seule dans ce cas, admettez-le. C'est tout près de chez vous, en effet.

Sarah hésita une seconde, mais guère plus.

— Pourquoi ne pas venir chez moi, plutôt ? Rue Amelot...

— Si vous m'invitez...

Elle lui donna l'adresse, le code.

— Cinquième droite, n'est-ce pas ? dit-il l'air de rien.

— Oui, mais... comment le savez-vous ?

— C'est mon métier, de savoir. Vous avez oublié ?

Ils s'étaient assis dans la cuisine, de part et d'autre de la table, et partageaient une bouteille de bière, le reste de vin rouge proposé par Sarah ayant tourné au vinaigre.

Boris n'avait pas expliqué comment il avait trouvé l'adresse de la jeune fille, repéré les fenêtres au cinquième, et appelé après y avoir vu la lumière s'allumer. Il avait espéré que Camille serait là, mais Sarah l'avait détrompé d'un mot, avant de lui expliquer le départ à Deauville, leur retour inopiné, le rendez-vous fixé par Marc.

— Est-ce que tu sais comment Camille l'a rencontré ? demanda-t-il.

Comme il n'avait pas oublié les agréables moments récemment passés avec Sarah, le tutoiement lui était venu naturellement.

— Comment ça ?

— Par annonce, comme toi avec « Hunter » ?

— Je ne sais pas précisément, répondit Sarah en plissant le front, mais on n'habitait pas encore ensemble, quand elle a commencé à le voir, on a loué l'appart l'été dernier... C'était pas par annonce, non, elle l'a rencontré dans une soirée, je crois bien. On est amies, mais pas tout le temps l'une sur l'autre, vous voyez ?

La formule la fit rire et rougir.

— Je veux dire qu'on a chacune sa vie...

— Peu importe. Est-ce que Camille l'appelle toujours Marc ? Il n'a pas de pseudo, lui ?

— Comme « Hunter » ?

— Ou « Nemrod » ?

Sarah répéta le nom, en réfléchissant.

— C'est dans la Bible, Nemrod ?

— Exactement, un chasseur, le premier...

— Ouais... et il est roi de Babel... Quelqu'un a choisi ce pseudo ? Oh, j'ai pigé, « Hunter », « Nemrod », la chasse... Ce serait le même type ?

— Cela se pourrait bien, acquiesça Boris. « Nemrod », on en a déjà entendu parler.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— L'année dernière, il a tabassé une étudiante qui lui résistait. Tabassé à mort, je veux dire.

— Elle est... ?

— Non, elle s'en est tirée, heureusement. Mais avec des séquelles, et psychologiquement, elle ne va pas très fort.

Boris ne s'étendit pas, mais il avait appelé Inès d'Espolla au téléphone, la veille, pour la rencontrer. Il avait eu du mal à la convaincre, elle ne voulait plus entendre parler de « Nemrod ». Elle avait finalement accepté un rendez-vous ce samedi après-midi, en bas de chez elle, dans un salon de thé des Batignolles. Bien qu'elle ne vît pas en quoi elle pourrait l'aider.

— Je lui ai parlé aujourd'hui, reprit Boris. Elle a échappé de peu au fauteuil roulant, elle marche encore avec une canne et...

— Arrêtez ! Vous voulez me faire peur ? Avec le tableau des risques que j'ai pris l'autre soir ?

Boris ne répondit pas. Il aurait mieux valu qu'elle voie Inès, pour que la mise en garde soit efficace. Il poursuivit :

— « Nemrod » prétend avoir trente-huit ans, mais il en a dix de plus, selon elle. Bourgeois, mondain, plutôt bel homme. Mais apparemment sujet à des crises violentes...

— C'est tout ?

— Non, le plus intéressant dans ce que m'a dit Inès, c'est que pour le premier rendez-vous qu'il lui a donné, il lui a demandé de s'habiller en pute de banlieue, avec un petit sac rouge minable.

Sarah pâlit. Elle dit à mi-voix :

— Le sac rouge, oui. Il y tenait.

— Inès ne l'a vu que trois fois, compléta Boris, mais la dernière, il conduisait un gros 4x4 noir. Tout correspond. « Nemrod » et « Hunter », le

même chasseur.

Sarah resta silencieuse, vida son verre.

— En plus, « Nemrod » se vantait...

Sarah se mit à rire, l'interrompant.

— J'imagine que Camille pourrait avoir affaire au même type ! Que Marc soit ce chasseur... Marrant, non ? ajouta-t-elle d'un ton sinistre qui contredisait le terme.

— J'y ai pensé, mais s'il ne recourt pas au pseudo...

— C'est toujours Marc, confirma Sarah. Pour l'âge, ça correspond, mais ce genre de types qui draguent sur Internet, il doit y en avoir des douzaines sur le même modèle... Il n'a pas de voiture, je crois bien. De toute façon, c'est impossible, mercredi soir, il ne pouvait pas être avec moi aux Halles et avec Camille je ne sais où vers Senlis.

— Elle était où ? Elle te l'a raconté ?

— Elle m'a dit qu'un taxi l'avait ramenée de Senlis à trois heures du matin. Quand je suis rentrée, moi (elle jeta un regard en coin à Boris, assorti d'un petit sourire...), elle ne dormait pas, elle était à cran et elle m'est tombée dessus. On s'est un peu engueulées. Une réaction de jalousie, quoi. Paraît-il que j'avais l'air trop contente !

— Sa soirée s'était mal passée ? demanda Boris en ignorant l'œillade enflammée de la jeune fille. Elle a parlé de Marc ?

— Elle a dit qu'elle n'avait vu personne, qu'il n'était même pas là... Moi, n'empêche, j'ai vu les marques qu'elle portait. Pas de la frime. Et le fric...

Elle expliqua, les traces sur le corps et l'enveloppe pleine de billets. Conclut :

— On a fait la paix, le lendemain matin. Faut bien que chacun y mette du sien. Et on a filé à Deauville. Un hôtel vraiment classe !

Elle se pencha vers Boris en travers de la table, montrant, par l'encolure lâche de son pull, ses seins nus, qui n'avaient il est vrai besoin d'aucun soutien.

— On était vraiment bien, toutes les deux, mais il a fallu que son mec la ramène, sa gueule ! Elle a cavale au rendez-vous ! Pourquoi les mecs nous lâchent pas, hein ?

Elle tendit le cou et l'embrassa au coin des lèvres.

— C'est une réponse, dit-il en riant. Il doit y en avoir d'autres.

Elle n'était pas loin de franchir la table à plat ventre pour la lui détailler, mais il l'arrêta.

— Il y a autre chose, concernant Inès, reprit-il. « Nemrod » lui a parlé de contrat de soumission qu'il faisait signer à des filles prêtes à devenir ses esclaves. C'est ça qui a refroidi Inès, m'a-t-elle dit. Elle a refusé de le suivre

sur ce terrain, et « Nemrod » l'a très mal pris.

Sarah s'était rassise.

— Désolée de te refroidir aussi, s'excusa Boris, mais cette histoire... Inès a cru qu'il fanfaronnait, à l'époque.

À nouveau, Sarah avait pâli. Elle fila dans l'appartement, revint avec une enveloppe blanche épaisse qu'elle tendit à Boris.

— Marc ne se vante pas, lui. Le contrat, il existe. Lis...

CHAPITRE IX



Charlie s'était arraché avec difficulté aux bras d'une Antillaise, dans la salle qui vibrait de musique caribéenne. Mais comme promis à Marc, il avait pris sa voiture et parcouru la quinzaine de kilomètres jusqu'à la propriété de Jean-Charles.

La vue du portail ouvert et de la maison de gardien close et pas éclairée avait brutalement fait chuter son entrain. À présent qu'il s'était garé au bas du perron et parvenait devant la porte, il n'était pas seulement inquiet... il avait peur. Tout était silencieux, pas une lumière ne filtrait, l'humidité nocturne du parc était pénétrante. Au lieu de sonner, il essaya d'ouvrir. La porte n'était pas verrouillée. Il entra, retenant son souffle et s'attendant au pire. Un silence oppressant régnait dans la vaste maison.

Charlie avait un passé tumultueux, une vie de baroudeur et le physique qui allait avec. Bien qu'il serve à Marc ou à Jean-Charles, en plus de chauffeur, de garde du corps, à l'occasion, il n'était pas armé, et n'avait rien sous la main pour se défendre. Cela ne l'empêcha pas d'avancer dans le hall. Jusqu'à découvrir le rai de lumière qui passait sous la porte menant au sous-sol. Celui-ci était insonorisé et aveugle. Est-ce que Jean-Charles s'y était enfermé avec une « invitée », ou quelques amis ? En compagnie peut-être de son cousin Bob ?

Après la brève cérémonie au cimetière, dans l'après-midi, ni l'un ni l'autre n'avaient paru très enclins à faire la fête, surtout pas Bob, mais allez savoir, avec des gens comme eux... Charlie se dirigea dans le noir et ouvrit la porte, tendant l'oreille. Toujours aucun bruit. Il descendit. Au bas des marches, le palier et le recoin aménagé en vestiaire étaient vides. La porte capitonnée de la grande salle spécialement aménagée par Jean-Charles pour ses fêtes s'ouvrit sur une pénombre trouée par la lumière bleutée de plusieurs veilleuses. L'écran géant, sur le mur d'en face, était éteint.

Charlie connaissait les lieux et, obéissant à une impulsion, il actionna la série d'interrupteurs sur sa gauche. La salle s'illumina. Charlie poussa d'abord un soupir soulagé : il était seul. Puis il perçut l'odeur, et changea de couleur. Il s'avança en humant. Les croix, les différents appareils installés le long du mur de droite lui parurent quelque peu sinistres. Sur le mur d'en face, il y avait toute une panoplie d'instruments, et même une cage mobile aux barreaux de fer. Mais l'ensemble faisait plutôt musée que salle de tortures. Et toute la partie bar-salon et ciné, au fond, était accueillante, cernée de canapés profonds, de banquettes. C'est pourtant en s'en approchant que Charlie commença à se sentir mal. Puis il vit les taches, de sang et de merde mêlés.

Enfin, il aperçut le corps, masqué par un canapé au bas duquel il gisait. Jean-Charles Lenoir-Levasseur, à plat ventre, une corde mince autour du cou. À moitié nu. Et tout à fait mort.

Charlie eut un haut-le-corps et vomit du punch antillais sur le tapis.

Marc avait réglé l'addition, ils avaient pris congé comme si de rien n'était de la patronne blonde et froide du restaurant. Ils étaient les derniers clients. Le couple était parti lorsque Camille était revenue dans la salle.

Sur le trottoir, elle frissonna. Elle avait les jambes coupées, et au creux du ventre une mollesse qu'elle se reprochait. Marc ne l'avait pas touchée, ou à peine. Ne lui avait pas prêté plus d'attention qu'à n'importe quelle inconnue qui se serait trouvée là à sa place. Pas un mot sur le contrat, alors qu'au téléphone, il lui avait ordonné de rentrer de Deauville pour connaître sa réponse...

Le visage à nouveau fermé, il lui dit :

— Le mieux est que je te rappelle. Tu veux de quoi prendre un taxi ?

Il glissa un billet plié dans la poche de sa veste. Camille le fixait, interloquée. Il allait la planter là... Elle ouvrit la bouche, mais une sonnerie de portable devança ses premiers mots. Marc tira précipitamment son appareil de sa poche, répondit.

— Charlie... ? Alors ?... Quoi ?

Puis il poussa un juron étouffé et se détourna, s'éloignant de quelques pas, parlant vite et bas.

— C'est impossible ! l'entendit-elle cependant crier. Bon Dieu ! C'est ce dingue...

Tout près de Camille, une voiture s'arrêta le long du trottoir. Une grosse berline. Le souvenir de Charlie venant la chercher à la gare RER effleura la jeune fille. Elle recula. Reconnut au volant le vieux aux cheveux blancs, qui la fixait. Le regard perçant, mais pas un sourire. La rousse à ses côtés regardait droit devant elle. Elle portait une fourrure plus vraiment de saison. Laissant le moteur tourner, ils attendirent. Camille mit du temps à comprendre.

Elle aussi attendait, que Marc ait terminé sa conversation. Le couple du restaurant voulait lui parler, à lui. Elle, ils l'ignoraient, quoique le vieux n'arrête pas de la reluquer... Elle devina qu'ils attendaient que Marc fût disponible pour l'aborder et lui parler d'elle... Après l'indifférence affichée par Marc à son égard, cette intuition d'un marché passé entre eux la concernant acheva de la déstabiliser.

Elle pouvait leur tourner le dos, s'en aller. Elle ne bougea pas.

Marc referma son portable, pivota sur les talons et vit la voiture. Il alla se pencher à la vitre du conducteur. Les deux hommes échangèrent quelques phrases que Camille ne put entendre, mais leurs regards convergèrent sur elle, et elle sut qu'elle avait vu juste.

L'instant d'après, Marc fut près d'elle, lui prit le coude.

— Je suis pressé, une urgence... Ils vont te ramener. Monte avec eux.

— Je préfère... un taxi, je rentre en taxi.

— Tu n'as pas compris ? Tu vas avec eux. Ils habitent dans le XVI^e. Tu rentreras en taxi après...

Il lui faisait mal. Camille ne se débattait pas, mais secouait la tête en pleurant. Marc la poussa vers la voiture.

— Tu montes tout de suite, connasse, ou je t'éclate la tête sur le trottoir !

Il avait parlé bas mais avec une telle violence à peine contenue qu'elle se raidit de frayeur.

Il ouvrit la portière arrière, la poussa d'une bourrade. À l'intérieur, une main lui agrippa le poignet, la tira sur la banquette. Marc referma la portière. Le vieux lâcha le poignet de Camille, lui caressa la joue.

— Elle pleure, dit-il en se retourna vers l'avant.

— Encore ? ricana la rousse.

Il démarra. Les portes se verrouillèrent automatiquement. Camille aperçut Marc qui montait dans un taxi, à l'angle de la rue. Elle pleurait à chaudes larmes.

— C'est une fontaine ! constata l'homme en lui jetant un coup d'œil.

— Elle ne sait même pas pourquoi ! se moqua la rousse d'une voix aigre.

— Tout à l'heure, elle saura...

Le contrat que Boris avait sous les yeux comportait six articles, sur deux pages imprimées, et n'était pas encore signé, ni par Camille, désignée là comme l'esclave, ni par son maître, Marc L.

Les trois premiers articles constituaient la définition générale d'un cadre de soumission, y compris l'abandon par l'esclave de son état civil, au profit du nom que son maître choisirait de lui donner, et qui deviendrait son « nom d'esclave ». Les trois suivants détaillaient avec une précision maniaque les devoirs de l'esclave vis-à-vis du maître : appartenance corps et âme, obéissance absolue, respect, humilité... ; les droits qu'il lui reconnaissait sur sa personne et qui concernaient son corps, sa vie intime, son comportement ; les sanctions et châtiments.

— Le plus souvent, ce sont des hommes qui signent ici, sous la mention « esclave », remarqua Boris, parvenu au terme de sa lecture. Il y a beaucoup plus de soumis que de soumises, de dominatrices que de maîtres...

Sarah faisait des yeux ronds.

— Vous voulez dire que ce genre de contrat existe vraiment ?

— Bien sûr. La vie privée des gens ne regarde qu'eux, et tant qu'il n'y a pas d'infraction à la loi, que les personnes sont majeures et consentantes... Ça ne t'empêche pas de tenter de convaincre Camille de ne pas signer, et de se méfier de ce Marc.

Il croisa le regard de la jeune fille et y vit une lueur trouble, qui contrastait avec son indignation de façade.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en désignant ce que Sarah dissimulait mal entre ses mains.

— C'était rangé dans l'enveloppe... des photos de Camille.

L'hypocrite attendait qu'il manifeste sa curiosité, mais Boris se contenta de remettre le contrat dans l'enveloppe et de dire :

— Range-les, alors...

Ce qu'elle fit si maladroitement que les photos s'éparpillèrent sur la table. Elle devint écarlate mais ne fit rien pour les rassembler.

— Camille te les a montrées ? demanda Boris en l’observant.

— Non, non...

— Mais tu les as regardées...

— Une seule ! se récria Sarah.

Boris hocha la tête, examinant les clichés. Camille était une grande brune pulpeuse que la lingerie fine, les liens et le masque rendaient violemment sexy. La série de photos, en noir et blanc, avait été prise lors de la même séance, manifestement. La lingerie disparaissait, les liens et les postures variaient, mais le masque était toujours présent. Large et enveloppant, en cuir souple noir. Et nulle part on ne voyait, des autres participants, davantage qu’une ombre, une main, ou une silhouette de dos.

— Elles sont... plutôt réussies, je trouve, dit Sarah d’une voix enrouée. Excitantes, non ?

— C’est sûr, convint Boris, et Camille est belle fille. Tu as d’autres photos d’elle ?

— Ben... non. Elle vous plaît ?

— Je parlais de photos en général, qui montrent son visage, précisa-t-il. Pas seulement pour que tu te rinces l’œil.

Sarah mit deux secondes à réagir.

— Parce que c’est moi qui...

L’expression de Boris la fit bredouiller.

— Des photos où vous êtes ensemble ? suggéra-t-il.

Elle se mordit la lèvre et réfléchit, puis hocha la tête et repartit vers les chambres, avec un balancement des hanches suggestif.

Boris rassembla les photos et les replaça dans l’enveloppe. Elles étaient plus que suggestives, mais une inquiétude sournoise l’empêchait de rentrer dans le jeu de Sarah. L’intuition que Camille risquait quelque chose, à fréquenter Marc. Il est vrai aussi que le sort de la pauvre Inès avait de quoi faire frémir...

Sarah revint avec une pochette de tirages. Elle se plaça contre Boris, lui tendit une photo de groupe. Des jeunes autour d’un gâteau d’anniversaire. Il y avait plusieurs filles, dont Sarah, mais il dut demander :

— Camille est où ?

Sarah pointa le doigt sur un visage.

— Tu n’aurais pas deviné ? fit-elle en le tutoyant à nouveau.

Elle pressait un sein contre son épaule, se frottait sournoisement à lui.

— Non, reconnut-il en examinant la brune, mignonne mais sans plus, en tout cas pas plus remarquable que ses voisines. Tout dépend du photographe.

— Ou de la mise en scène, plutôt, non ?

— Sans doute, oui, admit-il en riant.

Mais il la repoussa avant qu'elle se glisse sur ses genoux, et reprit :

— Tu as essayé d'appeler Camille ?

— Elle est sur messagerie.

— Essaye encore.

— Il est plus de deux heures du matin.

Au moment où Sarah s'écartait de lui, une sonnerie retentit, que Boris reconnut. La jeune fille courut répondre. Il la suivit et l'entendit s'écrier :

— Camille ? Ça va...

Elle écouta et n'eut pas le temps de dire autre chose. Elle reposa l'appareil et expliqua :

— Elle rentre en taxi, elle est dans le XVI^e.

— Ça n'a pas l'air d'aller, remarqua Boris.

— C'est elle qui avait l'air mal, elle sanglotait.

— Qu'est-ce qu'on fait, Monsieur Marc ? demanda Charlie.

— À ton avis ?

Ils étaient dans le hall de la maison, aussi pâles l'un que l'autre. La salle du sous-sol refermée, lumières éteintes, on aurait pu croire qu'il ne s'était rien passé. Pas de crime, pas de cadavre, pas d'odeur infecte...

Mais impossible de se fier plus d'une seconde à cette fable. Il y avait bien Jean-Charles, en bas. Les poignets ligotés, étranglé, avec sur le corps des traces de coups et de brûlures et, fiché entre les fesses, un énorme godemiché de la collection décorant un panneau. Celui avec les minuscules picots d'acier...

— Prévenir les autres, d'abord, dit Charlie. Et la police...

Marc fit la grimace.

— Je vois pas comment faire autrement, Monsieur Marc. Je vais prévenir Bob, en premier. C'était son cousin, c'est un ancien inspecteur, et c'est lui qui m'a parlé de ce Ricky.

Marc ne trouva rien à objecter. À l'enterrement de Lynn, Bob et lui s'étaient comme d'habitude soigneusement évités, il n'avait parlé qu'avec Jean-Charles, qui l'avait mis au courant du message de Ricky, de ses menaces de vengeance. Marc aurait pu ne pas se sentir visé, il n'avait pas participé à la soirée de mercredi. C'était tout le contraire, et Jean-Charles s'en était étonné. Marc avait esquivé sa question. Les raisons qui lui faisaient redouter Ricky ne regardaient pas Jean-Charles. Pas plus qu'elles ne regardaient Charlie.

— Où est passé le gardien, au fait ? demanda-t-il brusquement.

— René ? Il n'est pas là le week-end, répondit Charlie, qui répéta : j'appelle Bob.

C'était sa façon de se raccrocher à quelque chose de sûr.

— Entendu, approuva Marc. Je crois que le mieux est de ne pas alerter la police avant demain, ou même lundi... Laisse Bob en juger. Moi, je m'occupe de prévenir Tony. C'est un ami.

— O.K. Et les deux autres ? Je sais même pas leurs noms ! Thibaut et Irina... Ils sont dans la finance, je crois. Pleins aux as.

Marc haussa les épaules en signe d'ignorance. Charlie poursuivit :

— Y a que Jean-Charles qui aurait pu nous les dire... Vous êtes sûr que...

Charlie se passa la main sur le visage, peinant à maîtriser une nouvelle nausée. Il devait bien admettre que Marc avait raison : à voir la façon dont on l'avait traité, il ne faisait aucun doute que JC avait avoué à son assassin ce que ce dernier était venu lui demander. C'est-à-dire les noms des salopards qu'il tenait pour responsables de la mort de Lynn.

Au contraire de Jean-Charles, Charlie ne s'étonna pas que Marc se range parmi eux. Il était proche de JC, ami de Tony, il leur fournissait des filles avides de sensations fortes... Il était des leurs.

— Inutile d'y revenir, Charlie. JC a tout balancé, et Ricky a sa liste. Je demanderai à Tony, au sujet des deux jeunes. Il saura peut-être comment les joindre. Tu ne restes pas ici, j'imagine...

— Je préfère pas.

— Alors allons-y.

— On ferme pas à clef ?

Marc haussa les épaules. Il était pressé. Charlie tira la porte derrière eux. Il vit la Bentley garée à côté de sa petite Renault.

— Oh, vous êtes repassé chez vous ?

— Le taxi jusqu'ici, c'est tout de même un peu cher ! Bon, on se téléphone demain, enfin, tout à l'heure vers la fin d'après-midi, pour faire le point...

— Entendu.

Charlie consulta l'heure sur son portable.

— Presque trois heures... Vous croyez que Bob... ?

— Tu l'appelleras plus tard, ce n'est pas à la minute. Et lui, il ne craint rien, pas vrai ?

— Ouais, je préfère.

Soulagé, Charlie reprit le volant. Il avait bien besoin d'un remontant. Le punch antillais de la boîte de Chris, sur la route de Chantilly, lui ferait le plus grand bien. S'il en restait, à cette heure...

La Bentley le dépassa à toute allure, fonçant en direction de Paris. Monsieur Marc conduisait vraiment comme un dingue...

Camille avait les yeux gonflés, les traits tirés et dans le regard, une tristesse que rien ne semblait pouvoir atténuer. Ni l'affection de Sarah, ni la bienveillance de Boris. Elle dodelina de la tête.

— Excusez-moi, mais je suis fatiguée, j'ai sommeil.

Boris l'aïda à se lever de sa chaise, dans la cuisine de l'appartement de la rue Amelot où ils étaient assis tous les trois. Elle flageolait sur ses jambes, mais prétendait n'avoir besoin que de dormir. Elle faisait peine et il était inutile de la questionner plus en détail.

— Je vous laisse vous reposer, dit-il, mais je voudrais qu'on en reparle sans tarder... Cet après-midi, d'accord ? Je vous appellerai. Vers quatre heures ?

Elle hocha la tête.

— Quand vous voudrez, Boris. Vous êtes gentil.

Elle traversa le couloir et entra dans sa chambre. Après un regard à Boris, lui enjoignant de l'attendre, Sarah la rejoignit. À travers la porte fermée, il entendit des sanglots étouffés.

Camille ne s'était pas étendue sur les circonstances, mais il avait compris qu'elle s'était enfuie d'une voiture, pour échapper à un couple auquel Marc l'avait confiée, à la sortie du restaurant. Plus encore que la frayeur que lui avaient inspirée ces gens, c'est l'attitude de Marc qui l'avait profondément choquée et la désespérait. Sa froideur et son indifférence... Sa violence potentielle. Comme si elle se rendait compte, d'un seul coup, qu'il n'était pas amoureux d'elle, mais capable de lui faire du mal...

La pauvre risquait hélas d'autres désillusions, songeait Boris. Elle n'avait à l'évidence rien compris à ses histoires de « Nemrod ». Et face aux questions sur Marc, elle tombait des nues : elle savait si peu de choses sur lui, alors qu'ils se voyaient depuis une année... Elle ignorait même son nom.

Sarah ressortit de la chambre et vint se serrer contre Boris.

— Elle va dormir, je lui ai fait prendre un calmant, dit-elle. Reste...

Elle s'incrustait, mais il l'écarta doucement.

— Non. Il est l'heure d'aller dormir pour tout le monde.

À son grand soulagement, Sarah n'insista pas.

— J'espère que demain elle aura récupéré et qu'on pourra discuter, dit-il.

— Je resterai avec elle.

Sarah réfléchit puis remarqua :

— Ça me dépasse, qu'elle ne sache même pas le nom de famille de

Marc...

— Il aurait pu lui donner n'importe quelle identité, peu importe.

— Quel salaud tout de même ! La laisser dans les pattes de ces vicieux...

Cette fois, son indignation n'était pas feinte. Elle continua :

— Ça figure noir sur blanc dans le contrat ! Il peut la prêter à qui il veut sans qu'elle ait son mot à dire...

— Mais elle n'a rien signé encore, nuança Boris. L'essentiel, c'est qu'elle se remette et accepte de me parler franchement. Même si ça reste officieux. On n'a rien à lui reprocher, ni à ce Marc, d'ailleurs...

— Mais si c'est « Hunter » ? Il m'a...

Elle se tut, troublée par le rapprochement qu'elle avait déjà fait, par boutade, mais qui tout à coup prenait une certaine consistance. Une signification désagréable.

— Un salopard, et moi je suis une conne ! dit-elle d'un ton désespéré.

Pour la rassurer, il l'embrassa, avant de filer.

Il marcha jusqu'à son domicile, en réfléchissant. Parler avec Mémé aurait peut-être permis d'éclaircir l'embrouillamini, mais il ne se voyait pas téléphoner à cette heure-ci à son équipier.

Pour le coup, c'est Jeannette Brichot qui aurait fait la gueule !

CHAPITRE X



À travers le judas grillagé de la lourde porte en bois clouté, d'aspect censément médiéval, la voix jeta, peu amène :

— C'est fermé, monsieur !

Puis, l'instant d'après, rectifia avec obséquiosité :

— Oh pardon, Monsieur Marc, je ne vous avais pas reconnu... Entrez... si je m'attendais... À cette heure...

— Il y a encore du monde, Henri ?

— Quelques-uns, répondit le petit homme trapu à la moustache fournie, vêtu d'un gilet de cuir et d'un pantalon bouffant. Des habitués, des insatiables... C'est samedi, n'est-ce pas ?

— Tony est là, par hasard ?

— Et comment ! s'écria Henri. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas profité de sa présence euh...

Il poussa une porte et s'effaça devant Marc, massive et tonitruante ! Impressionnante, vraiment... Sans parler de mademoiselle...

— Audrey ?

— Taillée pour le succès ! Elle a fait un tabac... Elle fume encore, d'ailleurs, à cette heure, c'est remarquable. Ils sont dans le salon beige.

Marc se débarrassa de son pardessus et de son écharpe, saluant d'une caresse sur ses seins nus la fille harnachée de cuir et bardée d'acier qui tenait le vestiaire. Sa cotte de mailles avait l'avantage de laisser accessibles sa poitrine et son ventre, et l'inconvénient de cliqueter beaucoup, mais Henri avait un faible pour les petits gabarits bruyants...

Dans le bar très sombre où débutait et se terminait le parcours de l'établissement, Marc l'entraîna à l'écart. Henri dit au passage un mot à la barmaid et ils s'assirent sur de hauts tabourets. Il n'y avait dans la profondeur du bar que deux ou trois silhouettes mouvantes dans l'obscurité.

— Samedi dernier, commença Marc, tu te souviens d'une Américaine blonde, déchaînée, avec de gros seins ?

— Et comment ! Elle aurait mérité le titre de Miss gang bang ! Au moins vingt queues dans la nuit. Elle a fini là, sur le bar, avec du champagne plein la chatte... Et elle prétendait être cardiaque ! Elle a fait rire tout le monde...

Marc laissa passer un silence. Lynn était la première à savoir qu'elle jouait avec sa vie, apparemment.

— Elle était avec un jeune type maigre, reprit-il. Ricky...

Henri haussa les épaules.

— Ça se pourrait, mais il rasait plutôt les murs, lui. J'ai pas aimé ses façons.

— Moi non plus, opina Marc. Il n'est pas revenu ce soir, par hasard ? Tu l'aurais vu ?

— Non. Et la blonde non plus.

Marc se retint de lui dire qu'elle ne risquait pas de remettre les pieds dans son antre des plaisirs.

La barmaid posa devant eux deux Bloody Mary, la boisson préférée d'Henri en fin de nuit. Marc remercia et la fille battit des cils en le reconnaissant.

— Salut, May.

Cheveux noirs brillants et grande bouche rouge, May était en combinaison de latex très découpée. Elle bougeait avec grâce, sans un cliquetis, les anneaux et piercings qui ornaient son corps délié ne faisaient aucun bruit.

— Vous avez besoin qu'elle vous mette en forme ? proposa Henri. Elle n'est pas débordée, à cette heure-ci.

Marc déclina.

— Je ne viens pas pour ça, merci. Je veux seulement parler à Tony.

Henri lui jeta un coup d'œil de biais.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Monsieur Marc.

— Laisse tomber, Henri, ça va.

Il laissa son verre et s'éloigna vers le fond de la salle, poussant une porte qu'on distinguait à peine dans le mur. Au-delà, un couloir desservait des petites pièces basses de plafond offrant une grande variété d'aménagements. La plupart étaient vides. Dans l'une, cependant, des halètements montaient d'un groupe entremêlé sur un grand lit, et un peu plus loin, un homme était attaché dans une cage, écartelé, une cagoule sur la tête, des pinces fixées en plusieurs endroits du corps et le sexe ficelé sur une planchette. Ses gémissements sourds s'entendaient malgré son bâillon. Il semblait avoir été oublié par sa maîtresse...

Le salon beige était, au bout du parcours, une salle de repos garnie de banquettes, où se concentrait à cette heure l'essentiel de l'animation. Plus exactement, c'était Audrey qui concentrait sur sa personne ce qui restait d'énergie chez les derniers habitués d'Henri.

Ils étaient pas moins de quatre à profiter de sa nature généreuse. Comme elle n'avait très normalement que trois orifices disponibles, le quatrième devait se contenter de sa main, en attendant mieux. Les autres tâchaient d'accorder leur rythme. Ce n'était pas si simple, mais Audrey ne se plaignait pas, ballottée par les trois membres qui s'enfonçaient simultanément en elle. Elle avait les reins solides, l'échine souple. Les yeux dans le vague, la peau luisante de sueur et de sperme, elle se démenait comme un beau diable. Et trouvait encore la force, quand elle reprenait son souffle, d'encourager les mâles arc-boutés sur elle.

Affalé sur une banquette à quelques pas, Tony la contemplait d'un œil plutôt admiratif. Entre ses genoux, une blonde aux cheveux courts était pelotonnée comme un chat. Elle tétait le bout large et violet de son énorme mandrin couleur chocolat avec des précautions de chat, frétilant de la langue et arrondissant les lèvres pour l'apprivoiser. Comme elle y réussissait assez bien, la tâche devenait de plus en plus ardue pour sa petite bouche. La rançon du succès était vraiment dure à avaler...

Les deux hommes se saluèrent, tandis que les grognements signalaient la capitulation imminente d'un des chevaliers servants d'Audrey. Tony cligna de l'œil en direction de sa partenaire polyvalente.

— Elle en a épongé je ne sais plus combien ! rigola-t-il. Elle me tue !

La blonde avait des dents aiguës. Tony sursauta légèrement, son sexe se raidit. Deux petites mains diligentes massaient la base, et s'égarèrent plus bas, disparaissaient entre les cuisses musclées. La fille ronronna lorsque Marc lui effleura le creux du dos. Elle se mit aussitôt à genoux, tendant ses fesses vers lui et balançant ses hanches. Marc se contenta d'une tape désinvolte.

— Il faut qu'on parle, dit-il à Tony.

— Ça ne peut pas attendre ? Mademoiselle a été si patiente qu'elle mérite une récompense...

Il s'étira, s'enfonçant un peu plus dans la bouche aux mâchoires distendues. Les larmes aux yeux, la blonde fit de son mieux pour gagner quelques centimètres sans s'étouffer. Elle manifestait beaucoup de bonne volonté. Mais Marc la prit par l'épaule et la repoussa en arrière.

— Suffit ! Casse-toi, pétasse !

— Hé, qu'est-ce que... ? C'est pas des façons ! protesta-t-elle en tombant au bas de la banquette.

Tony s'insurgea :

— Qu'est-ce qui te prend, Marc ?

— J'ai à te parler, et cette conne attendra ! Viens par ici, c'est plus tranquille. Y a urgence...

Il montrait un renforcement, de l'autre côté du couloir. Tony se leva de mauvaise grâce, aida la blonde à se remettre debout.

— Excuse-moi, je reviens...

Elle n'eut pas le temps de répondre. L'homme qu'Audrey avait copieusement manipulé la ceintura en riant et la culbuta sur la banquette. Il bandait comme un cerf. Il murmura à son oreille quelque chose qui la fit rire à son tour, et elle se remit en position, offrant ses fesses.

Tony rejoignit Marc.

— J'aime pas tes manières, qu'est-ce qu'il y a ?

— Jean-Charles est mort, répondit Marc entre ses dents. On l'a

assassiné...

Tony débanda instantanément.

De la terrasse, la vue embrassait l'Étoile et les Champs-Élysées, la tour Eiffel, pratiquement tout Paris dans un panorama à 360°. Thibaut en avait le vertige. Il avait abusé de la cocaïne ou du whisky, et plus certainement des deux. En léger contrebas, dans la très grande réception de l'appartement, la fête battait son plein. Deux douzaines de personnes encore, qui dansaient et faisaient un tintamarre infernal. Il en arrivait encore, attiré par le bouche-à-oreille comme des mouches par le miel. Le code de la soirée avait dû circuler, de portable en portable, parmi plus de deux cents personnes, et quant au *dress code*, auquel Irina tenait tant, plus personne ne s'en souciait, même le premier cercle de leurs invités l'avait oublié... Des masques et de la lingerie traînaient partout.

La migraine tenace lui enserrait les tempes, l'air frais de la nuit n'y remédiait pas. Il reconnut Gianca qui montait les marches, une bouteille de champagne à la main, la chemise hors du pantalon et la braguette ouverte. Une expression radieuse sur son visage ingrat.

— Magnifique, Thibaut, magnifique ! s'écria-t-il en lui tombant dans les bras. L'endroit, la came, les filles... grandiose ! Une brune vient de me tailler une pipe... exquise, mon vieux. La grande maigre qui bosse avec Peterson. Aurais-tu imaginé qu'elle avait une bouche si habile, ce tas d'os ? Soyeuse... J'en reviens pas.

Sans transition, après avoir bu au goulot, l'Italien montra les lieux et demanda :

— Ça t'a coûté combien ?

— Le bonus de l'année.

Giancarlo secoua la tête, sceptique.

— Charrie, pas, Thibaut, même à Milan, ton bonus aurait pas suffi, alors ici... Cinq millions au moins, hein ?

— Tu oublies qu'on est deux. Deux bonus... Dans une boîte qui sait prendre des risques...

Ils rient. Ils faisaient le même métier dans des établissements financiers concurrents. Thibaut pouvait estimer à dix mille euros près le bonus annuel de son collègue. C'est-à-dire la prime que leur valaient leurs performances sur les marchés financiers. Dans leur job, dix mille euros, c'était la marge d'erreur ordinaire.

— Irina ! s'exclama Giancarlo, où est-elle passée, bon sang ? Toujours superbe, hein ?

Il passa son bras et la bouteille autour du cou de Thibaut. Poursuivit à

voix basse :

— Elle me donne envie... Irina. J'aimerais qu'elle me fouette, tu sais ça, ami ? Qu'elle m'attache à poil et me donne la cravache. Avec son crâne rasé et son regard de glace...

Il serra les dents et mima un rictus de douleur.

— Hou lala ! Ça, ça me ferait bander à mort !

— Propose-lui, c'est tout simple. Elle est par là, en bas...

— J'ose pas, avoua Giancarlo. Tout à l'heure, j'ai failli, mais... elle était avec un bel éphèbe masqué... Je fais pas le poids, tu vois. Pour le fric, oui, mais le reste...

Il but encore. Il allait se mettre à geindre sur son épaule, pensa Thibaut, avec une grimace.

— Va la trouver, dit-il à l'oreille de l'Italien, d'une voix persuasive. De ma part, dis-lui ce que tu veux... Une pipe ? Son cul ? Elle est serrée et elle n'aime pas trop, mais si tu es patient... tu ne seras pas déçu...

— Humm, mais je veux qu'elle me frappe, surtout ! s'entêta l'autre.

— Dix mille euros, souffla Thibaut. Dix mille pour la totale : sa bouche, son cul, la cravache... Dis-lui de ma part... Pour dix mille, elle marchera, je te parie !

Giancarlo mit quelques fractions de secondes à comprendre. Puis il éclata de rire et tapa sur l'épaule de Thibaut.

— O.K., ami, je te la paie dix mille, mais si elle refuse, tu me dois dix mille !

Pour sceller leur entente, il but et fit gicler le reste de champagne sur leurs visages, puis, lâchant la bouteille, il redescendit les marches en chantant à tue-tête, et se mit en quête d'Irina.

Coincé contre le mur, suspendu à la tuyauterie, le jeune homme masqué haletait. Son sexe raide jaillit hors de sa braguette, entre les longs doigts fins qui le serrèrent fort à la base, avant de remonter le long de la hampe et d'envelopper le gland.

Tout près de son oreille, la voix à l'accent rauque chuchota :

— Tu veux me la mettre ?

La traction de la corde sur son cou s'accentua, réduisant encore son souffle. Il parvint pourtant à répondre, en se hissant sur la pointe des pieds :

— Bien profond...

Irina lui lécha l'intérieur de l'oreille. Son haleine sentait le champagne.

— Tu crois mériter ma chatte ?

Il tarda cette fois à réagir. Elle imprima une saccade à la corde qui l'étranglait. C'est le sexe qui se cabra dans sa paume. Elle le secoua, le griffa. Les mains entravées tentèrent d'agripper le tuyau, au ras du plafond, en vain. Elle avait été si rapide et habile à le disposer ainsi, réduit sans défense à sa merci, qu'il n'en était pas revenu. Thibaut aurait pu témoigner de l'adresse de sa compagne à faire des nœuds et à immobiliser ses proies.

— Tu es un peu court, je trouve, se moqua-t-elle.

Il avait un très bel outil, long et recourbé, comme elle les aimait. Quand elle le délierait, il serait capable de la limer pendant très longtemps. Irina ne supportait pas qu'on la déçoive.

— Oui, princesse...

Le mot la fit rire et saliver. Elle accéléra le va-et-vient de sa main. Tendit à nouveau brutalement la corde, dès que sa victime eut repris haleine.

— Tu voulais jouer, n'est-ce pas ?

— Te baiser, surtout..., hoqueta-t-il, rouge et grimaçant.

— C'est moi qui baise, ici. Chez moi.

Il battit des cils en signe d'acquiescement.

On frappa à la porte, derrière eux, mais le verrou était tiré. La pièce en cours de rénovation ressemblait à un chantier. Elle accueillerait bientôt une salle de bains comme Irina en rêvait : immense, luxueuse, avec un Jacuzzi.

Le bruit de la fête leur parvint à travers la porte. De la musique à fond, sortant d'une kyrielle de baffles. La jeune femme soupira. Elle aurait voulu virer tout le monde et rester seule avec ce garçon blond si bien doté, qu'elle avait tout de suite repéré et entrepris, dans la foule. À cause du loup argenté qu'il portait, qui lui donnait un air efféminé. Il ne la quittait pas des yeux, de son côté.

— Où l'avez-vous trouvé ? lui avait-elle demandé, en montrant le masque.

— Dans votre chambre. C'est le vôtre...

L'insolent... Elle n'avait eu de cesse de l'entraîner là. Il n'avait pas résisté longtemps.

Elle se frotta contre lui, ses yeux bleu-gris plongés dans les siens. Écrasa ses seins contre le torse mince. Les bouts dardaient à travers la mousseline de son haut. Elle se hissa elle aussi sur la pointe des pieds, pour enfourcher le membre congestionné. Sous la minijupe de cuir, elle était nue. Le contact fit frissonner pareillement leurs deux corps soudés. La tension de la corde se relâcha, mais celle des cuisses de la jeune femme s'accrut, au contraire. Elle oscilla d'avant en arrière sur la barre chaude qui lui sciait la fente. Elle respirait par à-coups, de plus en plus vite. Entre ses chairs glabres, ses coups de reins provoquaient un cognement répété. Elle avait le clitoris en feu.

Une première vague de plaisir aigu lui arracha un cri bref. Elle ferma un instant les yeux et lâcha la corde.

En abaissant les bras d'un mouvement vif, le jeune homme fit retomber la corde sur eux, et emprisonna les épaules d'Irina entre ses avant-bras. Sans chercher à libérer ses poignets, il fléchit et d'un élan la pénétra. Elle montra les dents, un grondement monta de sa gorge, mais elle replia une jambe, et il s'enfonça jusqu'à la garde. La sensation d'être envahie la fit crier plus fort. La jouissance surpassa sa colère, elle perdit pied un instant, et quand elle réalisa, il était trop tard.

Le jeune homme avait les mains libres. La corde était à présent enroulée autour du cou d'Irina, lui râpait le menton. Elle voulut l'écarter, mais il lui emprisonna les poignets dans une seule main et de l'autre, tira sur la corde. Alors que le plaisir lui brouillait encore la vue, Irina perçut dans les yeux du jeune homme blond et dans le rictus de sa bouche tout autre chose que l'excitation du jeu. Le temps de comprendre, la corde se resserra autour de son cou. Elle se raidit, battit des bras, griffa et rua. Elle luttait pour sa vie.

Le sexe plongé en elle cognait comme un piston au fond de son ventre, la corde mordait sa peau, l'air lui manquait. Elle tenta désespérément de desserrer l'étau, se cassa les ongles sur le chanvre. Tira la langue, les traits hideusement déformés. Sa trachée écrasée céda. Ses poumons privés d'air la trahirent. Un voile noir l'ensevelit.

Arc-bouté au-dessus d'elle, continuant à l'étrangler sans même se rendre compte qu'elle venait de mourir, le garçon blond explosa au fond du sexe d'Irina.

La porte s'ouvrit à la volée, une silhouette jaillit dans le couloir et percuta Giancarlo, l'envoyant dinguer contre le mur. Il protesta, tenta d'agripper le bras du type masqué, puis s'aperçut que du sang maculait sa chemise. L'autre était déjà loin. L'Italien marmonna une insulte qui se perdit dans l'orgie de décibels déferlant sur le duplex.

Accroché à son idée, Giancarlo entra à son tour dans la pièce en travaux. Il mit du temps à comprendre qu'il s'était trompé, que les toilettes étaient ailleurs. Puis, dans son ivresse avancée, il se rendit compte que ce qu'il fixait stupidement, la forme qui gisait là devant lui, par terre, était un corps. Enfin, en se penchant, il reconnut Irina, ce qui était plus une intuition qu'une certitude, tant le visage déformé et violacé ressemblait peu à celui de la femme qui le faisait fantasmer...

Giancarlo tomba assis près du corps sans vie et se mit à sangloter.

Thibaut venait de renverser sur le dos de sa main une pincée de poudre quand on le bouscula. Le sachet tomba, la coke se répandit sur la terrasse déserte, emportée par le vent frais du petit matin.

L'homme était jeune, blond, mince et il avait le visage masqué par un loup argenté que Thibaut reconnut : il appartenait à Irina...

Il saisit le bras du maladroit, mais ravala sa protestation en voyant le sang sur sa chemise. Cela coulait de profondes griffures au cou et à la gorge.

La musique couvrit sa question, et aussi les mots que prononça le jeune homme en le ceinturant et en le propulsant vers le garde-corps de la terrasse. Les plantations, sur le pourtour, n'étaient pas encore achevées, de grands bacs vides étaient en attente de végétation luxuriante.

Le jeune homme masqué grimpa sur le bord de l'un d'eux, pour faire basculer plus facilement Thibaut, qu'il soulevait de terre avec une force incroyable. Sous le masque, son regard était halluciné.

Sous le coup de la surprise, Thibaut réagit trop tard, n'eut que le réflexe d'agripper le bras de son agresseur. Celui-ci perdit l'équilibre, le loup en glissant l'aveugla. Il fit sur le côté un pas à l'aveuglette, et le vide s'ouvrit devant les deux hommes.

Ils poussèrent en tombant le même cri, que personne n'entendit.

Depuis Montmartre, par Monceau, la place des Ternes et l'Étoile, la Bentley n'avait mis que quelques minutes pour parvenir à l'adresse que Tony avait fini par retrouver, après avoir de mauvaise grâce appelé trois personnes. Aucune n'était couchée. La dernière sortait justement de la fête chez Thibaut et Irina.

— Géant ! avait-elle commenté, avant de fournir le code d'entrée. Je suis complètement stoned...

— J'y vais, avait décidé Marc. Tu devrais...

— Merci du conseil, avait coupé le géant, en lorgnant la petite blonde à nouveau disponible. Je me débrouille, je prends soin de moi... Toi, tu fais ce que tu veux...

« Qu'il aille se faire foutre ! » s'était dit Marc en reprenant sa voiture. Une fois qu'il aurait prévenu l'autre couple, il serait quitte, il aurait fait de son mieux.

En virant dans la rue où venaient d'emménager Thibaut et Irina, il pila et poussa une exclamation stupéfaite : des gyrophares tournaient, des voitures de pompiers et de police bloquaient la chaussée.

Deux pompiers qui installaient une barrière métallique lui firent signe de reculer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il par la vitre baissée.

L'un des hommes montra le haut des immeubles. On distinguait des silhouettes, au bord d'une terrasse, au dernier étage de l'un d'eux.

— Deux corps sur le trottoir, monsieur, il vaut mieux faire demi-tour.

— Ils sont... ?

Il n'obtint pas de réponse, mais le léger mouvement d'épaule du pompier valait confirmation. Une chute du huitième étage...

La Bentley recula et repartit vers le périphérique.

CHAPITRE XI



Le portable de Boris sonna au moment où il sortait de la douche. C'était Sarah. Chuchotant dans l'appareil :

— Je vous réveille ?

— Non, non...

Il était onze heures.

— J'ai parlé avec Camille, elle m'a raconté de drôles de choses, des cauchemars qu'elle a faits, et... ce serait bien de se voir tout de suite, parce que je ne sais pas ce qu'elle a en tête...

— Comment ça ? Que veux-tu dire ?

— Elle prend sa douche, là... mais si ce type la retrouve...

— Du calme, Sarah, il ne faut pas paniquer. Je vais venir chez toi, on parlera tranquillement, Camille me racontera... Entendu ?

— O.K. Boris, on t'attend. Excuse-moi, je suis un peu retournée... À plus.

Boris resta perplexe. Qu'est-ce que Camille avait pu raconter de si perturbant à son amie ? Il y songea en s'habillant : Sarah voulait faire la preuve, surtout vis-à-vis de lui, d'un comportement responsable, d'une lucidité raisonnable. Mais en même temps, le type de rapport que Camille entretenait avec Marc l'excitait, la fascinait. Un jeu dangereux où elle se serait facilement aventurée, si elle n'avait pas eu peur. L'exemple de Camille ne la dissuadait qu'en apparence de prendre ces risques. Tout en lui faisant la leçon, elle avait envie de faire la même chose. Une sorte de défi, à elle-même et aux autres.

Encore devait-il lui-même admettre qu'il s'inquiétait pour Sarah, mais que c'était Camille qui était la plus exposée. Moins fragile, mais plus en danger, assurément... Il fallait, conclut-il, qu'elle renonce à voir Marc, évite même de lui parler. Dans la nuit, quand ils avaient parlé, la chose semblait aller de soi, tant elle en voulait à Marc de l'avoir méprisée et livrée aux premiers vicieux venus. Mais au matin, les choses pouvaient s'être renversées. Les personnes sous influence, quel que soit le domaine où leur libre-arbitre était nié, étaient toujours susceptibles de revirements qui prenaient de court leur entourage. Sujets aux rechutes.

Il approchait du Châtelet, en quête d'un taxi pour se rendre rue Amelot, quand son portable sonna à nouveau.

— Boris ? cria la voix affolée de Sarah. Elle est partie !

— Comment ça ?

— Elle s'est enfuie ! Elle m'a laissée tomber !

Boris retint un soupir. En plus, Sarah y mettait une dimension de jalousie entre filles... Il eut du mal à lui faire exposer simplement les faits : Sarah était allée faire une course, Camille avait promis de ne pas bouger. Elles attendaient Boris... Mais à son retour, vingt minutes plus tard, elle avait quitté l'appartement, sans un mot d'explication. Emportant une grosse somme en liquide, le reliquat de ce qu'elle avait rapporté le jeudi matin, son portable et ses papiers.

— J'ai essayé de l'appeler, elle est sur messagerie.

Boris réfléchit rapidement.

— Je suis au Châtelet, dit-il. Viens me rejoindre et on ira au 36... C'est le plus simple.

Elle hésita, lança d'un ton énervé :

— Tu veux m'arrêter, c'est ça ?

Les yeux levés au ciel, il tâcha de la rassurer. Puis il se résolut à appeler Mémé.

— Désolé de vous déranger, Jeannette, c'est Boris...

— Oh, mais vous ne me dérangez pas du tout, Boris, le déjeuner est prêt et

Aimé est en train d'aider Rose à faire une version d'anglais...

Heureuse famille qu'on avait des scrupules à déranger à midi un dimanche... Boris s'en voulut, le temps que Mémé vienne prendre l'appareil.

— Tu as besoin de moi ?

— Je crains que oui, Mémé, mais prends le temps de déjeuner... C'est plus psychologique que strictement policier...

Quand il lui eut résumé à grands traits les circonstances, Mémé conclut avec sagesse :

— Tu as raison à tous points de vue. Ce n'est pas chez ces demoiselles et en tête à tête qu'il faut travailler...

Ça ressemblait fort à un rappel aux règles du métier, mais Mémé s'abstint d'enfoncer le clou. Et Boris de lui faire remarquer que lui-même n'avait rien dit qui justifie que Mémé lui donne raison... Ainsi vont les vieilles complicités professionnelles et amicales : par des non-dits qui valent tous les discours...

— J'arrive, conclut Brichot, sans laisser l'occasion à Boris d'objecter quoi que ce soit.

Sarah émergea sur ces entrefaites de la bouche du métro, en même temps que tombaient les premières gouttes de pluie. Il la prit par le bras et la pilota vers le 36, coupant court aux démonstrations d'affection. Mais il est vrai que Sarah était trop énervée pour s'en formaliser.

— Je jurerais que c'est lui ! dit-elle après avoir confirmé que Camille s'était éclipsée. Ce Marc...

Il l'a appelée et elle a couru le rejoindre, encore une fois !

Eux aussi coururent, pour échapper à l'averse. Au Quai, Sarah était à peine plus calme. Boris la fit entrer dans le bureau des Affaires recommandées, asseoir sur une chaise face à sa table de travail, après l'avoir débarrassée de son imper, le tout sans desserrer les dents. Puis il dit en la fixant, avec le plus grand sérieux :

— À présent, Sarah, tu te concentres, tu réfléchis et tu réponds à mes questions. On est dans un cadre d'enquête de police judiciaire, mon collègue le capitaine Brichot va nous rejoindre. On va essayer de retrouver Camille, et s'efforcer qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Mais il est temps d'être clair, méthodique et précis...

Il l'observa qui reprenait son souffle, jetait un coup d'œil au décor, à son bureau, puis croisait ses mains et maîtrisait leur tremblement.

— Qu'est-ce que Camille t'a raconté ? questionna Boris quand il la jugea prête à coopérer efficacement.

— Ce matin, je l'ai entendue qui pleurait dans son lit, commença Sarah. Je suis allée la voir. Elle avait fait un cauchemar, à propos de la soirée de mercredi, dans cette espèce de château...

— Un château, vraiment ? Elle sait où, exactement ?

Sarah tâcha de rapporter fidèlement les propos de son amie. La gare RER au terminus de la ligne, à Orry-la-Ville, Charlie le chauffeur et le gardien à l'entrée d'une propriété... un grand parc dans la forêt. Et Marc seulement présent au téléphone...

— Comment ça ? s'enquit Boris.

— Il lui a dit au téléphone ce qu'il attendait d'elle, si j'ai bien compris, répondit Sarah.

— Elle t'a dit l'heure exacte de leurs échanges ?

— Je suis pas flic, moi ! se rebiffa Sarah. C'est pas ça qui m'intéresse !

— Tu as raison, je lui demanderai moi-même dès que possible. Continue...

Après un regard lourd de reproches dans sa direction, Sarah poursuivit, en fixant ses mains :

— C'était une soirée à l'aveugle, elle était constamment masquée... À part ces deux hommes, elle n'a vu personne. Mais le gardien de l'entrée ne l'a pas accompagnée, seulement le chauffeur. Bref, elle pense qu'il y avait cinq ou six personnes. Trois ou quatre hommes et deux femmes... Une brune et un Black.

— Elle ne les a pas vus, mais elle sait cela...

— Question de peau et de goût, répondit vivement Sarah en rougissant. Et le type, plutôt aimable, mais très... euh... super monté...

— Tu n'es pas flic, mais tu lui as fait préciser, opina Boris. C'est une information précieuse...

Elle le fusilla du regard et il enchaîna rapidement, de peur qu'elle se braque et se taise : -Passons... Donc une soirée masquée. Et à la fin, on l'a ramenée ?

— Le chauffeur, à nouveau. À la gare de Senlis.

— C'est tout près d'Orry... Elle n'a vu vraiment personne ?

— Non, mais il s'est passé quelque chose entre eux.

— Ils se sont disputés ?

Sarah hocha la tête et expliqua :

— Oui, mais pas seulement. C'est à cause de ça que Camille a fait un cauchemar. C'était plus grave qu'une dispute. Sur le moment, comme elle ne voyait rien, qu'elle était attachée et...

— Quoi... ?

— L'autre femme, elle la fouettait. Avec une cravache... Méchamment. Elle en a eu peur...

— Donc... ? intervint Boris après un silence.

— Donc, Camille n'a pas compris sur le moment, sauf que tout s'est arrêté d'un coup, il y a eu un grand bruit, et puis le chauffeur est venu la chercher et lui a dit de la fermer, si elle tenait à la vie. Voilà... C'est de ça qu'elle s'est souvenue ensuite, et qui l'a effrayée...

— Qu'ils allaient peut-être la tuer ?

— Elle a dit aussi que quelqu'un d'autre était peut-être mort...

— Un accident ?

— Un accident ou un... un crime, murmura Sarah.

Boris réfléchissait lorsque la porte s'ouvrit, sur Aimé Brichot, en imper Burberry, casquette écossaise et veste en tweed.

— Mémé, tu n'as pas pris le temps de déjeuner, lui reprocha Boris.

— Mais si, vite fait sur le pouce, je me rattraperai ce soir. Bonjour mademoiselle...

— Sarah Lefort, capitaine Aimé Brichot, les présenta Boris. La demoiselle jetée hors d'une voiture l'autre soir par notre ami « Hunter ».

— « Pauline », n'est-ce pas ? fit Mémé en ôtant son imper. C'est joli aussi. Vous vous êtes décidée à porter plainte ?

— C'est mon deuxième prénom, Pauline, dit Sarah en souriant.

— Et pour la plainte, on verra plus tard, enchaîna Boris. La question urgente concerne l'amie de Sarah, Camille, qui aurait dû être là avec elle, mais qui a... qui nous a fait faux bond, disons. D'où l'inquiétude de mademoiselle. Que je partage, parce que l'amant de Camille, Marc L., est un drôle de loustic, et pas seulement à cause de ses goûts sexuels. Ce serait le « Nemrod » qui a envoyé Inès d'Espolla à l'hôpital l'an passé que ça ne m'étonnerait pas.

Boris raconta à Mémé sa visite à la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda son équipier en s'asseyant et en sortant un carnet d'un tiroir. Camille...

— Rouve, précisa Sarah. Elle a vingt-deux ans, comme moi...

Elle sortit de sa poche les photos montrées à Boris la veille : Camille lors d'une fête entre étudiants.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a disparu ? questionna Mémé. Elle est partie sans vous attendre, si j'ai bien compris, elle n'a pas voulu venir ici...

— Il était prévu que j'aille chez elles, rectifia Boris. Quand elle est rentrée cette nuit, elle n'était pas en état de répondre aux questions...

Il croisa le regard discrètement réprobateur de son équipier et continua :

— Sarah a l'intuition que Marc l'a appelée et convaincue de le rejoindre... Déjà hier, alors qu'elles étaient à Deauville...

— Imagine qu'elle ait dit qu'elle attendait la visite d'un policier, et pas

seulement d'un charmant Boris... Si ce type n'est pas clair...

— Sûr, Mémé, tu as raison. Il y a autre chose qu'on doit chercher... S'il s'est passé quelque chose d'important dans le secteur de Senlis, Orry-la-Ville ou Chantilly, depuis mercredi dernier.

— D'important comme quoi ?

— Accident, mort naturelle ou crime, je ne sais pas...

— Entendu, j'appelle Senlis, la gendarmerie, c'est le meilleur moyen de savoir...

Brichot avait allumé son ordinateur et il informa Boris, après avoir consulté ses messages :

— Je n'ai pas encore de réponses aux questions que j'ai posées l'autre jour...

— C'est le week-end, soupira Boris.

Il reporta son attention sur Sarah, qui s'était remise à fixer le sol, apparemment impressionnée par l'ambiance de travail.

— Qu'est-ce que Camille vous a raconté d'autre, ce matin ?

Le retour au vouvoiement entérinait la fin de la récréation.

Camille avait pris le métro jusqu'à l'Étoile, puis emprunté l'avenue Foch, la contre-allée en direction de la Porte Dauphine. Même à midi un dimanche, elle s'était fait draguer...

Marc s'était fait attendre, à nouveau. Puis elle avait reconnu la grosse voiture grise. Ce n'était pas Charlie au volant, mais Marc en personne. Elle était montée à côté de lui. Il avait brièvement souri, mais il était tendu.

— Je n'étais pas sûr que tu viendrais, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que je sens que tu n'es pas prête...

— Je t'ai dit tout à l'heure...

Il la coupa, d'un geste autoritaire.

— Tu m'as dit au téléphone que tu venais, que tu voulais m'aider... C'est vrai que j'ai besoin d'aide. Mais ce n'est pas pour autant que tu es prête...

— Prête à quoi ? demanda-t-elle après un silence.

Il fit le tour d'un carrefour, bifurqua vers le périphérique.

— Le couple hier soir, reprit-il. Tu t'es enfuie... Tu n'étais pas prête. Prête à me faire plaisir, à m'obéir... mais pas prête à ça ! Tu vois la différence ? La sacrée grande différence ?

Il fit grincer les vitesses, accéléra. Du coin de l'œil, elle vit son profil crispé, le coin de sa bouche agité par la contraction d'un nerf. C'était la

première fois qu'elle le voyait ainsi : pas rasé, les joues grises. Même sa belle écharpe blanche était salie...

Elle se racla la gorge pour se justifier, mais il la devança.

— Ces gens sont très riches, tu as eu tort de te comporter comme une imbécile. Ils t'auraient dorlotée, en plus.

Camille se revit dans les toilettes du restaurant, courbée sous la poigne du vieux aux cheveux blancs. Prise par-derrière et...

— Il ne t'a pas fait jouir comme une salope que tu es ? cria Marc avec une violence qui la fit sursauter.

Il roulait à cent soixante.

— Réponds franchement ! Oui ou non ?

— Oui... oui, bafouilla-t-elle en baissant la tête.

— Oui quoi ? insista-t-il en se rabattant.

— J'ai joui...

— Beaucoup ?

Il prit à vive allure la bretelle de l'A1. Elle vit grossir l'obstacle, cria :

— Oui ! Comme une salope...

Il freina et Camille heurta la portière. La Bentley frôla les glissières, se remit en ligne, non sans s'attirer des coups de klaxon.

— Un peu d'honnêteté quand même, triompha Marc en levant le pied.

Il roula plus sagement et reprit d'une voix plus calme :

— Je ne t'ai pas menti, j'ai besoin d'aide. De ton aide, parce que personne d'autre ne peut faire ce que je vais te demander...

Elle tressaillit. La voix grave et le ton solennel lui donnaient la chair de poule. Marc lui jeta un coup d'œil, posa la main sur son genou, remonta sous l'ourlet de la jupe.

— Pas de jean, aujourd'hui ? C'est mieux...

Elle sourit, bomba la poitrine. Le geste familier lui enjoignait d'écarter les cuisses, ce qu'elle fit.

— Tu comprends, Camille, reprit-il en tenant le volant à deux mains, pour m'aider, là, tout de suite, il faut vraiment m'aimer un peu...

D'un nouveau coup d'œil, il surprit son mouvement de tête.

— Quelqu'un veut me tuer, tu vois, finit-il par dire. Mais toi, tu peux me sauver la vie...

— Vous voyez autre chose qui pourrait nous être utile ? demanda Boris à Sarah, avec un sourire pour la réconforter.

Elle s'angoissait à propos du sort de Camille et s'en voulait de ne pas être restée près d'elle. Elle lui en voulait aussi de l'avoir plantée là, alors qu'elles avaient parlé « à cœur ouvert », ce matin, selon les termes de Sarah. À considérer l'éclat dans son regard, à cette évocation, Boris n'avait guère de doute sur le sens réel de la formule. Le brusque départ de Camille était du coup aux yeux de Sarah une véritable trahison...

Il entendit Mémé qui au téléphone posait une question d'un ton plein de vivacité, et se tourna vers lui. Son équipier écoutait en prenant des notes.

— C'est très intéressant, merci, dit Brichot, avant de donner des précisions à son interlocuteur sur l'objet de leurs recherches.

À la suite de quoi, il raccrocha et se tourna vers sa flèche. D'un signe, Boris lui donna le feu vert : il pouvait parler devant la jeune fille.

— Le chef de la brigade de gendarmerie de Senlis, commença Mémé. Capitaine Grenet... Pas de crime dans la région récemment, mais dans la nuit de mercredi à jeudi, une femme est décédée d'une crise cardiaque dans la propriété de...

Brichot posa les yeux sur ses notes :

— Jean-Charles Lenoir-Levasseur, qui habite dans la forêt de Chantilly, au lieu-dit la Butte de Pontarmé... La victime : Marilyn Pommerat, née Carruthers, trente ans, américaine mariée à Robert Pommerat... bref, le toubib de Senlis a délivré un permis d'inhumer...

— Le capitaine Grenet a trouvé ça louche ? s'étonna Boris. Dans ce cas, il pouvait...

— Non, il n'a pas dit ça. Même s'il le pense, m'a-t-il semblé, précisa Brichot. Il n'y a pas eu d'autopsie, et cette jeune femme au cœur fragile a été enterrée hier à Chantilly dans le caveau des Lenoir-Levasseur, en attendant d'être rapatriée dans le New Jersey, où elle a paraît-il de la famille...

— Qu'y a-t-il, Sarah ? questionna Boris en voyant la jeune fille sursauter.

— C'est Camille qui m'a dit... Hier soir, Marc lui a raconté qu'il revenait d'un enterrement à Chantilly. Une jeune femme, proche d'amis à lui... C'est pour ça qu'il n'était pas dans son assiette...

Les deux équipiers échangèrent un regard.

— Lenoir-Levasseur, répéta Brichot, c'est une famille connue.

— Pas par moi, fit Boris.

— Parce que tu ne t'intéresses pas aux chevaux !

Mémé cliquait sur son ordinateur.

— C'est un nom de cheval ?

— Moque-toi, ignorant, c'est un nom d'éleveur de chevaux de courses. Du côté de Chantilly, c'est un must...

— Tu m'en diras tant ! Mais Pommerat Robert, ça ne te dit rien, par

hasard ?

Mémé leva la tête de l'écran et plissa le front.

— Ça m'évoque du champagne, mais ce n'est pas ça.

— En effet. Tu ne te souviens pas d'un inspecteur qui a démissionné, il y a une quinzaine d'années ? Bob Pommerat...

— Non, désolé..

La mémoire de Boris faisait l'admiration de Mémé.

— Il était aux Stups, et des rumeurs ont couru sur lui. Il s'en est tiré, mais a dû quitter la maison.

Il resta songeur, en repensant au cauchemar de Camille.

— Une femme victime d'une crise cardiaque, reprit Brichot après un instant, ça cadre assez bien dans le tableau.

Ils étaient en train de reconsidérer le tableau en tenant compte de ces nouveaux éléments quand le téléphone de Boris sonna.

— Commandant Corentin ?

— C'est moi, oui...

— Capitaine de gendarmerie Grenet, brigade de Senlis. J'ai parlé avec votre collègue, il y a une vingtaine de minutes...

— Oui, je suis au courant, il est à mes côtés...

— Eh bien, je ne sais pas au juste à quoi vous vous attendiez, en vous adressant à moi, mais je viens d'apprendre une nouvelle qui vous intéressera... Je me rends sur place... Je pense que vous trouverez facilement, si vous avez un GPS dans votre voiture.

— Où est-ce que nous devrions nous rendre, capitaine ? demanda Boris, alerté par le ton de son interlocuteur.

— À la Butte de Pontarmé, dans la propriété de M. Jean-Charles Lenoir-Levasseur... Nous y serons nous-mêmes dans cinq minutes...

Boris mit le haut-parleur. On entendit un bruit de moteur, une sirène. Le capitaine était en voiture.

— Que se passe-t-il là-bas ? questionna Boris avec impatience.

— De tristes événements, je le crains ! On vient de nous prévenir... À droite, là, attention au chemin... Pardon, commandant. M. Jean-Charles Lenoir-Levasseur, JC2L, a été trouvé mort chez lui tout à l'heure, par ce M. Robert Pommerat, veuf depuis peu... un ancien collègue, soit dit en passant. Et il ne s'agit pas cette fois d'un décès de mort naturelle.

— Et de quoi s'agit-il ?

— D'un crime. Il a été assassiné.

CHAPITRE XII



La Mégane du service qui les emmenait dans l'Oise, entre Chantilly et Senlis, par l'A1, ne comportait pas de GPS, seulement une carte Michelin fatiguée aux pliures, qui menaça de tomber en morceaux quand Mémé tenta de l'étaler sur ses genoux.

— Ne t'inquiète pas, Mémé, quand on sera sur place, on rappellera Grenet, si on a besoin d'indications.

Sarah était rentrée chez elle, avec la promesse de Boris de la tenir au courant, et la recommandation toute paternelle de Brichot de prendre un peu de repos, et d'abord de passer une bonne nuit.

— C'est que vous n'avez vraiment pas bonne mine, mademoiselle..., avait-il remarqué. À votre âge, ce n'est pas bon signe...

Boris avait trouvé qu'il en faisait un peu trop, mais Mémé était sincère. Sarah l'avait d'ailleurs trouvé très sympathique...

En attendant, ils n'avaient toujours aucune nouvelle de Camille, et les informations fournies par les gendarmes de Senlis étaient inquiétantes. Ils étaient désormais confrontés à un meurtre, on passait à un stade supérieur.

— On peut dire que tu as le chic, avait commenté Mémé, dans la voiture. D'un banal incident de circulation, trois jours plus tard, on tombe sur un assassinat...

— Ça n'avait rien de banal, désolé...

— Cette jolie fille, à part les cernes sous les yeux, se porte à merveille ! avait argumenté Mémé, avec un haussement d'épaules.

Boris se mit à rire.

— Ah, pardon ! Tu oublies que c'est moi qui ai failli être renversé par un chauffard ! Voilà pourquoi ça n'avait rien de banal !

Ils atteignaient Pontarmé quand un fourgon bleu de la gendarmerie déboucha devant eux et prit la direction de Senlis, par une petite route qui coupait la N17.

— Pas besoin de GPS ni de téléphone, il suffit de les suivre, dit Boris en tournant derrière le fourgon.

— C'est l'Identité..., acquiesça Brichot, qui rangea définitivement la carte routière.

Ils tournèrent deux fois dans le sillage des gendarmes, puis une troisième sur la droite, dans un chemin étroit et peu repérable. Le fourgon s'arrêta alors juste devant eux, et deux gendarmes en sortirent, leur faisant signe de stopper, et s'approchèrent, en arborant un air revêché.

— Ils n'aiment pas qu'on les file ! glissa Boris en ouvrant sa vitre.

La carte barrée de tricolore, examinée avec attention, doucha les velléités des gendarmes.

— Pardon, commandant, on vous a pris pour des journalistes, s'excusa le plus gradé. Police judiciaire de Paris ?...

— Brigade mondaine, précisa Boris. C'est le capitaine Grenet qui nous a prévenus, mais nous ne sommes pas là pour vous voler la vedette...

Le gendarme hésita, prit le parti de sourire. Un peu jaune.

— Vos collègues de la Sûreté urbaine sont déjà sur place, annonça-t-il. Et le substitut aussi, d'ailleurs...

« Le gratin s'est déplacé », disait sa grimace.

Il retourna au fourgon, y remonta et leur ouvrit la voie.

À une centaine de mètres, un portail, flanqué d'un pavillon de gardien et équipé d'une caméra de surveillance, fut ouvert par d'autres gendarmes qui gardaient l'accès à la propriété et avaient sans doute reçu l'ordre de filtrer les visiteurs. De l'autre côté, une allée bordée d'arbres magnifiques débouchait devant une grosse bâtisse sans grâce mais imposante. Un ancien relais de chasse agrandi, surélevé, modernisé.

Boris siffla entre ses dents en découvrant le nombre de véhicules qui stationnaient au bas du perron.

— Les gendarmes voudraient bien être tranquilles et je comprends qu'ils l'aient mauvaise, dit-il. Le substitut du procureur, la police judiciaire, plus des proches de la victime, j'imagine... Ça fait du monde.

Brichot approuva. Il avait pris le temps, avant de partir, de rassembler

quelques éléments biographiques sur la victime.

— Lenoir-Levasseur, c'est un nom, dans le coin. Même si Jean-Charles n'est pas le plus connu. Il fait dans l'informatique, pas dans les chevaux. JC2L, c'est le nom de sa boîte.

Boris observait la maison.

— Deux morts en trois jours ! Rien que ça !

Brichot montra un autre fourgon, banalisé.

— Le labo scientifique de la gendarmerie. Ils ont mis le paquet... Au moins, les premières constatations ne seront pas gâchées...

Mémé avait un grand respect pour la gendarmerie nationale et ses services d'investigation, très performants.

— Allons humer l'ambiance, fit Boris en descendant de voiture.

La Bentley longeait les écuries royales baignées d'un soleil humide qui faisait luire les toits. Le vert acide des prés où des chevaux s'ébattaient était quasiment anglais.

— J'ai toujours vécu au milieu des chevaux, dit Marc comme pour lui-même. Eux ne me déçoivent jamais.

Après avoir contourné les bâtiments, il s'engagea sur une route étroite qui semblait ne mener nulle part, mais déboucha pourtant, après avoir sinué entre bois et prairies, sur un axe plus important. Ils n'étaient qu'à quelques kilomètres de Chantilly. Marc avait complètement oublié Camille, figée sur le siège à ses côtés. Jusqu'à leur arrivée, il ne lui adressa plus la parole.

La maison devant laquelle il s'arrêta ne ressemblait en rien au château auquel elle s'attendait. Un pavillon cossu, à la sortie d'un village ceinturé de lotissements résidentiels.

Marc s'aperçut de la surprise de Camille et éclata de rire :

— Ne sois pas déçue, petite chatte ! Je rends seulement visite à un ami, j'en ai pour deux minutes. Attends-moi.

Il coupa le moteur et descendit.

Elle vit la porte s'ouvrir, distingua une silhouette massive, à l'intérieur. Marc entra et plus d'un quart d'heure s'écoula, pendant lequel Camille resta immobile, perdue dans ses pensées.

Puis Marc ressortit et elle reconnut Charlie, le chauffeur, sur le seuil. Il jeta un regard vers la voiture, reconnut Camille et la fixa, tout en secouant la tête aux propos de Marc. Ils n'étaient pas d'accord. Marc voulait convaincre Charlie de quelque chose qu'il refusait d'admettre... Marc pointait sur lui un trousseau de clefs qu'il finit par mettre dans sa poche. Il se retourna vers la Bentley sur un dernier signe qui mettait fin à la discussion. Et peut-être fin à

une vieille relation, à des rapports anciens. Camille observait tout avec un détachement et un calme qui la surprenaient elle-même. Avant de refermer la porte du pavillon, Charlie lui adressa encore un regard insistant.

Marc se réinstalla au volant, mit le contact et siffla entre ses dents :

— Quel con !

Il avait l'air affecté. Il démarra, traversa Chantilly vers le nord et ajouta :

— Je ne me trompais pas ! Tu es la seule à pouvoir m'aider, petite chatte.

Dix minutes après, la Bentley cahotait sur un chemin truffé d'ornières qui se terminait en impasse. Marc descendit pour ouvrir une barrière métallique fermée par un cadenas, et la grosse américaine repartit sur un chemin de terre, escalada un petit talus en patinant sur l'herbe humide, et bascula de l'autre côté sur une pelouse vert tendre, à l'arrière d'une imposante construction hérissée de tourelles. Un vrai petit manoir, mais en piteux état, avec des trous dans la toiture et une partie en ruines. Alentour, des chevaux paissaient. Le silence et la beauté du lieu auraient pu paraître merveilleusement reposants, mais ils semblèrent surtout inquiétants à Camille.

— Bienvenue chez moi, fit Marc en dirigeant la Bentley vers une annexe, où il la gara à l'abri des regards.

Il sortit le trousseau de clefs de sa poche et montra d'anciennes écuries transformées en habitation.

— Viens, dit-il à Camille. Ici, on sera tranquille, personne ne nous dérangera.

Elle descendit de voiture en souriant.

L'animation dans la grosse maison était concentrée au sous-sol, dans une atmosphère difficilement respirable, en dépit de la climatisation qu'on avait mise en route. L'Identité judiciaire avait rapidement délimité la scène de crime et éloigné tout le monde. Un toubib venait d'arriver, un légiste de Compiègne.

Boris et Brichot avaient juste eu le temps d'apercevoir le corps, avant de se faire rabrouer par une jeune femme à chignon, talons plats et grosses lunettes, curieusement chaussée de bottes d'équitation, sous un imper. Mais après tout, peut-être la substitut du procureur avait-elle été prévenue au retour d'une balade à cheval... Les présentations faites, elle s'était un peu radoucie, mais menait néanmoins son monde à la cravache, bien consciente que le meurtre de JC2L, comme l'appelait un officier de police local, n'était pas un mince fait divers. C'était le genre d'affaire, en effet, qui pouvait vous saboter une carrière. Elle répétait encore au capitaine Grenet, qui se plaignait de ne pas avoir les coudées franches, que c'était elle qui dirigeait présentement la manœuvre, quand Boris lui fit un petit signe, assorti d'un sourire charmeur.

— Commandant Corentin, n'est-ce pas ? dit-elle en s'approchant. J'avoue n'avoir pas très bien compris à quel titre...

— Vous avez fort à faire, madame, et nous ne sommes pas là, mon collègue et moi, pour ajouter à vos tracas...

La substitut inclina la tête, rassurée.

— Une femme est décédée dans cette maison il y a trois jours, reprit Boris. Mort naturelle. Elle était l'épouse de Robert Pommerat, qui a trouvé le corps tout à l'heure, d'après le capitaine Grenet...

Nouvelle inclinaison de tête, mais la substitut semblait moins rassurée.

— Nous pensons que ce meurtre a un rapport avec la disparition aujourd'hui même d'une jeune fille qui était présente ici mercredi dernier, pas forcément de son plein gré. Ainsi qu'un certain nombre de personnes que nous voudrions interroger... et d'abord retrouver.

— Une jeune fille disparue..., répéta la femme, avec un regard vers les murs proches, et leur décoration d'accessoires sadomaso.

Boris se contenta d'un signe de tête entendu. Une jeune fille dans cet antre de perversion, et la Brigade mondaine accourue sur les lieux, quoi de plus normal ? La substitut bâtissait un écheveau de suppositions plus vite qu'elle ne retirait ses bottes.

— Que désirez-vous, commandant ?

— Voir les bandes de la vidéosurveillance, puisqu'il y a des caméras...

— Demandez au capitaine Grenet, il s'en occupe.

— Parler à Robert Pommerat.

— Un ancien policier, m'a-t-on dit, fit la magistrate en baissant la voix.

Boris hocha la tête. Un inspecteur de la Sûreté urbaine de Senlis observait avec intérêt leur conversation, à quelque distance.

— C'est Pommerat qui a prévenu la gendarmerie en découvrant le corps ? questionna Boris en lui tournant le dos.

— Il a d'abord appelé un officier de police de Senlis, un ami à lui. Puis un toubib. La gendarmerie a été alertée en dernier lieu. L'enquête me paraît être de sa compétence, la police de Senlis en convient, mais c'est le procureur qui décidera en dernier ressort... À son retour de week-end...

Elle était jeune dans le métier, elle ne voulait pas faire de bourde, devina Boris. Il tenta de l'imaginer cheveux au vent, sans lunettes, vêtue uniquement de ses bottes, et échoua à former une image convaincante. Peut-être à cause de l'odeur nauséabonde du local. Plus sûrement, parce que le visage austère résistait à la métamorphose.

La juge Mauche n'avait pour l'instant pas d'égalé dans cet exercice de « relookage ».

— Où est Pommerat ? demanda-t-il.

— Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, sous la garde des gendarmes.

— Suspect ?

— Vous allez vite ! Disons que ses premières déclarations sont un peu confuses. Il prétend être venu seul ici, mais quelqu'un d'autre a appelé la gendarmerie. Allez-y, mais vous me tiendrez au courant, n'est-ce pas ?

Boris le lui assura et la remercia. Il remonta dans le hall aperçut Brichot, en conversation avec des gendarmes, qui vint à sa rencontre et déclara :

— Sale affaire. Il a été torturé, violé...

— J'ai parlé à la substitut, Mémé. Vois avec Grenet s'il est possible de visionner des bandes vidéo. S'il y a des archives...

— Des bandes de mercredi ?

— Par exemple. Je vais discuter avec Pommerat.

— Il fait partie de la famille Lenoir-Levasseur, expliqua Brichot à mi-voix. Un cousin de Jean-Charles... Mêmes goûts...

— Je vois.

— Il est rentré d'un voyage à l'étranger vendredi. À enterré sa femme hier...

— Rude semaine !

— Quelqu'un de la famille a l'air de dire qu'il n'a pas trop la cote chez les Lenoir-Levasseur.

— Je vais voir ce qu'il a dans le ventre. S'il connaît ce Marc L. Viens nous rejoindre quand tu en auras terminé avec Grenet.

Robert Pommerat, dit Bob, était assis sur une chaise, dans la cuisine ultramoderne et fonctionnelle de la maison de JC2L. Il avait la mine renfrognée, les coudes sur ses genoux écartés, et il faisait craquer ses phalanges quand Boris entra, après avoir parlementé avec le gendarme posté devant la porte.

— Ah, est-ce que je suis encore libre de mes mouvements, oui ou non ? commença Pommerat en bondissant de son siège.

— Rasseyez-vous, Bob, s'il vous plaît, rétorqua Boris, avant de se présenter : Commandant Boris Corentin, Brigade mondaine, section des Affaires recommandées... Vous pouvez m'appeler Boris.

De surprise, Bob Pommerat retomba assis.

— La Mondaine ? Manquait plus que ça !

Puis, en dardant sur son interlocuteur de petits yeux vifs :

— On se connaît ?

— On s'est croisé au 36, mais ça remonte à loin...

— Commissaire Badolini, hein ?

— Divisionnaire, maintenant, précisa Boris. Toujours là, oui.

— Qu'est-ce que c'est que ce micmac ? On a quelque chose à me reprocher ?

L'entrée en matière de Boris l'avait mis en confiance, mais il ne fallait pas qu'il s' imagine mener tout le monde en bateau.

— Ce n'est pas moi qui en décide, répliqua Boris en posant une fesse sur un coin de table, en face de Bob Pommerat. Moi, j'ai des questions simples à poser, qui appellent des réponses précises...

Ils se jaugèrent du regard. Bob Pommerat avait l'expression d'un dogue prêt à mordre, mais il était malin, et prudent.

— Si je peux répondre, ce sera volontiers, dit-il.

— Parfait, nous sommes d'accord...

— Qu'est-ce que je gagne, dans ce cas ?

— Tout dépend de la mise. Moi, je cherche une fille nommée Camille, qui est venue ici mercredi dernier, pour une soirée un peu corsée. Masquée, vous voyez ?

Les traits de Bob s'étaient figés, Boris eut l'impression de voir fonctionner ses neurones, puis l'ancien inspecteur eut un petit rire sans joie, acide comme une remontée de bile.

— Qu'y a-t-il ? demanda Boris.

— Continuez, je vous dirai ensuite.

— Séance à l'aveugle, c'est comme ça qu'on appelle ce genre de distraction, dans les milieux SM.

— On l'avait forcée ?

— Non, et elle est majeure...

Bobregistra avec soulagement.

— Il y avait une demi-douzaine de participants, reprit Boris. Quelque chose s'est passé qui n'était pas prévu, un drame qui a mis fin aux réjouissances.

— Quel genre de drame ? questionna Bob d'une voix tendue.

— Elle n'en sait rien au juste, elle était masquée, attachée... On l'a ramenée à la gare de Senlis. Un chauffeur nommé Charlie, qu'elle a vu et peut évidemment reconnaître, à la différence des autres.

— Vous savez où j'étais, à cette heure-là, mercredi soir ? Au Caire... Et vous voudriez que j'en sache sur ce qui s'est produit ici davantage que votre témoin masqué qui était là ?

— Votre femme Marilyn était présente, elle, elle a eu une crise cardiaque. Est-ce qu'on vous a raconté dans quelles circonstances au juste ? C'est JC2L

qui vous a mis au courant ?

Bob tendit les deux bras devant lui, en signe de modération.

— Doucement, commandant. Vous parlez du même soir, mercredi ? Vous dites qu'il y a eu une partouze ici, mercredi soir ? Avec ma femme ?

— Arrêtez ce petit jeu, Bob, ça ne marchera pas. Vous le savez parfaitement. C'est votre cousin qui vous a vendu une salade sur la mort de votre femme ?

Cette fois, l'autre rit franchement.

— Je lui ai dit qu'elle ne tiendrait pas cinq minutes face à un flic un peu futé ! Et vous êtes un peu plus doué qu'un flic moyennement futé, je m'en doute... Une salade, comme vous dites !

Il redressa les épaules, souffla fort.

— Bon, on ne va pas tourner autour du pot, finit-il par déclarer. Lynn – ma femme Marylin, pour l'état civil – était ici pour participer à la soirée à l'aveugle, comme votre fille envolée, mais en « guest star », une surprise pour relancer le truc, quoi. Elle était cardiaque, soignée comme telle, mais ne se ménageait pas, dans aucun domaine... Bref, elle a fait un accident. Jean-Charles a pris peur, évidemment, vu la famille, etc. Il a inventé une version à dormir debout, que personne n'aurait cependant mise en doute si...

— Que quelqu'un a mise en doute dès qu'il a appris la mort de votre épouse..., objecta Boris. Quelqu'un qui est venu se venger ?

— Vous avez tout compris, commandant.

— Il me manque des éléments. Pourquoi torturer Jean-Charles ? Le meurtrier voulait des noms ? Ceux des participants de mercredi ? Vous les connaissez, vous ?

— Demandez à Charlie, souffla Bob en nouant ses mains sous son menton.

— Le chauffeur ?

L'ex-inspecteur acquiesça.

— C'est lui qui a trouvé le corps en premier. Il m'a prévenu...

C'est la substitut qui va être contente, songea Boris.

— Bon, reprit-il en voyant Brichot se glisser dans la pièce, vous nous direz peut-être aussi le nom de l'assassin de votre cousin ?

— Il se fait appeler Ricky, j'ignore son identité véritable. Il était très amoureux de Lynn... Je coopère, vous voyez. Tout cela me fatigue. Je tenais à Lynn, moi, c'est tout. Pas M^{me} Marylin Pommerat, ça c'était du flan, un arrangement administratif... Non, Lynn ! Elle était quelqu'un, bon sang ! Je comprends que ce jeune dingue ait pété les plombs pour elle...

Boris s'éloigna et Brichot lui dit à l'oreille :

— Il y a des bandes vidéo, mais rendues inutilisables après avoir été

visionnées.

— Ça n'a plus grande importance.

Il revint vers Bob.

— Camille, la fille qu'on recherche, a pour amant un certain Marc, qui était sans doute à l'enterrement de Lynn, hier, à Chantilly...

— Dans ce cas, vous feriez mieux de lui mettre la main dessus avant qu'il l'abîme, votre Camille.

— Vous savez où le trouver ? Et comment il s'appelle ?

— Bien sûr. Mais j'aimerais d'abord être sûr qu'on ne va pas me chercher des poux parce que j'ai raconté des craques, à propos de la découverte du corps de JC.

— Vous pouvez être tranquille, je crois...

Bob Pommerat releva la tête et fixa Boris :

— J'ai dû démissionner de la police parce que j'avais cru une promesse de ce genre !

— Dans ce cas...

Boris se tourna vers Brichot et lui murmura à son tour quelque chose à l'oreille. Puis il dit à l'ex-inspecteur :

— La parole d'un substitut du procureur, ça vous suffira, en plus de la mienne ?

Il sortit de la cuisine pour aller au-devant de la magistrate. Deux minutes plus tard, la mine austère et le chignon impeccable, celle-ci annonçait à Bob qu'il pouvait disposer, tout en restant à la disposition de la justice.

— Votre déposition officielle sera enregistrée demain matin et elle fera foi, ajouta-t-elle.

On oublierait demain ses petits mensonges de la veille, traduisit Bob avec soulagement. La magistrate repartit.

— Il s'appelle Marc Lanson, il possédait près de Chantilly un château de famille qu'il a été incapable de garder en bon état, cet imbécile ! Il habite maintenant un appartement à Gouvieux... Ce type-là salit tout ce qu'il touche, alors j'espère que vous allez le coincer, depuis le temps...

— Que voulez-vous dire ? demanda Boris après que Mémé eut pris note des coordonnées fournies par Bob.

— Lanson drague des filles et les détruit. Sur Internet, il les appâte, les embobine. Il se prétend un maître, et les traite en esclaves ! Il se vante même de leur faire signer des contrats.

— Oui, il utilise des pseudos comme « Nemrod », « Hunter », dit Boris. Vous les connaissez ? Il y en a d'autres ?

Bob secoua la tête.

— J'en sais rien, mais il peut être violent, quand il perd la boule. Jean-Charles m'a dit qu'il avait tabassé des filles. Et une fois, Lynn... Il s'en est pris à elle parce qu'elle s'était moquée de lui... J'ai dû le menacer pour qu'il lui fiche la paix. Il s'était mis en tête qu'il avait je ne sais quels droits sur elle ! Salopard...

— Et Charlie ? demanda Boris en reprenant le fil, vous avez son nom, son adresse ?

— Seulement son téléphone, mais je sais qu'il habite dans le secteur.

— Et les autres participants à la soirée de mercredi ? relança Brichot après avoir noté.

— Demandez-lui ; moi, à part Tony, je ne les connais pas... Tony Durtin...

Quand ils quittèrent la cuisine munis des informations fournies par Bob, ils tombèrent dans le hall sur la substitut. Elle n'entendait pas les lâcher comme ça. Des enquêteurs de cette efficacité...

— Toute l'affaire est là, dit Boris en montrant les notes de Mémé. Pour l'assassin, il faudra quand même faire un effort. Ricky, c'est maigre...

— Comment avez-vous fait ? leur demanda-t-elle, admirative.

— Bob n'est pas un mauvais cheval, répondit Boris, et quand on ment pour rendre service, on manque parfois de conviction. En plus, on a un témoin...

— Un témoin ? sursauta la magistrate en montrant le corps qu'on emmenait. De ça ?

Boris la détrompa.

— Un témoin aveugle, dit-il. Il faut justement qu'on le retrouve sans tarder... Excusez-nous, madame la substitut.

CHAPITRE XIII



Les bûches crépitaient dans l'âtre. La chaleur du feu, à proximité de la grande cheminée en pierre, était si intense que Camille sentait des gouttes de sueur couler entre ses seins nus. Mais Marc, debout derrière elle, l'empêchait de reculer. Il réunit ses mains sous ses seins et les offrit aux rougeoiements. Elle ferma les yeux et frémit.

— Tu prétends vouloir m'aider, être prête à tout, mais tu ne sais pas de quoi tu parles, petite chatte ! reprit-il d'un ton amer.

Il lui soupesa doucement les seins, fit rouler les pointes entre ses doigts. Elle renversa le visage en arrière, cambra les reins. Elle était nue jusqu'à la ceinture, la peau zébrée des lueurs rouges du feu, la poitrine gonflée. Elle oscilla contre lui, les bras plaqués le long du corps, cherchant de sa croupe le contact, sous la ceinture de Marc, de sa virilité. Elle le sentit qui reculait. Elle resta collée à lui, s'éloignant un peu de la cheminée.

Par les fenêtres étroites, on distinguait à peine la couleur du ciel, au-dehors. La pièce tout en longueur était sombre, les meubles lourds et luisants.

— Tu n'as pas signé le contrat, comment te croire ? reprit Marc en lui tordant le bout des seins.

Elle se raidit, la respiration plus rapide.

— Je veux bien signer, je te l'ai dit, articula-t-elle lentement, en frottant ses paumes sur ses hanches.

Des élancements irradiaient sa poitrine très sensible, qui portait en plusieurs endroits des marques de suçons. Marc n'y avait pas prêté attention. Il la caressait, l'excitait, mais restait enfermé dans sa pensée, cette obsession d'un ennemi attaché à sa perte qui allait surgir et lui réclamer vengeance.

Il n'avait même pas semblé la comprendre, lorsqu'elle avait risqué une question, à propos de ce fantôme.

— Signer ta propre soumission ? reprit-il d'une voix sourde. Tu le feras ?

— Oui, j'ai apporté le contrat. Et aussi l'argent qu'on m'a donné l'autre jour. Ce n'est pas une preuve, ça ?

Ses tétons durcis lui faisaient mal, elle avait envie qu'il lui touche le sexe, mais elle devait aussi garder la tête froide. Elle récita d'une voix hachée : « Je remettrai à mon Maître toutes les sommes d'argent ou cadeaux que m'auront remis les personnes auxquelles il aura jugé bon de me livrer... » Article cinq, deuxième alinéa...

— Bravo ! Tu y mets beaucoup d'application... Mais l'argent, ce n'est pas grand-chose, nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? À mes côtés, tu n'en auras plus besoin. Je pourvoirai aux nécessités de ton entretien...

Il l'embrassa au creux de l'épaule, mordit la peau tendre. Elle tressaillit, creusant le ventre.

— L'essentiel est dans l'esprit, continua-t-il en s'écartant brusquement d'elle. Le renoncement à la liberté, au choix... Tu mouilles, petite chatte ?

— Oui.

— Tu as envie de te toucher ?

Elle pinça les lèvres et hocha la tête, les cheveux tombant devant les yeux.

— Tu ferais tout pour que je t'autorise à te branler ?

Elle ne répondit pas.

— Rapproche-toi du feu. Un pas de plus. Et garde les bras le long du corps. Je t'interdis de te toucher !

Il s'affaira derrière elle, sans qu'elle ose tourner la tête.

Dans le sac à main de Camille, Marc trouva une enveloppe pleine d'argent et une autre, tachée et cornée, qui contenait le contrat de soumission.

— Je tenais beaucoup à la dernière personne qui l'a signé avec moi, dit-il en se rapprochant de Camille et en lui montrant les feuillets. Une femme d'exception. Elle est morte et c'est à cause d'elle que ma vie est menacée, à présent. Non ! Regarde le feu. Et laisse tes mains tranquilles ! Dans le dos, comme à l'école !

Elle fixa le foyer, croisa les mains dans son dos. La sueur ruisselait le long de ses joues, de son cou. Ses beaux seins tendus luisaient.

Debout derrière elle, il commença :

— « Article 1^{er} : Je soussignée, Camille Rouve, déclarant être en pleine possession de mes facultés mentales, m'engage par la présente à renoncer de mon plein gré à ma condition d'être libre, au profit de mon Maître, Marc Lanson... »

Boris et Brichtot étaient arrêtés devant la grille d'entrée, attendant qu'un

des gendarmes en faction la leur ouvre, quand une Clio surgit en face d'eux et leur barra le passage.

Il en sortit un homme au crâne dégarni et au gabarit de lutteur, qui donnait des signes d'énervement. Un gendarme lui ayant fait signe de s'écarter, il le prit à partie.

— Laissez-moi passer ! Il faut que je parle à la police ! C'est urgent !

Le gendarme allait sûrement lui dire que la gendarmerie ferait aussi bien l'affaire, et qu'il en avait justement un représentant devant lui, pas plus incapable que quiconque d'écouter ce qu'il avait de pressant à déclarer...

Boris, avec un soupir, descendit de la Mégane et s'approcha.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? Vous pourriez libérer le passage, s'il vous plaît ?

— Vous êtes de la police ?

— Commandant Corentin. Que se passe-t-il ?

L'homme serra le volant entre ses poignes, prit une inspiration et se lança, comme on se jette à l'eau :

— Je m'appelle Charlie et je suis au service de M. Jean-Charles Lenoir-Levasseur depuis de longues années... C'est moi qui ai trouvé son corps, cette nuit...

— Vous savez qui l'a tué ? demanda Boris.

Charlie secoua la tête en signe d'ignorance.

— J'ai peur que d'autres personnes meurent, 'souffla-t-il. La jeune fille, Camille... Monsieur Marc ne devrait pas l'emmener là-bas...

Boris se pencha.

— Où l'a-t-il emmenée, Charlie ?

Il avait eu du mal à contenir sa voix, mais Charlie parut ne pas l'avoir entendu.

— Chez lui, à Gouvieux ? questionna Boris en réfrénant son impatience.

Charlie indiqua que non.

— Vous pourriez nous y emmener ? Nous indiquer le chemin ?

Le bonhomme mit plusieurs secondes à se décider. Boris avait fait signe au gendarme de ne pas s'en mêler. Charlie était à l'évidence en état de choc. Mais quand il hocha la tête et fixa Boris, celui-ci comprit qu'il avait pris une résolution.

— Vous avez vu Camille quand ?

— Tout à l'heure, dans la Bentley. Elle semblait si bizarre... Monsieur Marc est venu prendre les clefs des écuries... Il l'a emmenée là-bas.

— Garez-vous sur le bas-côté et venez avec nous...

Charlie, dans sa précipitation, cala le moteur. Le temps qu'il se gare et les

rejoigne, Boris avait averti Mémé. Ce dernier s'assit à l'arrière, laissant sa place à leur guide.

— C'est loin ? s'inquiéta Boris en démarrant.

— Un quart d'heure.

— Et ces écuries, qu'est-ce que c'est ?

— Un bâtiment pour les chevaux, que Monsieur Marc a transformé en logement pour Madame Lynn, à l'époque...

Boris crut avoir mal compris, et Brichot demanda :

— Marilyn Pommerat, vous voulez dire ?

— Oui, mais ça n'a pas marché. Elle est allée retrouver Monsieur Bob, c'est lui qu'elle a épousé... Ça s'est mal terminé.

Il indiqua le chemin à Boris et ajouta :

— Je ne veux pas que ce soit pareil avec Camille. Elle ne mérite pas ça, la petite chatte...

— Lynn avait signé, dit Marc d'une voix étranglée. Elle était toujours disponible, disposée, avide de tout tenter... Et puis elle s'est découvert cette faiblesse cardiaque, ce jeune crétin qui prétendait la soigner est devenu pour elle une espèce de gourou et me l'a enlevée.

Du coin de l'œil, Camille le voyait qui s'était éloigné d'elle et parlait pour lui-même, en fixant un point invisible dans l'espace. Marc s'était condamné à cela : revivre inlassablement la trahison de cette femme, juger toutes les autres au regard des qualités hors du commun qu'il lui prêtait. Ressasser son échec et ruminer sa frustration.

— Elle a eu une attaque, l'autre soir, pendant que tu étais attachée et que tu avais du plaisir sous le masque, reprit-il en revenant vers elle.

Camille faisait toujours face à la cheminée. Marc remit des bûches sur la braise. Il poursuivit :

— Quelques jours avant, je l'avais croisée, en pleine forme, capable de faire ramper vingt hommes ! Avec ce type qui l'escortait et n'y comprenait rien. Ricky ! Est-ce qu'on a idée d'un nom pareil ! Je lui ai dit à quel point je le méprisais lui, et je continuais à l'aimer, elle. Qu'il ne savait pas quel trésor il avait sous la main. Et qu'est-ce qu'il en faisait, l'incapable ? La chiure de mouche...

Marc fit une grimace, se frotta le menton.

— Il m'a frappé... Ricky me hait, tu comprends ? Il sait bien que je suis l'homme que Lynn espérait. Le seul qui soit à la hauteur de ses qualités. Le seul pour qui elle ait jamais signé ! Elle avait signé... Elle avait même ajouté des clauses ! Sans les manœuvres et les mensonges de Ricky, elle serait restée

avec moi... Elle serait là !

L'immobilité avait engourdi Camille, figé les traits de son visage et vitrifié ses pensées. Les mots flottaient jusqu'à elle, la sueur ruisselait sur sa peau brûlante. Elle se répétait qu'elle était solide comme un roc, insensible comme une bûche. Elle pouvait signer tout ce qu'il lui plairait. Elle était trop forte pour lui. Il comprendrait bientôt.

Elle s'arracha un sourire.

— Elle est morte, mais je suis là. Je resterai avec toi, moi.

Elle vit ses yeux brillants, des larmes au coin des paupières. Pour la première fois depuis qu'elle avait fait sa connaissance, il lui apparut vulnérable, fragile. Pitoyable. Le sentiment de sa propre puissance fit gonfler la poitrine de la jeune fille. Elle serra les cuisses, tout près de jouir à la seule pensée qu'elle était capable de cela.

— Il va venir ? demanda-t-elle d'une voix posée.

Marc tressaillit.

— Ricky, il va venir ?

Les yeux agrandis, il hocha la tête.

— Il a tué Jean-Charles, qui lui a avoué tous les noms. Le mien, il le connaît depuis longtemps. Il a tué Thibaut et Irina cette nuit... J'ai prévenu Tony, mais... Oui, il va venir...

— Pour te tuer.

— Oui. Mais tu es là, maintenant... Petite chatte, tu vas me sauver.

Il tendit la main vers le ventre nu de Camille, glissa plus bas, lui empauma le sexe à travers le tissu de sa jupe. Elle avança le bassin.

— Caresse-moi. Fais-moi jouir.

— Tu iras avec lui, murmura Marc.

— Oui, je ferai comme tu voudras.

— Tu es bien sûre ?

— Je veux signer. Être ton esclave.

La Mégane aux amortisseurs fatigués cahota sur un nid-de-poule et les trois occupants rebondirent, jusqu'à heurter le pavillon. Boris ralentit. D'autant que Charlie l'avertit :

— Prenez à droite, on arrive.

En lisière de la forêt, le vallon semblait être relégué au bout du monde.

— Si ce n'est pas malheureux d'avoir laissé le château s'abîmer comme ça, soupira Charlie.

Ils l'apercevaient à travers la grille rouillée qui barrait le chemin. Un

manoir, plutôt, qui avait connu en effet des jours meilleurs. De part et d'autre de la grille, un mur d'enceinte éboulé par endroits, mangé de ronces. Pas un signe de vie, même les chevaux dans la prairie semblaient peints sur une toile.

— Bonjour les frais de toiture ! constata Brichot.

— Vous croyez vraiment qu'ils sont là ? demanda Boris. Il n'y a pas âme qui vive, on dirait.

Charlie sortit de voiture. Il tendit le bras.

— Les écuries sont derrière, il y a un chemin qui débouche de l'autre côté.

— Mais par ici, on peut rentrer ?

L'homme examina le verrou, la chaîne fermée par un gros cadenas.

— Ils ne sont pas passés par là, conclut-il, mais on peut facilement escalader le mur.

Boris et Brichot se regardèrent, se demandant si le chauffeur se fichait d'eux. Le temps passait, ils avaient le sentiment qu'il fallait faire vite. Allons voir, trancha Boris.

Mémé tendit le cou et observa la demeure à l'abandon, à la façade décrépite et aux fenêtres closes. Il annonça soudain :

— Pas âme qui vive, c'est vite dit ! Il y a une cheminée qui fume, là-bas derrière.

Ils se mirent en quête d'une brèche dans le mur d'enceinte.

CHAPITRE XIV



Camille transpirait sous le masque. Des larmes s'étaient mêlées à la sueur. Les doigts durs de Marc enfoncés en elle la brûlaient. Sa main passée sous la jupe s'était refermée en pince sur son sexe, pressant et froissant les chairs sensibles. Il lui imprima un mouvement brutal. La jeune fille fléchit les genoux et se pencha en avant, malgré la chaleur du foyer. Un spasme la fit gémir.

— Tu vois, je fais tes volontés ! dit Marc en retirant sa main.

Camille resta dans la même position, les cuisses serrées sur son plaisir abrégé. Elle tendit le bras, cherchant à l'aveuglette le contact, sous la ceinture de Marc, de son sexe. Une fois de plus, elle fut déçue. Il ne bandait pas, ou si peu... Au fil de leurs rencontres, cela empirait. D'une tape, il écarta la main trop curieuse.

— Je devrais peut-être demander à Ricky un remède ! ricana-t-il. Lynn prétendait qu'il connaissait quantité de plantes aux effets extraordinaires ! Des potions magiques pour bander comme une vraie machine...

Camille l'entendit qui fourrageait derrière elle dans la pièce.

— J'ai ici une tenue qui devrait lui plaire, dit-il. Lynn la portait quand ils se sont rencontrés.

Elle l'imagina fouillant dans un coffre. Il ajouta à mi-voix :

— Le petit sac rouge... Où est-il ? Qu'est-ce que j'ai fait du sac rouge ? On me l'a pris !

Il répéta plusieurs fois la même phrase, en s'énervant, et le bruit des objets qu'il remuait faisait penser à Camille que c'était tout un bric-à-brac d'accessoires qu'il retournait, avec rage, à la recherche d'un sac rouge.

Le souvenir, une simple image, la cloua sur place. Le sac rouge de Sarah... L'autre matin, à son retour dans leur appartement, Sarah buvant du

jus de fruit dans la cuisine. Son accoutrement de pute du périphérique, son talon cassé, son petit sac rouge... Était-ce possible ? Sarah et Marc ?...

Un rire hystérique roula dans la gorge nouée de Camille. Elle glissa une main entre ses cuisses, qu'elle serra fort et frotta vivement l'une contre l'autre. Depuis toute petite, elle savait se soulager ainsi, en bougeant à peine, la silhouette juste un peu penchée. En apparence, immobile. À l'intérieur du ventre, un grand remuement.

Derrière elle, Marc dispersait à coups de pied des accessoires métalliques, jetait des tissus, s'époumonait en injures, prisonnier de l'idée fixe qui lui avait fait oublier tout le reste.

— Le sac rouge de Lynn ! cria-t-il. Qui me l'a pris ?

Camille étouffa entre ses mâchoires serrées un petit cri. Du plaisir volé, cueilli à la sournoise.

Marc perdait les pédales et elle devait faire attention, à présent. Il vint près d'elle et la bouscula.

— Je ne trouve plus le sac de Lynn...

Il hoquetait. Elle lui toucha la joue et la sentit baignée de larmes. Il s'écarta vivement.

— Ricky ne te voudra pas comme ça ! dit-il en lui saisissant le poignet.

Il le tordit et la fit tomber à genoux sur le carrelage.

— Arrête, Marc. Je veux signer ! Le contrat...

— Oui. Signe d'abord, je te préparerai ensuite. Tu verras... Le latex est une matière incroyable. C'est une combinaison que j'ai fait fabriquer sur mesure pour Lynn. Avec des découpes pour les seins et le ventre... Juste assez étroite pour comprimer... Elle l'adorait.

Il parlait en baissant la voix, absorbé par un souvenir. Il lâcha le poignet de Camille.

— Je ne peux pas signer les yeux fermés, dit-elle dans un souffle.

— Lynn trouvait que la tache rouge du sac, tellement vulgaire, était très provocante sur la combinaison noire. Elle est apparue comme ça dans une soirée, chez des gens très riches, aux Invalides... Enveloppée de latex noir, avec ce sac de petite pute de banlieue... Une impression terrible. Ils se sont déchaînés sur elle.

Il eut à nouveau un ricanement plein d'amertume.

— Les femmes surtout, pires que les hommes. Elles l'auraient mise en pièces, littéralement !

Une sonnerie de portable incongrue, des notes de musique classique, retentit à cet instant. Camille entendit Marc qui répondait, en s'éloignant d'elle.

Il prétendait ne pas conduire, il n'avait soi-disant pas de portable... il

n'arrêtait pas de mentir. Cette histoire de Lynn et Ricky, qui sait s'il ne l'inventait pas... Elle écouta, en s'écartant du feu.

— Je suis allé chez eux, Tony, cette nuit, disait Marc ; j'ai vu les pompiers, la police... ils sont morts tous les deux, tombés de la terrasse du huitième étage. Thibaut et Irina... Il les a... Qu'est-ce que tu racontes ? Lui... ? C'est impossible !

Marc se tut, Camille ne perçut plus que son souffle un peu sifflant et, malgré la distance, sa crispation soudaine.

— Lui... Ricky...

Puis à nouveau le silence. Il avait mis fin à la communication. Il dit après un long moment, d'une voix funèbre :

— Il ne viendra pas. Il est mort.

Ils contournèrent le manoir. Les chevaux les regardaient avec curiosité s'avancer à travers prés. Mémé avait sali son Burberry en franchissant le mur d'enceinte, à un endroit où un éboulis permettait de passer sans risquer de se rompre le cou.

Ils découvrirent le bâtiment restauré, sur l'arrière, adossé aux arbres. Étroit et tout en longueur, en brique rouge. Une des cheminées fumait, en effet, et c'était le seul signe qui rachetait la tristesse des lieux. Le manoir en ruines dégageait une impression sinistre.

Charlie fixait, à l'extrémité du bâtiment, une remise ouverte. Il s'écria :

— Il est là, je vois la Bentley.

Boris et Brichot se consultèrent du regard. Ils avaient tous deux leur arme de service. Ils hésitaient à entraîner Charlie vers la maison. Mais ce dernier ne comptait pas rester à l'écart. Prenant les devants, il se dirigea à grands pas vers les anciennes écuries.

— Charlie, attendez ! lança Boris.

Au lieu de ralentir, l'autre se mit à courir.

— Bon sang, c'est malin !

Brichot le rappela en pure perte. Boris s'élança à son tour, sur l'herbe humide.

— Charlie ! Arrêtez !

Mais le chauffeur n'entendait rien. Parvenu à portée de voix du bâtiment, il cria, hors d'haleine :

— Monsieur Marc ! Monsieur Marc ! Ne lui faites pas de mal !...

Aveugle sous le masque, tous les sens en alerte, exacerbés par l'attente, Camille perçut au loin une voix qui appelait Marc.

Celui-ci était resté silencieux, après avoir annoncé que son ennemi, le fantôme qui hantait son esprit d'une menace permanente, ne viendrait plus le tourmenter. Si Ricky était mort, Lynn l'était une deuxième fois. Tout ce que l'imagination malade de Marc avait échafaudé pour s'attirer l'indulgence du jeune homme acharné à se venger était réduit en miettes.

Marc avait mis plusieurs secondes à réaliser la chose. Puis il était venu derrière Camille, avait soufflé à son oreille :

— Tu restes avec moi. Mon esclave. Ma chose... Dorénavant, tu t'appelleras Ly. L'ersatz de Lynn, la remplaçante.

Elle avait frémi sous le masque.

Marc récita à côté d'elle :

— Article 3, deuxième alinéa : « J'accepte d'abandonner mon nom d'état civil, remplacé par celui d'esclave que me donnera mon Maître... » Marc retroussa à la taille la jupe froissée de Camille, lui prit les fesses, les palpa et les écarta avec brutalité. Reprit d'une voix altérée :

— Article 5, quatrième alinéa : « Pour preuve de mon appartenance, j'accepte que mon Maître grave mon nom d'esclave sur un médaillon que je porterai, et s'il lui plaît, sur ma peau... »

Camille sursauta et s'écria :

— Ce n'est pas écrit dans le contrat, c'est faux, Marc !

— Tu dois m'appeler Maître !

Il la pinça cruellement, mais elle s'entêta :

— « ... grave mon nom d'esclave et celui de mon Maître sur un médaillon que je porterai constamment. » C'est ce qui est écrit, le quatrième alinéa de l'article 5. Rien de plus !

— Tu oses me contredire ! Prétendre que je mens !

Camille ne répondit pas. La gifle la fit reculer de trois pas, et crier, de surprise plus que de douleur. Elle entendit à nouveau l'appel, au-dehors, et sentit tout à coup une vive chaleur près de sa hanche.

— Tourne-toi, Ly. Je vais te marquer, et après, tu signeras le contrat de soumission !

Camille fit un bond de côté et releva le masque sur son front.

À la lueur du feu, Marc était une silhouette gesticulante et menaçante, au visage pâle et crispé. Il brandissait un tisonnier dont le bout rougeoyait. Il était hors de lui. Il avait l'air d'un fou.

— Tourne-toi, tends tes fesses ! Je vais te graver ma marque au fer rouge...

Les coups frappés à la porte figèrent subitement la scène : Marc resta

cloué sur place, bras levé, la tête à demi tournée vers la porte. Camille nue et luisante de sueur, la jupe entortillée à la taille et le masque de cuir plaqué sur le front. La première, elle fit un mouvement, à l'instant où une autre voix d'homme criait.

Elle se jeta sur Marc et le poussa en arrière d'une violente bourrade. Il lâcha le tisonnier, heurta le manteau de la cheminée et tomba sur le côté. Il poussa un cri et s'affala, le visage tout près des flammes.

La porte s'ouvrit à la volée. Camille courait dans cette direction. La large silhouette qui s'y encadra était celle de Charlie et la jeune fille stoppa net, les yeux écarquillés.

Mais déjà, un autre homme repoussait Charlie, entrant en criant « Police ! » Elle le reconnut.

— C'est moi, Camille, c'est Boris, tout va bien, n'ayez pas peur !

Un troisième homme portant lunettes et moustache, en imperméable tout crotté, se glissa à l'intérieur de la pièce et en deux bonds fut auprès de Marc. Il le tira sans ménagement par un bras, pour l'éloigner de l'âtre.

— Moins une qu'il finisse au bûcher !

Il l'étendit par terre, inconscient.

— Il est... je l'ai tué ?

Brichot se retourna vers la jeune fille et secoua la tête avec un soulagement visible.

— Non, mademoiselle, il s'est seulement assommé en tombant... Mais il a eu chaud !

— Vous n'avez tué personne, Camille, la rassura Boris. Tout va bien se passer...

Elle se serra contre lui. Elle tremblait. Sa peau était brûlante.

— Je n'ai rien signé, murmura-t-elle. J'étais prête, mais je n'ai rien signé...

Au bout du couloir, le bureau du commissaire divisionnaire Badolini, patron de la Brigade mondaine, sentait le tabac froid, à neuf heures du matin, quoi qu'on fasse. Même aérée tout un week-end, la pièce en était imprégnée.

Cependant, dès la première heure, Baba, comme l'appelaient familièrement ses hommes, s'attela à transformer l'odeur de tabac froid en odeur bien vivante de brune qu'on grille à la chaîne. Brichot fronçait le nez, mais Boris préférait cette version badolinesque du réchauffement climatique. Les doigts le démangeaient d'en allumer une.

Il prit sur lui, s'assit du mieux qu'il put sur le fauteuil Empire réservé aux visiteurs, échangea un coup d'œil avec Brichot, dont la moustache, pour un lundi matin, frétillait de contentement.

Baba daigna enfin lever le nez des papiers étalés devant lui. Il s'éclaircit la

gorge, après avoir soufflé vers les moulures du plafond un panache de fumée, et fit de sa voix rocailleuse, en accentuant son accent corse :

— Qu'est-ce que j'apprends, messieurs ? Un week-end de morts violentes, d'excès en tous genres dans des lieux voués aux pires perversions !... La Brigade mondaine dans des sous-sols glauques, des écuries d'Augias... On ne me parle que de vous !

— En bien, j'espère ? glissa Boris en retenant un sourire.

Rien ne contrariait plus Baba que de voir ses effets d'acteur désamorçés par une remarque intempestive. Mais à force de le pratiquer, les deux équipiers savaient doser exactement leurs réparties.

— En mieux que bien, Corentin. De Chantilly à Senlis, on vous tresse des louanges. Une substitut du procureur du nom de...

Il brassa les papiers, se pencha, s'écria d'une voix tonitruante :

— Dorothée Pineau ! Rendez-vous compte ! J'arrive ici, bien avant vous autres, par parenthèses, et je trouve un fax de cette dame ! Dorothée Pineau, substitut ! Le cœur me serre ! Un fax à votre gloire. Qu'est-ce que vous lui avez fait, bon sang ?

— Retiré une épine du pied ! répondit Boris en soutenant le regard perçant de son chef.

— Tout s'explique ! Notre juge Mauche de la galerie parisienne d'instruction ne vous suffit pas. Il vous faut le week-end aller bouleverser des substituts Dorothée de province !

— C'est vrai que nous n'avons pas chômé, intervint Brichot.

Le soupir de Baba annonçait la fin de sa tirade.

— Et moi qui n'en savais rien ! Vous rendez vous compte qu'à tous ces gens qui me chantent vos exploits, je dois répondre comme si j'étais au courant, alors que vous m'avez laissé dans l'ignorance ! Je veux savoir, à la fin ! Et en détail...

— Je vais bien sûr me mettre sans délai à l'écriture d'un rapport circonstancié, assura Boris.

Baba hocha la tête, grogna, releva une paupière.

— Dites-moi en gros de quoi il retourne, Corentin, que je n'aie pas l'air trop cruche si le ministre m'appelle...

— C'est une histoire toute simple, patron, figurez-vous que l'autre soir en partant d'ici fort tard, de loin le dernier, je crois bien, un chauffard a failli me rouler sur les pieds...

Brichot prit son imper au portemanteau, en enleva d'une pichenette une saleté imaginaire.

— Heureusement que j'en ai deux, dit-il, l'autre est bon pour le pressing.

— Jeannette n'a pas été trop contrariée ? Un dimanche fichu...

— Quand on épouse un policier, on peut s'y attendre ! Elle est allée se balader avec les gosses. À demain. Bon courage pour le rapport...

— Quand on fait ce métier, on n'imagine pas le temps qu'on va passer à pondre des rapports ! plaisanta Boris.

Ils se souhaitèrent une bonne soirée. Mémé avait bien mérité de rentrer tôt, ce soir. Boris, une fois seul, s'étira, lorgnant l'avancement dudit rapport sur l'écran de son ordinateur. Il était encore loin du point final. Avec Baba, pas question d'oublier détails, transitions, hypothèses et conclusions...

En plus de Jean-Charles Lenoir-Levasseur, un couple de jeunes financiers avait été tué par un certain Ricky, de son vrai nom Richard Bernay, décédé lui-même d'une chute mortelle en même temps que sa victime.

La coopération de l'ex-inspecteur Pommerat et de Charlie, le chauffeur, permettrait de boucher les trous. Pour les dégâts, ce serait plus difficile. Marc Lanson était hospitalisé pour un traumatisme crânien qui ne faisait que s'ajouter à bien d'autres, probablement, en attendant d'être mis en examen. Inès d'Espolla avait promis à Boris de faire l'effort de venir le reconnaître comme son agresseur...

Pour Sarah, la chose serait plus aisée. Elle reconnaîtrait sans trembler « Hunter »... Elle les avait appelés dans l'après-midi. Camille était sous calmants à l'hôpital. Elle allait aussi bien que possible. Choquée, certes, mais la tête sur les épaules.

— À cet âge-là, on se remet..., avait pronostiqué Mémé, avec raison.

Un contrat de soumission non signé avait fini en cendres dans la cheminée des écuries, à Chantilly.

Boris soupira et éteignit l'ordinateur. Puis le ralluma quand un signal sonore l'avertit de l'arrivée d'un mail. Il sourit en voyant le nom de l'expéditeur, et lut :

« Je serai de retour demain soir, Grand Chef. Le carnaval à Nice, super !... Je rapporte des masques... Des bises à mes hommes ! Géraldine. »

— Enfin un peu de fraîcheur...



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE